VOYAGE
EN ALLEMAGNE,
DANS
LE TYROL ET EN ITALIE.

VOYAGE
EN ALLEMAGNE,
DANS
LE TYROL ET EN ITALIE,

Pendant les années 1804, 1805 et 1806;

PAR Mme. DE LA RECKE, née comtesse de Médem,

Traduit et imité de l'allemand,

PAR Mme. LA BARONNE DE MONTOLIEU.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N°. 23.

1818.

VOYAGE
EN ALLEMAGNE
ET EN ITALIE.

Lariccia, le 20 mai 1805.

Nous avons une belle matinée pour notre départ; le peintre Reinhart nous accompagne à Naples. Nous avons passé près du Forum de Nerva, du Colisée, du Latran, et nous sommes arrivés par la porte de saint Jean dans les plaines de la campagne de Rome, au travers de laquelle s'étendent, en diverses directions, les aquéducs écroulés. Des deux côtés de la route on voit des restes de tombeaux antiques couverts de lierre, qui, dans cette contrée, devient ainsi un emblême sépulcral. Là, j'ai jeté encore un regard du côté de Rome, entre les aquéducs de Martius et de Claudius où j'aimais tant à errer, où mon ame se délectait des objets qui s'offraient à ma vue le long de la tranquille Maremma. Chaque changement de lieu porte l'ame à des réflexions sérieuses, mais surtout quand on quitte Rome, ce monument si remarquable, d'une ancienne et puissante domination, qui en perdant la gloire guerrière, reprit un autre sys-

tême d'oppression par la force de l'opinion, et qui maintenant touche peut être au moment d'une ruine totale; mais quel que soit le sort qui l'attende, il ne pourra effacer les souvenirs intéressans et instructifs qui s'attacheront toujours au nom *de Rome.*

Mon ame était troublée par ces diverses pensées, et le ciel se troublait aussi : à l'est s'élevaient des nuages précurseurs d'un orage; bientôt ils couvrirent tout l'horizon, et donnèrent à la contrée solitaire et sombre en elle-même une teinte très-mélancolique. Le tonnerre roulait au-dessus de nous; les éclairs serpentaient, le ciel et les sources sulfureuses qui jaillissent de tous côtés le long du chemin, exhalaient une odeur plus forte, pendant qu'une pluie mêlée de grêle tombait avec fracas. Le lointain s'éclipsait; nos chevaux semblaient toucher l'horizon nébuleux. C'est ainsi que nous sommes arrivés à Lariccia, notre première couchée, éloignée de Rome d'environ trois milles d'Allemagne. Mon esprit est toujours occupé des souvenirs que j'en ai emportés, ils m'accompagnent comme des amis dont on craint de se séparer trop tôt. Faut-il qu'un bien que l'on a possédé nous devienne toujours plus cher, à mesure que nous nous en éloignons?

Le 21 mai.

Le temps est redevenu serein, l'orage d'hier

a rafraîchi les guérets, reverdi les arbres et les prairies. Nous avons résolu de faire une promenade à cheval dans la contrée. Lariccia se glorifie aussi d'une antiquité historique, quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait située à la même place où était jadis l'ancienne Ariccia, ville du Latium, qui tenait son nom d'une nymphe. Devant ses portes, était jadis la célèbre forêt de Diane consacrée à la nymphe Egérie, l'amie supposée de Numa-Pompilius qui y faisait quelquefois sa résidence. On dit effectivement que le magnifique parc de hautes-futaies appartenant au prince Chigi tout près de la ville actuelle, est un reste de cette forêt de Diane. J'entrai sous ce bel ombrage avec une espèce de sainte terreur. Ce n'était sûrement pas sans raison qu'on fit habiter jadis les bois, les sources, les grottes par des divinités qui observaient les actions des hommes: ainsi le souffle de l'air, le bruissement des forêts, le murmure de l'eau les avertissaient de leur dépendance. Nous nous enfonçâmes plus avant dans le parc, une quantité de sources, coulant à petit bruit, semblaient parler un langage mystérieux. Des chênes de mille ans étalent leur verdure sur des masses de rochers dont le pied est tapissé de broussailles et de branches retombantes qui cachent l'entrée de grottes profondes, sans doute habitées jadis

par les images de quelque divinité. Dans un endroit plus sombre, s'étend une nappe d'eau sur laquelle les rayons du soleil perçant à travers le feuillage, causent un contraste mouvant d'ombre et de lumière. C'est là qu'un peintre de paysage doit venir étudier la nature; et l'on s'aperçoit bien aux tableaux de Reinhart qu'il y a pris des études. Cette forêt est sans contester le point le plus remarquable de cette contrée qui d'ailleurs est très-agréable. Sur notre route, nous avons passé près d'un ossuaire ou petite chapelle pour les morts appartenant à un couvent de Recollets; elle est ornée intérieurement d'ossemens arrangés avec recherche; et quelques squelettes entiers, en habit de moine, sont assis là d'une manière effrayante pour mendier encore en silence au profit de leurs frères vivans. Nous avons aperçu toutes sortes de pièces de monnaie qui y avaient été jetées au travers de la grille. Quel objet désagréable et quel contraste avec tous les beaux monumens dont j'ai l'imagination remplie!

Le soir à 6 heures.

Vellétri éloigné de Rome de 23 milles, s'appelait autrefois Velitra; cette ville était la capitale des Volsques que Camille avait soumis aux Romains : c'est de là qu'était sortie la famille

d'Octave Auguste, qui lui-même y avait reçu sa première éducation dans une campagne voisine. Cette ville peu intéressante est située sur une éminence, et environnée de quelques jolis jardins; elle contient aussi quelques beaux palais, parmi lesquels se distingue, par son architecture, l'Hôtel de Ville. Sur une place, on voit la statue en bronze d'Urbain VIII, donnant la bénédiction : la vie de ce pape ne fut rien moins qu'une bénédiction pour son peuple. On voit encore à Vellétri le musée du défunt cardinal Borgia, intéressant en ce qu'il contient l'histoire des religions et des divinités de tous les temps et de tous les peuples représentées par de véritables restes de leurs idoles et de leurs temples. La ville est située si près des marais Pontins, qu'en été, on y sent l'influence du mauvais air. Les étrangers qui vont de Rome à Naples, passent la nuit à Vellétri, pour faire ensuite d'un seul jour les 40 milles de ce long et dangereux chemin des marais : cette route est d'ailleurs peu sûre, à cause des voleurs de grands chemins.

Nous avons rencontré plusieurs voituriers, parmi lesquels s'est trouvé notre bon véturino de Vérone. Nous nous réjouîmes mutuellement de nous revoir, et nous sommes convenus de

faire demain notre route tous ensemble pour plus de sûreté.

Terracina le 22 mai.

Un accident a fourni à notre bon véturino l'occasion de nous donner une preuve de son attachement. A moitié chemin, dans les marais, l'essieu de ma seconde voiture se rompit; il persuada aussitôt deux ecclésiastiques qu'il conduisait de prendre avec eux mes deux femmes dans leur voiture, et répartit la charge de celle qui était endommagée entre les autres voituriers. A l'aide d'un essieu d'attente nous sommes arrivés ici heureusement; cependant l'influence du mauvais air se remarque déjà visiblement, du plus au moins. Nous souffrons tous de malaise, de maux de tête, d'assoupissemens, auxquels il est très-dangereux de s'abandonner. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cet air pernicieux est si doux, si agréable, qu'on ne peut s'empêcher de le respirer avec délice; c'est un hypocrite qui trompe sous un masque d'amitié et de bonté. Toute cette contrée offre la plus belle verdure, les plus brillantes fleurs, un air de vie et de fraîcheur qui séduirait, si la pâleur et l'air languissant des malheureux habitans ne vous avertissaient pas du piége. La voiture roule agréablement sous le

ciel le plus serein, sur une belle chaussée, dans une allée à plusieurs rangs d'arbres à hautes tiges. Des deux côtés s'étendent des canaux ; à droite coule lentement le grand canal sur lequel nous avons vu ramer les galères du Papê : aussi loin que la vue peut porter, s'étend une agréable plaine, émaillée d'un gazon fleuri, et dans l'éloignement de belles forêts. Des ruines assez fréquentes d'antiques tombeaux, sont la preuve d'une population ancienne, où il n'existe plus qu'un beau désert, habité seulement par des troupeaux de buffles.

Toute cette traite jusqu'à Terracina ne contient d'autres bâtimens que quelques auberges qui sont en même temps des maisons de poste; dans ces maisons, on entrevoit des figures humaines qui paraissent être sorties un instant du tombeau pour y retourner bientôt. Une pâleur mortelle et l'enflure de tout le corps, sont des suites inévitables d'un séjour prolongé dans cette dangereuse contrée; peu d'habitans y traînent leur vie au-delà de cinq ans. On doit s'étonner qu'il se trouve encore des hommes qui se chargent des places de maître de poste, mais la perspective d'un quadruple bénéfice qu'on leur permet de faire sur les chevaux de poste est attrayante. La plupart prennent cet emploi avec l'intention positive d'y languir deux ou trois

ans, puis de quitter leur emploi et d'aller respirer un air pur avec l'argent qu'ils ont gagné.

Dans les anciens temps, cette contrée était extrêmement peuplée; des émigrans de Sparte s'y étaient établis les premiers, et fondèrent le peuple des Volsques. C'est de la ville de Suessa Pometia que les marais prennent leur nom de Pontins. Les Romains des temps reculés, après avoir subjugué les Volsques, tirèrent longtemps leurs provisions de blé de ce pays là; dans la suite, lorsque la Sicile fut forcé de verser dans Rome, le superflu de ses grains, cette contrée fut négligée; les eaux descendant des monts voisins ne pouvant plus être contenues dans leurs canaux comblés par les amas de limon, se répandirent de tous côtés dans la plaine, et formèrent des lacs et des places marécageuses qui s'étendirent toujours davantage. César conçut un plan pour les dessécher; Auguste, après lui, le fit exécuter, et le désert Pontin devint un des plus agréables pays de l'Italie. Des hameaux bien bâtis, de charmantes maisons de campagnes, des jardins délicieux l'embellissaient, la belle voie Appienne le traversait, ainsi que le grand et navigable canal principal, sur lequel Horace fit son voyage bien connu de Brundisium. Plus tard, l'invasion des barbares dévasta de nouveau cette contrée, qui redevint un désert ma-

récageux, dont les exhalaisons portèrent leurs miasmes jusqu'à Rome. Plusieurs Papes ont essayé de les dessécher, mais ils y échouèrent faute d'une énergique persévérance. Pie VI réussit à rétablir le canal d'Auguste, et l'état Romain lui doit aussi l'excellente route construite le long de ce canal. Il est sans doute à craindre que son entreprise ne tombe aussi en décadence, ou que la pénurie de l'état de l'église causée par les déprédations récentes qu'il a éprouvées, ne rende impossible au gouvernement actuel d'entretenir au moins ce qui est commencé.

Le désert et l'état de négligence se prolongent jusqu'au-delà de Terracine; là, l'ouvrage du défunt Pape fut interrompu par l'invasion des Français. Il avait aussi le projet de faire de Terracine un grand port de mer et de rendre à cette ville son ancienne importance; actuellement elle offre un triste aspect: des rangs entiers de maisons non achevées, tombent en ruines. Le bâtiment qu'on voit sur une éminence, et qui n'est pas même fini, a été construit par le Pape, qui venait regarder de là, son ouvrage commencé.

Terracine, l'ancienne Anxur des Volsques, est située sur le dos d'un rocher rougeâtre dont le pied est arrosé par les vagues de la mer; sur son sommet, il y avait autrefois un temple de Ju-

piter ; on se servit de ses ruines pour construire un couvent de moines. Si la ville a une apparence misérable, on en est dédommagé par la beauté et la fertilité de ses environs : depuis le haut de cette éminence du côté de la terre, on voit une verdure fraîche et vigoureuse de peupliers, de lauriers, de chênes verts, de cyprès, d'oliviers et d'orangers. Contre la mer, la pente devient escarpée et forme à la fin un rocher à pic; de sa superficie sortent quelques ruines d'arcades, qui sont les restes d'un palais habité jadis par Théodoric roi des Goths. Notre auberge est située vis-à-vis de ce rocher, et l'espace qui se trouve entre est rempli par des bosquets d'orangers, de lauriers et de myrte; les vagues de la mer se brisent contre le revers de la maison. L'âme se perd dans cette immensité, elle cherche un point de repos et n'en trouve aucun, si ce n'est de temps en temps un point lumineux plus ou moins rapproché; ce sont des vaisseaux qui, brillant a la lumière du soleil, glissent sur la vaste étendue. J'aperçus ensuite, du côté de l'Est, les contours bien dessinés de l'île fabuleuse de Circé. Plus loin paraît comme un brouillard l'île d'Ischia. Depuis que j'ai quitté ma patrie, j'ai été privée du grand aspect de la mer, ah! combien il dit de choses à mon cœur! combien mes pensées traversaient rapidement

cette étendue immense pour rejoindre sur d'autres rives les êtres chéris dont je suis si éloignée! Tantôt mon regard s'abaissait sur la mer incommensurable, tantôt il s'élevait au ciel vers l'esprit infini des mondes qui se manifeste aux hommes dans les merveilles de la création. La nuit s'avançait lentement et couvrit enfin la terre, en découvrant peu-à-peu l'étonnant spectacle du firmament et des mille milliers de mondes qui se meuvent sous cette voute éthérée. Quelle belle nuit! la mer réfléchissait les étoiles sans nombre comme des colonnes de feu, auxquelles le mouvement des flots donnait une aspect de vie magique. L'obscurité couvrait les parois des rochers d'une teinte plus sombre, mais cependant on pouvait les distinguer; et les insectes lumineux, voltigeant de tous côtés, jetaient un éclat vif et brillant: ils tournoyaient comme enivrés de douces vapeurs, autour des branches fleuries des orangers, dont les rameaux paraissaient enflammés d'un feu bleuâtre. Quel spectacle enchanteur! mais cependant le mugissement des vagues, semblable à une voix mystérieuse, animait cette scène nocturne et remplissait l'ame d'une espèce de terreur.

Le 23 mai.

Le bruit de la mer m'avait endormie, il me

réveille à présent de bon matin et m'attire à la fenêtre. Quel aspect différent et tout aussi merveilleux! l'immense surface d'eau embrasée par le soleil levant semble la flamme d'un holocauste par lequel la nature célèbre l'Eternel dont elle annonce la majesté. Certes si le souvenir des siècles passés et l'histoire de nos jours faisaient chanceler la foi en la providence, le spectacle des merveilles de la création suffiraient pour la ranimer.

Mola.

Ma voiture brisée n'a pas pu nous mener plus loin que Mola, mais le prince de Hesse Philipsthal, gouverneur de la forteresse de Gaëte, ayant appris notre embarras, a la bonté de faire réparer ma voiture sous son inspection : cette manière aimable rappelle l'esprit de l'ancienne chevalerie germanique. Ce retard me donne le temps de faire quelques réflexions sur la route qui nous a conduits ici depuis Terracina. Ce chemin offre une variation continuelle de paysages enchanteurs qui donnent l'idée du paradis terrestre : de tous côtés la nature se présente avec splendeur et magnificence; et plusieurs monumens de l'antiquité, rembrunis par les siècles, font un contraste ravissant et relèvent la beauté des points de vue. A gauche le long

du rocher s'étend l'ancienne voie appienne, reconnaissable par ses ruines : des blocs carrés de basalte sortant de terre indiquent sa place. Le chemin moderne se rapproche insensiblement de l'ancien, jusqu'à ce que les deux se confondent, près du château fort qui marque les limites du royaume de Naples et où l'on examine les passeports. Toute la contrée est remplie de ruines et d'antiques tombeaux; il y a entre autres une place qui donne l'idée d'une vallée de sépulcres, renfermée entre des rochers : là, passèrent avec leurs hordes sauvages et leur insolent orgueil, Annibal et Scipion, Marius et Sylla. De beaux sites, en plus beaux sites, nous parvînmes près de Fondi; c'était autrefois le séjour favori de Cicéron. Fondi est situé aux confins du Latium, du côté du Nord.

Le charme de cette contrée devait en effet convenir à l'ame d'un sage, et le dédommager des jouissances dont sa vie publique et si pénible le privait. C'est là que pour la première fois, j'ai vu des plantations de citronniers et d'orangers en plein vent; partout la plus belle nature et les productions les plus abondantes. Mais quels hommes habitent ce paradis! je n'en ai rencontré nulle part d'aussi hideux, d'aussi abrutis et plongés dans une aussi profonde abjection physique et morale. Les habitans de Fondi sont

dans une opposition complète avec leur beau pays. Au premier aspect on est tenté de croire qu'ils n'appartiennent pas à ce sol, mais qu'abandonnant une contrée sauvage, rocailleuse, inhospitalière, leurs hordes viennent d'y arriver pour s'établir dans cet Eden et y assouvir leur faim. Il faut convenir que la ville même (premier endroit en deçà des frontières napolitaines) atteste suffisamment que c'est là leur patrie : elle a, comme ses habitans, une apparence effrayante. De toutes les maisons se précipitaient une foule de mendians, ayant de véritables physionomies de voleurs, tendant des mains noires et décharnées, et vociférant, qui fondaient sur notre voiture. Comment appaiser leur avidité et soulager leur misère ? ils étaient en trop grand nombre pour l'entreprendre, la moindre libéralité aurait excité d'affreuses disputes, et peut-être des meurtres ; c'était un aspect affreux, qui nous força de gagner les champs aussi vite qu'il nous fut possible.

Nous arrivâmes à Itri, qui, s'étendant sur le penchant d'une montagne, offre de loin une vue pittoresque. Nous fûmes obligés de nous y arrêter pendant une demi-heure à raison de notre voiture cassée. Une foule de mendians nous entoura comme à Fondi; chaque visage décelait l'envie, la rapine, quelques-uns avaient une expres-

sion plus atroce : on aurait dit à leurs grimaces, à leurs gestes effrayans, que c'était une bande de brigands qui délibéraient une entreprise. Nous avions avec nous des hommes forts et vigoureux qui nous rassuraient à peine, malgré leurs efforts pour repousser cette tourbe criarde qui nous persécutait. Les guenilles qui les couvrent à demi étaient frappantes par la vivacité de leurs couleurs bigarrées. Les hommes ont la tête couverte d'affreux filets de soie sale, d'où pendent des émouchettes qui, s'agitant autour de leur visage, leur donnent un air encore plus extraordinaire ; les femmes n'ont que leurs vilains cheveux, la plupart de deux couleurs, tressés sur la tête et retenus par de grandes aiguilles de fer qui leur servent d'une arme assez dangereuse. Cependant cette grande rusticité n'efface pas entièrement ce que ce peuple tient de la nature. Il a fallu une bien longue suite de mauvais gouvernemens pour dénaturer tout-à-fait un peuple destiné manifestement à occuper un rang plus élevé parmi ceux qui jouissent d'une existence civilisée. Dans toute cette troupe je n'aperçus non-seulement aucun estropié, mais ils sont tous forts, bien faits; et leur figure, quelquefois atroce, annonce au moins de l'esprit et de l'énergie. Tout ce qu'une nation peut perdre, celle-ci l'a perdu, et aussi long-temps que le peuple n'aura

point de propriétés foncières, il ne peut se relever. Le cœur s'est accoutumé à chercher avant tout l'homme notre semblable, notre frère, parmi les belles œuvres de la nature, et ici... ah! c'est vraiment douloureux! ici, il faut fuir son aspect et trembler d'en rencontrer.

Depuis Itri jusqu'à Mola-Gaeta ce n'est qu'un beau verger sans interruption; à droite, vers la mer, s'étend une plaine bien cultivée. Le pampre s'enlace avec grace aux oliviers et aux mûriers, sous lesquels verdoient des champs ensemencés de toutes sortes de céréales, si abondans, si riches, qu'on les moissonne deux ou trois fois l'année. A gauche s'élèvent de grandes forêts, et des ruines pittoresques se montrent entre des rochers de formes bizarres. Les grandes ruines d'une antique *villa*, près du chemin, sont, d'après les inscriptions qu'on y a trouvées, les restes de la campagne de Cicéron. Une haute tour est à ce qu'on croit le tombeau de ce célèbre orateur, mais il n'est pas du tout probable que les tyranniques meurtriers de Cicéron aient accordé un monument à sa mémoire.

Mola, bâtie sur les ruines de l'ancienne ville de Formia, est située délicieusement sur le golfe de Gaëte. On vit là autrefois les plus magnifiques maisons de campagne des Romains, dont plusieurs avançaient dans le terrein qui est à

présent couvert par la mer : on voit encore des ruines au fond des eaux lorsque la mer est calme. La vue de notre auberge sur le golfe est belle au delà de toute expression! Gaëte est au-devant de nous sur la pointe d'une langue de de terre rocailleuse, s'étendant fort avant dans la mer. La côte donne l'idée d'un beau jardin où le jasmin, le grenadier, le myrte s'entre-lacent; la côte opposée forme une chaîne de montagnes, derrière laquelle s'élève le Vésuve et sa colonne de fumée. Des îles nombreuses s'aperçoivent au loin formant des ombres sur les flots verdâtres, entr'autres Ischia, Procida, Capri, etc.

Santa-Agata.

Le chemin depuis Mola jusqu'ici est une belle continuation d'une superbe route. On est étonné de la richesse du sol qui produit une si grande variété de fruits, de plantes et d'arbustes. Nous vîmes là pour la première fois un champ entier de plants de coton. Le chemin longe la mer entre des champs de blé alternant avec de hautes forêts de châtaigniers et des plantations d'oliviers. Je fus touchée de voir sous l'ombre de ces beaux arbres, des ruines de tombeaux de mille ans. Le soleil éclairait d'une lumière adoucie ces antiques lieux de sépulture, sur lesquels l'olivier étendait ses branches paisibles : les

images des morts prenaient là un aspect serein et sublime.

Au-delà de ces sévères forêts, est une plaine fertile où était situé Minturne ; il y existe encore une suite d'aquéducs écroulés et d'autres grands restes de cette ancienne ville. Dans la proximité du Garigliano, nous visitâmes les restes de l'amphitéâtre de Minturne entièrement tombé en ruines : ce sont autant de souvenirs d'un siècle horrible, ensevelis là depuis des milliers d'années. Nous passâmes le Garigliano sur un très-chétif bâtiment, là, où finit la Voie Appienne, et où la plaine marécageuse commence. Ici se cacha le sanguinaire Marius fuyant devant Sylla, tout aussi sanguinaire. Je croyais encore entendre ce farouche et courageux Romain dire au soldat chargé de le tuer : misérable ! osestu tuer Marius ?

Le 25 mai à 7 heures du matin.

Notre auberge ressemble plus à une caverne de brigands qu'à un lieu de repos pour les étrangers et les voyageurs fatigués, et les sbires, qui y demeurent pour la sûreté du pays, ressemblent plus à des voleurs qu'à des gardes. Tous les hommes de notre société prirent la résolution de veiller toute la nuit, et nos sbires, pour nous bien pénétrer de la nécessité de leur compagnie, nous

entretinrent des plus horribles histoires de meurtres et d'assassinats commis, en différens temps, dans cette contrée ; mais ce qui nous détermina plus que ces histoires à acheter leur escorte, c'est que nous étions persuadés que précisément eux-mêmes étaient en relation avec les voleurs de grands chemins, et qu'ils leur donnaient avis des voyageurs, qui refusaient leur escorte.

L'auberge de Sainte-Agathe est une maison isolée dans le voisinage de la petite ville de Sessa, l'ancienne Sinuessa des Volsques. Cette petite ville est située sur un monticule vis-à-vis d'une autre colline qui est richement cultivée, et où il y avait aussi une petite ville. Les relations d'affaires entre ces deux villes étaient pénibles à cause de la vallée profonde qui les sépare ; les habitans prirent donc la résolution de réunir les deux hauteurs par un pont, et ils entreprirent un ouvrage qui aurait fait honneur aux beaux siècles de l'ancienne Rome. Pour venir à bout de cette grande entreprise, il y eut non-seulement une souscription volontaire de tous les habitans, qui s'éleva à une somme considérable, mais de plus ils se soumirent à un péage pour l'entretien du pont : malgré ce beau zèle, l'ouvrage ne fut pas achevé, parce que le gouvernement de Naples s'empara de l'argent de la collecte, sous

prétexte d'un emprunt, se chargeant de faire achever le pont à ses frais, ce qui ne s'est jamais exécuté.

Capone, vers midi.

Ce n'est pas sans crainte que nous sommes arrivés ici, au travers d'un chemin creux dont les côtés fort élevés sont couverts d'épaisses et sombres broussailles ; ce chemin a vraiment l'air d'un coupe-gorge, et pour augmenter notre effroi, nous passâmes près d'un poteau sur lequel était plantée la tête d'un voleur de grand chemin exécuté récemment. A quelque distance de ce chemin creux, nos sbires déguenillés nous quittèrent; ils avaient tellement eux-mêmes l'air de brigands et d'assassins, que je ne fus pas fâchée de leur départ; cependant je fus effrayée aussi d'avoir à traverser ce chemin éloigné de tout village, où rien n'aurait pu empêcher une bande de voleurs, si communs en Italie, de nous attaquer et de nous dépouiller entièrement : nous le passâmes pourtant heureusement. Au-delà s'étendent une vaste plaine, de beaux guérets où l'œil n'aperçoit pas même une cabane. Nous n'y fûmes pas assaillis par des voleurs, mais bien par une troupe de mendians qui fondirent sur nous, une lieue au moins avant d'arriver à Ca-

poue, et nous accompagnèrent de leurs cris lugubres jusqu'à la porte de la ville; là, sous la porte même se joignirent à cette canaille des moines mendians de toutes couleurs et des soldats napolitains, couverts ainsi que nos sbires de haillons et d'armes: ce cortége indiscret suivit notre voiture jusqu'à l'auberge, en poussant d'affreux hurlemens. L'aspect de cette misère serre le cœur, et ne fait pas augurer favorablement du gouvernement : il semble qu'une malédiction du ciel enlève aux hommes la richesse de ce sol fertile. La ville n'est pas mal bâtie, mais elle est sale au suprême degré; elle est construite avec les restes de l'ancienne Capoue, située à quelque distance de la ville actuelle. Partout on rencontre de ces restes, des images de dieux, des fragmens de statues ; des pierres portant d'antiques inscriptions, paraissent à beaucoup de maisons placées au hasard comme matériaux de construction : de magnifiques colonnes antiques parent les églises. Cette ancienne ville rivalisait, comme on le sait, avec Rome et Carthage, mais le luxe y était si excessif que même les soldats d'Annibal y perdirent leur valeur dans les voluptés de toute espèce. Le crime impardonnable d'avoir fait alliance avec le héros Carthaginois, ôta à cette puissante république son existence. Je me sentis émue en re-

gardant la place où quelques restes de la ville sortaient de terre : ce fut là que les membres les plus énergiques du sénat de Capoue, voyant qu'il n'y avait plus de salut à espérer de la part des Romains, préférèrent une mort volontaire à la honte de se livrer à la discrétion de ces maîtres implacables et sanguinaires. Ils s'assemblèrent dans la maison de l'un d'eux, pour célébrer solennellement un dernier repas, à la fin duquel la coupe empoisonnée fut portée de bouche en bouche, comme une coupe de salut. Les événemens de ces temps là, étaient sans doute affreux, mais au moins ils avaient un caractère d'énergie et de grandeur d'ame que n'ont pas ceux de nos jours, peut-être plus horribles encore.

Naples, après 10 heures du soir.

Le contraste humiliant de la richesse du sol et de la culture poussée au plus haut point avec l'abrutissement extrême de la race humaine nous a suivis jusqu'ici. Environ à moitié chemin de Capoue à Naples, nous avons traversé la petite ville d'Aversa, qui est située à peu près à la même place où était jadis la ville d'Atella, si connue par ses spectacles facétieux. Depuis là jusqu'à Naples, le chemi nest bordé d'arbres des deux côtés; et les clameurs importunes des men-

dians ne discontinuent pas pendant toute la route.

En entrant à Naples, il nous semblait nous précipiter dans les flots d'un torrent impétueux, tant la foule était grande. Accoutumée à la tranquillité de Rome, ce tumulte d'êtres vivans, se serrant, se coudoyant, me remplissait d'un sentiment de terreur et me donnait l'idée d'une insurrection, idée qui de nos jours se présente facilement à l'esprit. La première impression que fait en général l'intérieur de la ville n'est point agréable. Les beaux ouvrages d'architecture dont Rome est remplie, étaient encore présens à mon souvenir. Ici je voyais de hautes masses d'édifices sans ornement quelconque, partout un manque révoltant de goût : à beaucoup de maisons et de palais, on aperçoit sur le mur du rez-de-chaussée d'horribles images de démons tourmentant les damnés; c'est, dit-on, pour effrayer les passans et les empêcher de salir les murs. Nous sommes arrivés à notre demeure, dans le faubourg appelé Chiaja, consistant en une seule rue qui s'étend le long du bord de la mer, sur un espace de plus de trois mille pas; tout le long de ce bord règne un mur haut d'environ trois pieds. Notre auberge à la Crocella, est un vrai palais, situé à peu près au milieu de ce faubourg, où se trouvent en général les plus beaux

édifices. Dans l'intérieur de nos chambres il y a un goût, une élégance, une propreté comme je n'en ai pas encore trouvé en Italie. Et quel aspect enchanteur offre le magnifique golfe de Naples ! il efface bien vite les impressions désagréables qu'on éprouve en entrant dans la ville. Je pouvais à peine m'arracher une minute de ce sublime spectacle ! un air si pur, si doux semble donner une vie nouvelle. Je suis restée sur mon balcon, bien avant dans la nuit, pour contempler le bel azur du ciel étoilé au-dessus de la mer couverte de canots de pêcheurs éclairés par des feux qu'on y allume.

Le 28 mai.

Avec quel délice j'ai salué ce matin, en m'éveillant, ce beau jour d'un beau printemps ! de mon lit je voyais la mer brillante des feux de l'aurore et du soleil levant. Je me suis levée pour m'établir de nouveau sur mon balcon : toute la cohue de Naples était encore dans le repos, sur les pierres, sur le mur; la troupe des Lazzaronis était encore plongée dans un profond sommeil. Des familles entières de cette partie du peuple vivent ici sans autre couvert que la voûte céleste; les pêcheurs reposent étendus au fond de leurs canots attachés au quai. L'air frais du matin fait voltiger les banderolles des vaisseaux ancrés

dans la baie, parmi lesquels se distingue d'une manière imposante un beau vaisseau de guerre anglais. Au-dessus de cette vue, derrière Porticci, s'élève le Vésuve avec sa colonne de fumée. Du milieu du golfe on voit sortir de l'eau l'île de Capri ou Caprée, fameuse par le séjour horrible de Tibère; elle a l'air d'une haute forteresse de rochers protégeant l'entrée du golfe. A droite s'étend en amphithéâtre dans un grand cercle la côte occidentale, depuis la ville jusqu'au Pausilippe, couverte d'églises, de maisons et de jardins. Le rocher appelé vulgairement *l'Ecole de Virgile*, avançant bien loin dans la mer, se rejoint au Pausilippe. Le cap de Misène est le dernier point de ce promontoire. L'enceinte du golfe à main gauche forme encore un plus grand arc : Porticci, Torre di Greco, Torre dell'Annunziata, Castellamare, Sorrento, Salerne, Pæstum, toutes ces collines se rangent l'une à côté de l'autre; sur la dernière pointe est situé le promontoire de Minerve, séparé de Caprée par un détroit. Quand on considère comme les deux bras de la côte se rapprochent en se recourbant, et que l'île de Caprée est située entre deux comme un point de réunion, on sera du sentiment de ceux qui estiment que tout le golfe, tel qu'il est à présent, doit son origine à l'écroulement d'un cratère éteint. La petite forte-

resse, appelée castel dell' Uovo, ou le château de l'OEuf, à cause de sa forme ovale, repose sur un rocher isolé dans le golfe, éloigné d'environ 700 pas du rivage, et joignant moyennant un pont la rue de Sainte-Lucie. Les magnifiques jardins de Lucullus embellirent anciennement cette éminence de rochers, qui, dans ces temps là, tenait encore à la terre-ferme, mais qui dans la suite en fut séparée par un tremblement de terre; elle contribue actuellement à donner du relief à cette superbe vue.

L'histoire de Naples se perd dans les brouillards des temps fabuleux; la ville est d'origine grecque : nous laissons aux traditions à décider si elle a été bâtie par les Argonautes, si son ancien nom de Parthénope a été emprunté d'une syrène. Elle excita la jalousie de ses voisins les Cuméens, succomba dans la guerre qu'elle eut à soutenir contre eux, et fut détruite. Après avoir été réédifiée, elle obtint le nom de *Neapolis* (nouvelle ville), elle fut soumise aux Romains comme toute l'Italie inférieure, qui d'après la quantité de ses habitans fut nommée la *grande Grèce*. Les Romains furent si enchantés de ce beau rivage, qu'il devint particulièrement, sous les empereurs, le théâtre du luxe et des voluptés les plus extravagantes. A la décadence de l'empire romain dans l'Occident, ce

délicieux climat attira les peuples germaniques qui avaient pénétré dans l'Italie, mais dans le 6e. siècle les généraux de l'empereur Justinien, Bélisaire et Narsès le leur arrachèrent et le soumirent aux empereurs grecs dans l'orient, sous lesquels se formèrent quelques duchés dépendant de leur empire. Vers le milieu du 9e siècle, les Arabes déjà maîtres de l'Espagne conquirent la Sicile et une partie de l'état napolitain, ce qui suscita de longues guerres entre les Arabes, les Grecs et les ducs d'Italie, dans lesquelles se mêla aussi l'empereur d'Allemagne Othon. Bientôt après l'an 1000, y arrivèrent de la France les Normands qui conquirent peu-à-peu tout le pays : ils prirent le titre de ducs, jusqu'à ce qu'en 1130 Roger II fut couronné roi de Naples et des deux Siciles, par le Pape qui l'inféoda au siège pontifical romain. Après l'extinction de la dynastie normande, l'empereur Henri VI, gendre de Roger, forma des prétentions sur les deux couronnes, il les obtint enfin en 1194 et les laissa après lui à son fils, le grand empereur Frédéric II, qui donna d'excellentes lois à ce royaume, et qui posa les fondemens de la splendeur de la capitale. Le dernier héritier fut son petit-fils, le jeune Conradin, pendant la minorité duquel son oncle Mainfroi, fils naturel de Frédéric prit les rênes du gouver-

nement. Mais cette maison de Hohenstauffen de Souabe était dès long-temps odieuse à Rome, et excommuniée parce qu'elle résistait avec une énergie soutenue aux prétentions du Pape qui s'arrogeait le droit de donner des trônes arbitrairement : il appela sur celui de Naples et de Sicile un prince français, Charles d'Anjou, l'indigne frère de Saint-Louis; le brave Mainfroi lui fit la guerre, mais il succomba en 1226. Alors arriva d'Allemagne Conradin lui-même qui n'était plus un enfant, prêt à combattre courageusement pour son héritage, mais ce noble et jeune prince fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée ignominieusement par la main du bourreau au milieu de la place de Naples, l'an 1268. Charles Ier., devenu roi, accéda, comme on le pense, à tout ce que le Saint-Siége exigea de lui, et pour marque de vasselage, il fut obligé d'envoyer annuellement au Pape une haquenée blanche et 2000 ducats. Ce tyran oppressa tellement ses sujets, que les Siciliens se débarassèrent, en 1282, de tous les Français, par les fameuses vêpres siciliennes, et se donnèrent au roi d'Arragon, gendre de Mainfroi.

L'histoire de ces temps consigne aussi beaucoup d'horreurs relatives à Naples. De ce Charles descendait la reine Jeanne qui fit étrangler son époux, André de Hongrie. Par une autre Jeanne,

postérieure à celle-là, le royaume de Naples revint aussi à la maison d'Arragon, et Ferdinand le catholique réunit en 1504, les deux couronnes de Naples et de Sicile, dès-lors ce double royaume est resté à très-peu d'interruption près à l'Espagne, pendant trois siècles. Elle le fit gouverner par des vice-rois, dont la dureté et les vexations portèrent quelquefois les peuples aux dernières extrémités; c'est ce qui donna occasion en 1647 à une insurrection très-mémorable, et dont les circonstances sont trop singulières pour ne pas les retracer à mes lecteurs.

La turpitude du gouvernement d'alors était telle, que des chefs de brigands exerçaient leur horrible métier sous les yeux même des magistrats. Le principal de ces scélérats, Perone entretenait des relations avec les premières familles du royaume. Le duc d'Arcos, alors vice-roi, avait augmenté les impôts qui étaient déjà énormes; il en établit de nouveaux, qui portaient sur les objets de première nécessité. Thomas Aniello, appelé Masaniello, pauvre pêcheur, âgé seulement de 24 ans, se crut appelé à être le libérateur du peuple, et par son éloquence naturelle, il sut aussi le persuader si bien, qu'en peu de temps il eut rassemblé 50,000 révoltés. Pour conjurer cet orage, le duc d'Arcos appela à son secours le brave feld-maréchal Tibério

Caraffa, qui possédait l'amour du peuple : après avoir essayé vainement de faire résistance, celui-ci conseilla d'avoir recours à des moyens conciliatoires. Le vire-roi lâche, faux, et infidèle à sa parole, fit échouer l'entreprise pacifique de Caraffa ; mais il se vit forcé de se sauver et de se réfugier dans le fort Saint-Elme. Le peuple demanda Caraffa pour son chef, mais celui-ci se retira sagement et quitta la ville. Alors Masaniello se trouva seul, à la tête de cette immense masse d'hommes qui s'augmentait chaque jour ; il choisit mal-à-propos, pour ses collègues ; le bandit *Perone* et un prêtre rusé âgé de 80 ans, nommé Genuino, qui avait déjà une fois conduit une insurrection. Ce fut en vain que l'archevêque de Naples, le cardinal de Filamarino, chercha à gagner Masaniello, et par lui le peuple, Masaniello rejeta l'offre d'une forte pension, et insista de toute sa force à ce qu'il fût donné au peuple de Naples l'assurance, fondée sur un précédent décret de l'empereur, Charles V, qu'aucun nouvel impôt ne serait créé, sans le consentement du Pape. Le vice-roi promit de livrer au peuple cet acte à la suite des solemnités d'un jour de fête dans l'église ; mais il concerta un plan d'assassinat avec le duc Matalone, qui en chargea son ami Pérone. Masaniello conduisit le peuple à l'église ;

sur la route sept coups de fusil furent dirigés contre lui, mais tous manquèrent leur but. Le peuple en fureur se saisit des malfaiteurs; Perone fut tué, Matalone se sauva, son complice et son frère Joseph Caraffa, fut saisi et exécuté: le vice-roi se lava du soupçon en chargeant de tout, celui qui avait disparu.

Jusqu'à ce moment Masaniello avait tenu une conduite exemplaire, sa rigueur n'était guidée que par la justice; il ne changea rien à son costume de pêcheur ni à sa manière de vivre : il refusa le don d'un très-beau cheval, disant qu'une monture aussi précieuse n'était pas faite pour lui, qu'il fallait la mettre dans les écuries du roi, car il distinguait toujours le roi de ses lieutenans. C'était un spectacle aussi intéressant que nouveau de voir le chef du pays avec des milliers d'hommes rassemblés devant une chétive cabane pour recevoir les ordres d'un jeune pêcheur; le feu de son éloquence réchauffait les cœurs : sa modération, son désintéressement, la pureté manifeste de ses vues lui gagnèrent l'amitié de l'archevêque; mais depuis ce dessein meurtrier, lesoupçon s'était emparé de lui, et un noir pressentiment semblait agiter son esprit. Le vice-roi n'abandonna pas son plan, il gagna Genuino et feignit vis-à-vis de l'archevêque d'avoir beaucoup de considération pour le dé-

fenseur du peuple. De nouvelles négociations furent entamées, Arcos exigea seulement avant tout une visite de Masaniello, que celui-ci éluda d'abord; mais l'archevêque, homme droit et sincère, qui se promettait beaucoup de bien de cette entrevue, put à la fin l'y engager. La visite se fit avec une pompe qui contrastait singulièrement avec la précédente modestie du pêcheur. Avant d'entrer dans la forteresse, il pérora encore une fois la foule rassemblée devant sa cabane; il rappela au peuple ses devoirs envers un gouvernement légitime, et il exigea qu'on l'attendît tranquillement pendant une heure. Il s'approcha du vice-roi avec dignité, mais sans aucune prétention, et justifia ses démarches avec une espèce de soumission. A peine l'heure fut écoulée, qu'un murmure impatient se fit entendre dans la cour : le vice-roi pâlit, mais Masaniello se montrant sur le balcon imposa silence au peuple. Il proclama la paix; tous s'en retournèrent chez eux, et lui-même se rendit à sa cabane : mais dès ce moment là son esprit parut s'altérer. Le lendemain on célébra la fête de la réconciliation, confirmée par le serment du vice-roi et du conseil d'état, et par l'acte original du privilége revendiqué. Pendant la marche à l'église Masaniello se conduisit avec noblesse et dignité, mais lorsqu'il fut arrivé, son

esprit se troubla jusqu'à la démence la plus marquée et la plus dangereuse, au point qu'il fallut le garotter; il eut cependant des momens lucides où il reprit son bon sens, et ce fut dans un de ces momens que peu de jours après il fut délié : alors il échappa à sa garde et se sauva dans l'église des Carmes, où l'évêque célébrait la fête de Sainte-Marie. Quand la grand'messe fut finie, Masaniello monta comme un forcené dans la chaire, dit d'abord d'excellentes choses, mais bientôt il fut saisi d'un accès de démence si complet, que l'évêque le fit descendre de force par des moines, et le fit garder dans un couvent. Les bandits commandés par Genuino y pénétrèrent avec fracas, accompagnés de quelques personnes du peuple : Masaniello entendant prononcer son nom, s'avança tranquillement, et dit : que veut de moi mon peuple? au même instant quatre assassins firent feu sur lui, et il tomba mort; l'un deux lui coupa la tête et l'apporta au vice-roi; le tronc fut maltraité. Le lendemain la populace se rassembla demandant avec des cris et des hurlemens le corps de son ami assassiné : il leur fut livré, et on l'ensevelit avec une pompe royale, à laquelle le vice-roi lui-même assista : avec le libérateur tomba la délivrance. Toute cette insurrection ne dura qu'un mois. Je reviens à l'histoire ulté-

rieure de Naples, bien connue sûrement de la plupart de mes lecteurs, mais parmi mes lectrices, pour qui principalement j'écris ce journal, il y en a qui seront bien aises peut-être qu'on la leur retrace brièvement.

Dans la guerre de la succession d'Espagne entre l'Autriche et la France, la première conquit, en 1707, Naples et plusieurs places en Italie, mais elle fut obligée de céder l'Espagne au prince Français, le roi Philippe V, qui reconquit ensuite, en 1734, les royaumes de Naples et de Sicile, et les remit à son fils l'infant don Carlos, à qui le grand duché de Florence avait été destiné. Lorsque celui-ci monta, sous le nom de Charles III, sur le trône d'Espagne, il abandonna les deux Siciles à son troisième fils, alors mineur, le roi actuel Ferdinand IV, qui en 1767 prit lui-même les rênes du gouvernement. Avec ce jeune monarque l'aurore d'un beau jour semblait se lever pour Naples: la nature ne lui avait pas refusé de l'esprit et des talens, mais son éducation fut complètement négligée; il reçut de la première un esprit qui n'était rien moins que borné, un excellent cœur, et le sentiment de ce qui est bon et juste; mais la seconde ne lui donna d'autres connaissances que celle de la chasse et de la pêche, et une popularité qui l'entraîna à des habitudes grossières,

qui ne pouvaient être avantageuses à ses mœurs, mais qui lui firent gagner au suprême degré l'affection du peuple; de son côté il avait à cœur de rendre heureux ce peuple qui l'aimait, mais il en ignorait les moyens. Dans sa franchise, il confesse lui-même de n'avoir appris à lire et à écrire que de sa jeune épouse, Marie Caroline d'Autriche : ce fut ce qui initia cette reine fine et spirituelle dans les affaires du cabinet. Les abus invétérés, la perversité dans la législation, l'arbitraire et les irrégularités dans la justice et la police, des désordres dans toutes les branches de l'administration, demandaient ainsi que les étables d'Augias le bras d'un Hercule : aucun pouvoir ordinaire n'aurait été capable d'amener un meilleur ordre de choses. Ce qui prouve que Ferdinand en avait au moins la volonté, c'est le plan conçu par lui-même d'un catéchisme de gouvernement qui me frappa de surprise en le lisant, il était vraiment excellent pour un gouvernement bien ordonné; mais remettre en meilleur état celui de Naples était une entreprise au-delà de ses forces : il se lassa bientôt de s'en occuper, et ses anciennes habitudes reprirent le dessus. La reine avec son esprit cultivé, était mécontente de voir la dignité royale abaissée, et le roi pousser la popularité au point de vendre lui-même sa pêche sur les marchés et de se

plaire à des disputes avec la plus vile populace.

On comprend facilement que dans ces circonstances il était aisé d'opérer une révolution dans ce malheureux pays; les furieux qui avaient déjà renversé le trône de France lancèrent aussi à Naples leurs brandons, et n'y trouvèrent que trop de matières inflammables. C'est ce qui explique pourquoi les hommes les plus irréprochables, animés du patriotisme le plus pur, saisirent avec ardeur des principes qui amenaient un autre ordre de choses, tandis que dans d'autres pays ce ne fut que la populace et les malintentionnés qui se laissèrent gagner par l'appât d'une trompeuse liberté. La famille royale prit la fuite et se rendit en Sicile lorsque les Français envahirent le royaume de Naples. Depuis Palerme le gouvernement fit organiser une espèce de contre-révolution par le cardinal Ruffo, connu par son attachement à la famille royale. Ses premières démarches offrent assez de singularité : ses adversaires avaient envoyé une expédition assez considérable pour le prendre; le cardinal se présente avec le plus grand calme, et demande froidement à cette troupe : « Combien vous a-t-on promis pour m'arrêter? on lui dit la somme. « Les misérables! s'écrie-t-il, moi je vous promets le quadruple pour les arrêter eux-mêmes; suivez-moi, le seul pillage de

leurs maisons vous enrichira. A peine eut-il achevé ces paroles que toute l'avide populace fut pour lui. Alors commencèrent des excès, des cruautés, des horreurs de toutes les espèces, qui surpassèrent, s'il est possible, celles de la révolution de France. Les familles les plus nobles perdirent leurs parens d'une manière affreuse, parmi lesquels il faut nommer l'excellent amiral Caraccioli, et le célèbre Cirillo qui jouissait de l'estime générale comme homme et comme médecin.

Ruffo poursuivit son plan, la famille royale revint, mais elle ne rapporta pas cette sage indulgence qui sait ramener les esprits; à sa place ce fut la peur qui prend toujours de fausses mesures, parce qu'elle croit détruire l'opinion en détruisant les hommes. On se débarrasse ainsi pour le moment du mal le plus pressant, mais l'opinion se relève avec plus de force, et pour la terrasser, l'on recourt à des remèdes qui sont pirs que le mal.... J'en reste là de l'histoire de Naples, elle est loin d'être finie et d'offrir à ce beau pays une perspective de tranquillité.

le 26 mai après minuit.

Nous avons commencé ce matin nos excursions à Naples et dans les environs, accompa-

gnés de mon banquier, M. Heigelin, Vurtembergeois, homme agréable et complaisant, et d'un jeune médecin allemand nommé Mayer; nous avons fait une promenade en bateau dans le golfe. A l'aspect des matelots et des pêcheurs, il me semblait être à Otahiti au milieu des sauvages tatoués; sur leur poitrine et leurs bras nus d'une teinte très-foncée, sont gravés en couleur noire ou bleue des figures de saints.

On dit que dans le fond de la mer lorsque le temps est calme et serein, on voit des vestiges de vieux bâtimens, c'est ce que confirment des plongeurs; nous en avons vu quelques-uns qui restaient plusieurs minutes sous l'eau: ils y ramassent diverses sortes de coquillages qu'on appelle fruits de la mer, *frutti del mare*. Tout autour de nous était mouvement et activité, mais rien ne peut égaler la beauté de Naples vue de la mer. Elle ceint le golfe en amphithéâtre, et s'étend en terrasse sur le mont Saint-Martin; à l'extrémité de cette hauteur s'élève le fort Saint-Elme; un peu plus bas paraît la Chartreuse, célèbre par ses ravissantes vues. Quoique l'aspect de la ville ait beaucoup d'attraits, les yeux ne peuvent la supporter long-temps; les rayons d'un soleil ardent réfléchissant à plomb sur ces édifices blancs, affectent douloureusement la vue: c'est à cette cause qu'on doit attribuer la quantité

d'aveugles qu'il y a à Naples. Le docteur Mayer qui est employé à l'hôpital militaire, m'a assuré que dans un seul régiment il avait à soigner 170 hommes affligés de maux d'yeux. Si les maisons étaient peintes en gris, on remédierait à cet inconvénient, qui me ferait redouter ce séjour.

Nous avons dirigé notre bateau vers les sources d'eau minérale, qui sortent au rivage près de la rue de Sainte-Lucie. Ce sont deux sources assez rapprochées l'une de l'autre qui sont cependant d'une nature bien différente : l'une est très-ferrugineuse, et ne peut être prise qu'à très-petites doses, l'autre est fortement soufrée au goût et à l'odorat.

A notre retour nous avons trouvé dans la rue et devant nos fenêtres un brouhaha extraordinaire et une grande foule rassemblée : un charlatan, sur un traîneau ambulant, vantait et distribuait ses fioles de panacée universelle; près de là un directeur de marionnettes ou Fantoccini avait établi son théâtre et faisait jouer des farces qui excitaient la gaîté bruyante des assistans. Entre eux deux un garçon de 14 à 15 ans déclamait de tous ses poumons un sermon de pénitence, debout sur le mur du quai, criant et gesticulant, et faisant ensuite une collecte d'au-

mônes; c'était à ne pas s'entendre : il semble que les Napolitains ont une double vie.

Nous avons employé l'après-midi à une promenade en voiture dans la ville; pour mieux observer les objets je me suis fait ramener à la porte par où j'étais entrée, et j'ai suivi la même route que je fis hier avec une espèce d'étourdissement qui m'empêchait de rien distinguer. D'abord en entrant se présente un bel et grand édifice qui s'annonce par une inscription en lettres d'or pour être un hospice, mais il est absolument vide, et cependant les rues fourmillent de mendians. Le gouvernement a déclaré qu'il n'était pas en état d'entretenir des pauvres infirmes. On passe delà par une grande place, appelée la place des Pins, et l'on arrive dans l'immense rue de Tolède, large d'environ vingt pas, et qui continue sur un espace de quinze cents pas en droite ligne, jusqu'à ce que par une courbure de plusieurs centaines de pas, on se dirige vers la place du palais. Ce château royal est construit d'après un plan de Fontana; il a une façade sur cette place et l'autre sur la mer : toutes les deux font une agréable impression. La place est grande mais irrégulière et défigurée par un arc de triomphe mesquin et par une statue colossale de Jupiter Terminalis, tirée d'une

fouille à Cumes ; elle est appelée par le peuple *il gigante* (le géant.) On passe entre cette statue et l'arc de triomphe pour arriver à la rue Sainte-Lucie, qui conduit au quai, et delà à la *villa reale* ou royale. Sous cette dénomination de villa, il ne faut pas s'imaginer que c'est une campagne, mais la plus belle place de Naples qui longe le rivage de la mer ; elle est entourée des plus beaux palais, et d'arbres très-beaux aussi, entre lesquels brille le vigoureux Oléander, à haute tige avec ses fleurs purpurines. Au milieu de cette place, sur une base de marbre, est le fameux *taureau des Farnèze ;* ce ce chef-d'œuvre fut transporté de la Grèce à Rome, décora d'abord les jardins de plaisance d'Asinius Pollio, fut ensuite placé dans les bains de Caracalla, des décombres desquels il fut retiré du temps de Michel-Ange, sous le pontificat de Paul III ; à la fin il parvint au roi de Naples avec l'héritage des Farnèze dont il faisait partie. Il présente, d'après mon sentiment, la plus touchante fable de la mythologie grecque; là, sont placées en rapport, la colère et la vengeance, la douceur et la magnanimité. Le roi Lycus de Thèbes fut enlevé à sa vertueuse épouse Antiope, par les charmes et les séductions de Dirée ; les fils du roi, Amphion et Zéthus, résolurent de venger d'une manière atroce

l'affront de leur mère : ils saisirent Dirée et sont sur le point de la lier aux cornes d'un taureau sauvage ; la douce et généreuse Antiope obtient d'eux, par ses prières et ses larmes, la grace de sa rivale : c'est ce moment qui est représenté. Ce beau groupe, fait d'un seul bloc de marbre, est l'ouvrage de deux artistes, Apollonius et Tauriscus de Rhodes ; il consiste en cinq figures de grandeur naturelle et quelques autres plus petites. Le taureau m'a paru d'une grande beauté.

Après avoir admiré long-temps ce chef-d'œuvre, nous sommes allés à l'établissement des bains, situé au bord de cette place ; ils s'étendent bien avant dans la mer et sont pourvus de tout ce qui peut les rendre commodes et agréables ; ils sont très-fortifians et produisent, dit-on, les effets les plus salutaires.

Le 27 mai.

Quoiqu'il n'existe pas à Naples des monumens de l'antiquité en aussi grande abondance qu'à Rome, cette ville renferme cependant des choses très-intéressantes ; l'étranger, curieux de tout voir, fera bien de prendre pour son guide un homme qui a fait l'étude de sa vie des objets de l'antiquité ; c'est l'abbé de Paolino, homme fort instruit, qui par la lecture des anciens a acquis des

connaissances très-exactes du monde classique. C'est avec lui que nous visitâmes d'abord l'église cathédrale consacrée à Saint-Janvier, le patron de Naples. C'est un lourd édifice moderne, construit par le roi Charles Ier. (duc d'Anjou) en 1280, sur les ruines d'un temple d'Apollon. Après sa destruction causée par un tremblement de terre, qui eut lieu en 1405, elle fut rebâtie plus belle qu'elle n'était auparavant. Deux remarquables colonnes de porphyre, reposant sur deux lions, et qui avaient appartenu à ce temple d'Apollon, en ornent l'entrée principale. Les colonnes de granit et de marbre d'Afrique qui décorent l'intérieur de l'église, au nombre de plus de cent, sont aussi des restes du temple payen. Un beau vase antique, tout couvert d'attributs bacchiques, sert malgré son origine payenne aux fonts baptismaux. L'église possède quelques bons tableaux de Giordano, de Vasari et de Perugino; les dorures et une magnificence de mauvais goût y sont en profusion. Le roi Charles, appelé l'usurpateur, y est enseveli. Malgré les décorations dont ce temple est surchargé, il n'a rien d'attrayant pour qui vient de Rome; cependant on admire, avec raison, le soccorpo ou la chapelle inférieure : elle consiste dans une partie conservée de l'ancien temple d'Apollon, dont Bramante a su tirer parti avec le goût et

le respect pour l'antiquité qui le distinguaient. De belles colonnes de cipolin ont conservé leur ancienne place. Dans les parois on a ménagé des bas-reliefs modernes de Malvita, de Como ; en forme d'arabesques, que l'on dit plus anciens que les ouvrages de Raphaël du même genre. La statue du cardinal Caraffa, qui fit arranger cette chapelle pour le tombeau de Saint-Janvier, est médiocre : ce monument est de marbre blanc et entouré de colonnes semblables. A cette église fut jointe, en 1608, une seconde chapelle ; elle est nommée avec raison le trésor. Saint-Janvier, d'après les offrandes accumulées qu'il a reçues, est sans contredit le plus riche des saints. La forme de cette seconde chapelle est ronde ; la coupole repose sur quarante-deux belles colonnes de marbre ; et dans les niches qui sont au tour, il y a des statues en bronze de différens saints : en général il y règne une profusion de magnificence qui fatigue. Dans la sacristie attenante, il y a trente-six bustes de saints, d'argent massif, de grandeur naturelle ; ils forment une espèce de cour à Saint-Janvier. Toutes les offrandes précieuses sont déposées là ; on y voit plusieurs candélabres en argent de la hauteur de six aunes. Tous ces trésors sont exhibés et montrés au peuple, le jour de la fête du patron. La fiole contenant

son sang est gardée derrière l'autel dans une niche fermée par une porte d'argent. On sait que toutes les années, au 19 septembre, ce sang doit se liquéfier et couler aux yeux du peuple assemblé. Dans toutes leurs détresses publiques les Napolitains ont recours à Saint-Janvier bien plutôt qu'à Dieu; ils l'invoquent quelquefois avec des larmes et des hurlemens. Son image est alors portée en procession avec un grand respect.

Nous nous rendîmes de-là à l'église du couvent des Théatins consacrée aux apôtres. Sa place fut anciennement occupée par un temple de Mercure, des ruines duquel Constantin la fit construire. La coupole en est claire et dans des proportions très-bien calculées. L'église a de beaux tableaux de Lanfranco et de Giordano : la sacristie est riche en offrandes et reliques; et les tombeaux voûtés, sous l'église, passent pour préserver pendant très-long-temps les corps de la corruption. Le couvent est spacieux, et possède une bonne bibliothèque. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est une fondation confiée aux moines de cet ordre pour acquitter les frais des procès à ceux qui, faute de moyens, ne peuvent pas soutenir leurs droits. Dans ce but, il y a une corporation de deux cents avocats coordonnée à ce couvent; ils sont obligés de plaider la cause des pauvres. L'institution est louable,

mais on m'assure que là comme ailleurs, le droit du pauvre se perd dans la marche tortueuse des procès.

L'église des Hyéromites, dédiée à Saint-Philippe Néri, est la plus belle qu'il y ait à Naples. La façade entière est revêtue en marbre ; douze colonnes d'ordre corinthien la divisent en trois nefs. Parmi les nombreuses peintures, on en distingue une à fresque par Giordano, représentant l'expulsion des vendeurs du Temple de Jérusalem. Cette église est aussi très-surchargée d'ornemens. Le couvent auquel elle appartient possède une bibliothèque choisie.

L'église de Saint-Paul est sur la place de l'ancien temple de Castor et Pollux. Elle fut décorée autrefois de superbes colonnes et statues tirées de ce temple; mais le tremblement de terre de 1688, détruisit la plus grande partie de ces ornemens antiques, il ne resta intact que deux belles colonnes cannelées en marbre d'ordre corinthien que l'on plaça, lors du rétablissement de ce temple, à son entrée : elle est trop chargée d'ornemens bizarres. La grande chapelle est dédiée à Saint-Gratien, elle est très-riche en offrandes précieuses. Le couvent des Théatins, à qui appartient cette église, occupe en partie la place du théâtre, sur lequel Néron se montra la première fois à son peuple

pour faire admirer son talent comique. Il parcourait alors cette partie de l'Italie inférieure. Notre chemin pour aller visiter l'église de Saint-Janvier du cimetière passe devant le palais de Caraffa Colombrano. Nous descendîmes de voiture pour considérer un remarquable reste de l'antiquité : c'est la tête d'un cheval colossal en bronze, qui porta jadis la statue équestre de Trajan, et qui fut ensuite placé devant la cathédrale. Le peuple lui attribuait une vertu magique, celle de guérir les chevaux malades; mais un pieux évêque du 15[e] siècle ne crut pas qu'un cheval payen dût avoir la permission de faire des miracles. Il fut condamné à être fondu : déjà il était employé jusqu'à la tête pour la fonte d'une cloche de l'église de Saint-Janvier, lorsque Caraffa connaisseur sans goute des beaux ouvrages antiques, acheta cette tête pour une somme considérable, et la plaça devant sa maison.

Près de cette église de *Saint-Janvier du cimetière* sont les catacombes auxquelles l'on donne une étendue de deux milles d'Italie jusqu'à l'église du Salut, avec plusieurs ramifications. L'air y est si froid et si piquant que je n'ai osé me hasarder que sous la première voûte. Elle est taillée dans un roc très-dur, elle a quatorze pieds de large : il y en a aussi d'un autre côté de

la ville sous l'église de Maria del Pianto: c'est à cette Marie que s'adressent les prières pour les morts. L'étendue de ces catacombes nommées *grotta di Sportiglioni* est aussi très-considérable; mais la plus grande des allées est restée murée depuis la peste de 1656, où l'on y déposa, dit-on, plus de cinquante mille corps. On sait que l'existence de ces grottes est accidentelle. C'étaient les carrières d'où l'on tirait les pierres et le marbre; le luxe des Romains pour les bâtimens leur donna cette profondeur extraordinaire par la quantité de matériaux qu'ils en tirèrent; et l'on en profita pour des lieux de sépulture. Lorsque le christianisme s'établit et fut persécuté, les chrétiens cachèrent leur culte sous ces voûtes ténébreuses; ils y enterrèrent aussi leurs morts qu'ils distinguaient de ceux des payens par un feuillage de vigne gravé sur la pierre sépulcrale, en mémoire du vin de la Sainte-Cène.

La riche collection d'antiquités de la famille Farnèze, avait déjà excité ma curiosité pendant que j'étais encore à Rome; je voulus la satisfaire au plutôt dès que je fus à Naples, et je m'y fis conduire par l'abbé Paolino. C'est au palais *Capodimonte* que sont placés ces beaux monumens de l'art. Ce massif édifice présente à l'extérieur un singulier aspect. L'es-

beaux monumens de l'art. Ce massif édifice présente à l'extérieur un singulier aspect. L'escalier conduisant aux appartemens supérieurs, est placé en dehors, et ce n'est pas sans peine qu'on le monte quand le soleil d'Italie darde ses rayons brûlans. Ce bâtiment fut dirigé par un des favoris du précédent roi ; c'était un maréchal ferrant qui avait une bonne tête, mais qui ne s'entendait pas en architecture ; sous sa direction, le bâtiment était près de sa fin, lorsqu'on s'aperçut qu'il manquait d'escalier intérieurement ; pour ne pas démolir ce qui était fait, on se contenta d'en faire un extérieurement. Dans l'appartement du bas, sont placés sans ordre, comme une société dispersée, les plus belles statues antiques, au nombre desquelles se distingue l'Hercule Farnesien, dont j'ai déjà fait mention. Sa destinée est singulière! sa tête fut trouvée au fond d'un puits à Transtevère ; quelque temps après on découvrit ses pieds dans une vigne, en deçà du Tibre. Cette figure gigantesque et vraiment héroïque s'appuie sur sa lourde massue ; la plus grande force physique est exprimée dans cette figure avec les plus exactes proportions. L'énergie et la contention d'esprit méditant des hauts faits, et sûres de les exécuter, se peignent sur sa physionomie : un trait de calme et de repos

qu'on ne peut définir, annonce le demi-dieu et le héros.

La Flore colossale inspire des sentimens plus doux : la tête, les bras, les pieds sont par des artistes modernes qui n'ont pas mal réussi à réparer cette belle et noble figure; mais l'esprit antique en brille d'autant mieux dans le corps, l'attitude et la draperie, qui sont inimitables. Dans une de ces mains, elle tient une couronne de fleurs, de l'autre, elle relève et soutient le vêtement jeté avec grâce autour de son beau corps, et qui est si léger, qu'il semble que le souffle du zéphire pourrait le soulever, et si transparent, qu'il laisse entrevoir les formes gracieuses de la jeune déesse. Ce que j'ai le plus admiré, c'est un amour un peu plus grand qu'on ne le représente ordinairement; on ne voit sur son délicieux visage, ni cet air fripon et malin, ni rien qui annonce une volupté sensuelle; une expression doucement mélancolique, quelque chose de serein et de réfléchi s'y fait sentir, comme s'il était occupé d'un seul objet dans l'immense création : oui, c'est l'amour tel qu'il était jadis, tel qu'il devrait toujours être, c'est là cet enfant du ciel qui règne en souverain sur l'ame humaine, et peut lui donner déjà la félicité céleste.

Je passe sous silence toutes les autres pièces

de cette riche collection, qui non seulement n'est pas placée dans un jour favorable, mais n'en a pas même assez. Nous montâmes ensuite pour voir les tableaux des appartemens supérieurs. Cette collection est aussi peu en ordre que celle des antiques. Le premier objet qui ait attiré mes regards, est une madonna de Raphaël, morceau délicieux! La jeune sainte mère avec tout le charme de l'innocence et d'une pureté céleste, laisse tomber son regard caressant sur l'aimable enfant qu'elle tient dans ses bras : la joie la plus douce, celle de l'amour maternel sourit sur ses belles lèvres. Le coloris est excellent, mais les plis du vêtement sur la poitrine, n'offrent pas la grace qu'on trouve dans d'autres ouvrages de ce grand maître. Deux très-bons devant-d'autels d'Albert Durer, sont là aussi. Le meilleur des deux était destiné à un autel domestique, les deux volets ouverts, forment avec le tableau du milieu, les trois champs de ce morceau : sur celui du milieu on voit le Christ sur la croix; Marie Magdeleine et Saint Jean sont près de lui; trois anges planent autour de la croix; sur les deux volets, le peintre a placé la famille pour qui ce tableau a été fait: sur l'un, le père avec ses fils; sur l'autre, la mère et ses filles. Le tout est un vrai chef-d'œuvre. Les têtes sont travaillées avec une finesse et une

vérité, qui les caractérisent, et qui m'ont paru vraiment admirables. L'autre devant d'autel est si singulier par ses *cacophonies*, que je ne puis me refuser de le décrire. Le Christ, enfant nouveau né, est couché dans la crêche, Marie est assise à côté; au devant, sont des pâtres en adoration, au-dessus, des anges planant dans les airs, et dans le bas des deux côtés, des religieuses et des moines de toutes sortes d'ordres. Sous la crêche une foule de petits anges forment un concert : l'un joue du tympanon, d'autres sonnent de la trompette; un paraît chanter, un autre tient un livre de musique ouvert. Dans le fond est un paysage terminé par la mer, sur laquelle on voit des vaisseaux éloignés, et dans le paysage, des brebis. Malgré les dissonnances de cette singulière composition, elle est admirable pour le travail et l'exécution.

J'ai vu l'aurore d'Annibal Carrache, tableau plein de douceur et d'agrément. Le pendant, qui représente la nuit, est d'une composition plus profonde et plus ingénieuse. Dans un bosquet solitaire, et seulement éclairé par le doux crépuscule d'une nuit sereine, se promène Vénus entre Mars et l'Amour, au bord d'une eau tranquille; au-dessus d'eux, plane, sur un nuage rembruni, la désse de la nuit, portant dans

ses bras le sommeil et la mort ; ce frère et cette sœur se ressemblent ; la dernière n'a rien d'effrayant que sa pâleur : le calme et le repos règnent dans l'ensemble de ce beau morceau. Plusieurs portraits et tableaux du Titien, Tintoret, Holbein, Parmegiano, etc., etc., ne sont pas à négliger. On distingue particulièrement un Christophe Colomb de ce dernier, dont la tête est si idéalement belle, qu'elle pourrait représenter un Christ. Douze vues de Venise, par Canaletto, méritent bien leur célébrité, et ranimèrent très-vivement mes souvenirs de cette ville : la meilleure est celle de la place de Saint-Marc.

Nous avons employé la soirée à une promenade en voiture, dans la grande rue de Tolède, qui est la plus vivante ; elle est éclairée comme en plein jour, par la profusion de lumières dans les *sorbettiere*, c'est ainsi qu'on nomme les cafés ; il y en a une quantité prodigieuse dans cette rue : on y trouve des fruits glacés et toutes sortes de rafraîchissemens, dans des chambres très-élégantes. Il s'y rassemble des sociétés composées de tous les états : une abondance de glaces, répètent et doublent l'illumination, qui répand la plus vive lumière dans toute la rue. Outre ces cafés, il y a aussi devant les maisons, de petites boutiques, illuminées, où l'on vend

de la glace pure. Il paraît que la glace est à Naples un objet de première nécessité ; d'après une loi sévère, on ne doit jamais en manquer. La provision de cet objet est affermée à un entrepreneur, qui serait puni s'il ne s'en trouvait pas dans tous les quartiers de la ville pour l'usage journalier, ou s'il en exigeait un prix qui ne fût pas à la portée de toutes les classes. Quand on se promène dans la rue de Tolède, on pourrait croire que la déesse de la joie a établi son trône à Naples, par la gaîté et le bruit qui règne non-seulement dans la rue, mais aussi dans la plupart des maisons, où l'on entend rire ou chanter. La tranquillité qui règne à Rome dans les soirées, contraste singulièrement avec le bruit continuel de Naples. Quand les cafés sont fermés, les rues ne sont plus éclairées que par de petites lampes placées çà et là, devant des images de la Vierge, posées dans des niches pratiquées aux murs des maisons. Dans cette obscurité on entend des voix douces, et souvent mélancoliques, qui chantent en s'accompagnant de la guitare. Tout-à-coup s'est présenté à nous un singulier spectacle. Un vaisseau très-haut et bien illuminé, était posé sur des roues, et traîné par trois chevaux richement enharnachés, attelés l'un devant l'autre : sur le tillac, se trouvait, autour d'une table bien garnie et brillamment éclairée, une

compagnie joyeuse. Cette singulière voiture passait dans les rues, et la société chantait et jouait des instrumens d'une manière très-bruyante. Toute cette ville ressemble à une lanterne magique, et probablement au moins à aucune autre ville.

Le 29 mai.

Je dois à l'amitié de M. de Humboldt, ministre du roi de Prusse, à Rome, d'avoir fait la connaissance du respectable archevêque de Tarente, monseigneur Capecé Latro. Ce matin j'ai reçu sa visite, et sa vue m'a fait une profonde impression, par quelques traits de ressemblance avec feu mon père. Je ne sais s'il est permis, dans un ouvrage tel que celui que j'écris, de parler d'un sentiment filial qui m'est particulier? Cette ressemblance chérie attirait mon cœur vers ce digne prélat, mais même sans ce motif, l'archevêque doit inspirer à tous ceux qui le voient, respect, vénération et confiance. Sa belle physionomie annonce quelque chose de clair et de précis dans son caractère, joint à un esprit réfléchi: une gravité, plutôt sérieuse que triste, qui ombrage ses yeux, est d'abord adoucie par un trait de bienveillance. Sa conversation répond entièrement à ce premier aperçu, et l'on ne peut se défendre de l'attache-

ment qu'il inspire. Il a trop de vraie modestie pour se faire valoir lui-même, et n'annonce pas ses opinions avec ce ton tranchant et cette hauteu rqui font une loi de paraître les adopter; on dirait au contraire qu'il lit dans votre ame, et qu'il exprime vos pensées bien mieux qu'on ne le ferait soi-même : ensorte qu'en causant avec lui, on se trouve meilleur et plus sage. Sortant par son propre génie, du cercle rétréci des préjugés et des principes hiérarchiques, il attaqua avec le plus grand courage, ce qui lui paraissait injuste. Il y a dix-huit ans, qu'il se distingua par un écrit qui prouvait l'illégalité du tribut que la couronne napolitaine, payait au Saint-Siège apostolique : dans un autre ouvrage, il combattit solidement et d'une manière convaincante le celibat du clergé. Ces deux ouvrages gagnèrent à la vérité l'approbation de tous les gens raisonnables, mais non pas celle de la hiérarchie qui distribue les dignités del'église. Lorsque les Français portèrent la révolution à Naples, la bonne tête de l'archevêque, fut partagée entre ses principes libéraux, son désir d'amener un autre ordre de choses, et les dangers dont sa patrie était menacée par un renversement aussi complet, et l'invasion des troupes étrangères. Son caractère résolu ne l'abandonna pas dans ce moment critique; il parlait et agissait avec

force contre les sorties des mécontens, mais d'un autre côté, il ne cachait pas au gouvernement sa façon de penser sur les torts précédens de l'administration, qui avaient attiré les malheurs dont il était menacé, en aliénant contre le souverain, l'esprit de la plus grande partie du peuple. Sa franchise lui attira l'indignation du parti royal, qui ne voulait admettre aucune condition. Lorsque par les manœuvres de Ruffo, les choses reprirent une autre tournure, Capecé, fut incarcéré sans aucune formalité; et sans aucun doute, il aurait terminé sa vie sur un échafaud, ainsi que Cérillo et plusieurs autres personnes estimables, si l'on n'avait pas craint un soulèvement du peuple, hautement prononcé en sa faveur. Sans doute aussi que sa vie sainte et vertueuse, son état et l'estime dont il jouissait dans les cours étrangères, contribuèrent à empêcher que des mains souillées de sang ne répandissent le sien.

Après un emprisonnement de sept mois, sa délivrance lui fut annoncée comme une grace du Roi; mais il avait besoin d'être justifié, il le demanda, et déclara ne vouloir pas quitter sa prison, avant que son innocence fût prouvée. Alors le Roi, la reconnaissant en entier, lui fit faire des excuses de son arrestation, causée par la force des circonstances. Le noble prélat se con-

tenta de ce procédé, se retira dans le cercle de son office, et ne se mêla plus de politique.

Sur son invitation, je me rendrai demain avec mes amis dans son domicile d'été, à Porticci, et je profiterai de cette occasion pour satisfaire ma curiosité sur ce lieu remarquable.

Après cette intéressante matinée, nous avons visité, toujours dirigés par le savant abbé Paolino, le tombeau de l'immortel Virgile, où l'on arrive par la célèbre grotte du Pausilippe : on est saisi d'étonnement en entrant dans cet immense souterrain. Percer un rocher d'une aussi grande étendue pour faciliter le commerce, est une entreprise aussi hardie que magnifique, et quand même, comme quelques-uns le croient, une carrière en aurait donné accidentellement la première idée, l'exécution n'en est pas moins admirable. On l'attribue à des colons Grecs, et ce n'est pas sans vraisemblance. La longueur du passage est de plus d'un mille d'Italie; sa largeur est de trente picds, et sa hauteur de cinquante. Depuis des milliers d'années les plus terribles tremblemens de terre qui renversèrent des villes entières, n'ont pas ébranlé cette voûte. Elle fut élargie dans la suite, sous Alphonse premier, roi d'Arragon, et reçut enfin sa forme actuelle, par Pierre de Tolède, vice-roi d'Espagne, sous Charles V. Au-dessus, à de certains

intervalles, on a pratiqué deux ouvertures pour donner du jour à la grotte, mais à peine une petite lueur pénètre dans ces ténèbres lorsqu'on passe au-dessous, et dès qu'on a dépassé ces points lumineux, la nuit la plus épaisse recommence. On entend un sombre murmure; des voyageurs qui passent invisibles, des voitures, des gens à pieds, des troupeaux de vaches et de brebis avec leurs sonnettes, des muletiers, des charretiers se croisent dans ce sombre passage, et le font retentir de mille bruits confus. Ces derniers, pour éviter de se rencontrer avec d'autres chars crient : *alla montagna*, ou bien, *alla marina*, c'est ainsi qu'ils désignent les côtés de la grotte, correspondant à la montagne et à la mer. Quiconque veut payer un flambeau, en trouve toujours de tout prêts à l'entrée. Mais la nuit n'est rien; ce qu'il y a de plus insupportable, et à quoi l'on ne peut remédier, c'est le froid qui règne dans cette profondeur, et la poussière, dont les glaces de la voiture exactement fermées, ne pouvaient nous garantir. Quelques centaines de pas avant la sortie, nous aperçûmes le jour comme un faible crépuscule, et l'on ne le retrouve pas sans plaisir.

Nous avançâmes encore un peu, et nous descendîmes de voiture pour monter à pied vers le tombeau de Virgile. Il se trouve dans une vigne

au-dessus de la grotte, au pied d'une éminence. Il est hors de doute que c'est bien là la place du tombeau de ce poète. Donat, dans sa vie de Virgile, dit expressément qu'Auguste fit transporter les cendres de cet homme célèbre qui mourut à Brundisium, lieu favori de ce poète, conformément à son propre désir, et qu'il les avait fait placer sur le chemin de Puzzuoli qui passe par-dessus, près du Pausilippe, ce qui s'accorde parfaitement avec l'endroit où il est situé. D'après la description de l'évêque Alphonse d'Hérédia, ce tombeau était une petite urne posée entre neuf petites colonnes de marbre. Pietro di Stefano, connu pour être un écrivain véridique, assure avoir vu cette urne et les colonnes encore existantes, en 1560, avec une inscription contenant à-peu-près ce qui suit :

« Mantoue m'a vu naître ; je suis mort en
» Calabre, et maintenant je sommeille à Par-
» thénope, moi, le chantre des prés, des champs
» et des héros. »

En 1684 le possesseur de la vigne où il est situé fit rétablir l'inscription alors un peu effacée, et le vice-roi d'Espagne, Pierre d'Arragon, en ajouta une de son invention. Mais maintenant, ô Dieu! comme il est méconnaissable, comme il est profané ce tombeau mémorable! Sous une espèce de voûte dont les murs, sculp-

tés en filet, annoncent un ouvrage romain, mais dépouillé de toute marque de souvenir, on voit plusieurs niches d'urnes, parmi lesquelles on ne peut plus distinguer celle où reposèrent les cendres de Virgile. Le respectable Gleim me montra encore il y a quelques années un rameau du laurier qui ombrageait le tombeau du chantre sublime; Catherine de Stollberg l'avait cueilli elle-même et l'avait envoyé à son ami. La tige de cet arbre n'existe plus, les racines y sont encore, et lorsqu'elles poussent un faible rejeton, il est aussitôt saisi par les voyageurs. Tout est désert, tout est muet aux alentours, les seuls accens du chantre de la nature résonnent encore aujourd'hui comme un écho, multiplié dans toutes les langues. La seule tache qu'on ait à reprocher à sa mémoire, c'est d'avoir célébré un tyran sanguinaire : si l'ame de ce tyran hypocrite est maintenant éclairée par un rayon de la vérité, combien doit-elle envier le sort de son protégé! Le monument que Virgile s'est posé lui-même éclipse tous les mausolées de la vanité de cet empereur. O fragilité de la fausse gloire, immortalité de la véritable, l'homme peut-il balancer un instant? et cependant combien d'insensés suivent encore la première, et prouvent que le monde n'écoute pas les paroles de l'expérience et de la vérité!

A notre retour à la ville nous avons rencontré dans notre chemin sept jeunes filles dansant ensemble. Quatre d'entre elles avaient leurs mains entrelacées, les bras élevés, les trois autres passaient et repassaient dessous avec des mouvemens si gracieux qu'elles semblaient copier les bas-reliefs qui représentent les danses grecques: leurs voix, un tambourin et des pierres frappées en mesure l'une contre l'autre, formaient la musique qui les accompagnait. La joie des trois jeunes filles qui battaient la mesure avec leurs mains, dégénérait quelquefois en une espèce de fureur qui rappelait les bacchantes : n'est-il pas resté chez ce peuple quelque trace de l'ancien temps ?

Vers minuit.

L'étonnante vivacité, l'activité incroyable qui règnent dans cette ville, et qui diffèrent si fort de nos habitudes; la nature du pays même, qui nous est tout aussi étrangère : tout cela a tant d'attraits pour moi, que je sacrifie volontiers quelques heures du repos de la nuit pour prolonger mes jouissances. J'ai fait mention de la vue enchanteresse que nous avons de nos balcons pendant le jour; dans l'obscurité de la nuit je crois qu'elle me charme encore davantage. Sous le ciel méridional le coucher du soleil est

suivi d'un léger crépuscule; bientôt une nuit très-obscure, mais richement étoilée, se répand sur la foule qui se meut sur l'eau et sur la terre, sans interrompre son activité et sa joie bruyante dans les rues : ce tumulte continue à régner jusqu'à dix ou onze heures. La mer fourmille bien plus tard encore de canots de pêcheurs, qui, au moyen de torches allumées, font monter le poisson à la surface de l'eau : ces différens points lumineux se croisent, changent de place, et font un spectacle vraiment magique. Ce qui y ajoute encore, c'est le phénomène de l'eau salée, qui produit une petite flamme bleuâtre, en s'attachant à un corps solide : une rame en sortant de la mer est tout entourée de cette jolie lueur, que l'on ne cesse de voir jusqu'à ce qu'on la replonge dans l'eau, d'où elle ressort bientôt toute brillante : ainsi une traînée d'étincelles suit la nacelle comme la queue d'une comète. La barque de l'ambassadeur russe qui voguait à coups de rame cadencés et qui avait plus de rameurs, rendait surtout cet effet d'une manière extraordinaire; elle paraissait un monstre qui se mouvait sur les eaux, avec des pieds de feu. Partout en battant les vagues, il reste une courte lueur qui donne aux objets un contour momentané de lumière. Un chien barbet qu'on avait jeté à la mer revenait tout reluisant au ri-

vage; en se secouant il faisait briller de tous côtés des étincelles, et, s'il avait eu trois têtes, il aurait pu représenter Cerbère. Cette lumière de l'eau de mer a lieu surtout dans la Méditerranée avec plus de vivacité, avant et après un orage. On veut expliquer ce phénomène par le remuement d'une matière phosphorique, qu'on dit intimement liée avec l'eau salée. D'autres physiciens veulent que ce soit une espèce d'insectes ou de Zoophites qui se trouvent à la surface de l'eau, et dont la propriété lumineuse ne devient visible que lorsqu'ils s'attachent à un objet solide. Quoi qu'il en soit, l'aspect en est d'une beauté qui ne peut se décrire, et j'ai peine à m'arracher de ce spectacle.

Le 30 mai.

En allant aujourd'hui à Porticci rendre visite à l'excellent archevêque de Tarente, nous avons passé par des endroits qui rappellent de déchirans souvenirs, d'abord le pont de la Madeleine, théâtre de toutes les horreurs de la révolution, d'actes de cannibales, dont la seule pensée fait frisonner ! de là nous sommes allés sur la grande place du marché, devant l'église des Carmes : c'est là que le jeune Conradin, son ami, le duc Fréderic d'Autriche, et tous les nobles qui suivaient l'étendard du bon droit et de la justice,

furent décapités. Sans doute, des siècles se sont écoulés depuis cet assassinat politique, mais comment ne pas le rapprocher de celui qui eut lieu de nos jours, le meurtre du duc d'Enghien? Le brave Conradin, ce jeune roi, mourut en héros; il ne versa pas une larme sur lui-même, il s'écria seulement: ma mère, ah! ma mère! et alors ses yeux se remplirent de pleurs. De l'échafaud il vit le peuple sangloter; il eut l'air profondément touché, et tirant son gant, il le jeta au milieu de la foule, comme un dernier gage d'amour pour un peuple qui le voyait périr avec désespoir, mais sans oser rien tenter pour le sauver. Liés par les chaînes de la tyrannie, aucun bras ne se leva, aucune voix ne se fit entendre; et la tête de l'excellent prince tomba, pendant que sa mère, l'impératrice Elisabeth, était en route pour venir racheter, avec une immense somme d'argent, la vie de son fils unique. Elle arriva trop tard; ce fut même avec beaucoup de peine qu'elle obtint la douloureuse permission de faire inhumer son cher Conradin dans l'église de Sainte Marguerite, au couvent des Carmes. C'est dans ce même couvent que Mazaniello fut fusillé, et sur cette même place, sans cesse arrosée de sang, périrent les victimes de la rage révolutionnaire. Nous avons quitté cet endroit, marqué par tant d'effroyables souve-

nirs ; après avoir fait encore une lieue, nous sommes arrivés à Portici, qui ne paraît qu'une continuation de la ville de Naples. L'œil ne se repose nulle part sur une verdure rafraîchissante : les arbres couverts de poussière paraissent morts. Nous avons retrouvé à Portici le même mauvais goût de bigarrure qui me déplaît à Naples ; les crucifix même sont peints d'un mélange des couleurs les plus bizarres. La ville est bâtie sur un fond de lave qui couvre l'ancienne Herculanum. La famille royale y a un beau palais d'été ; et les riches Napolitains se sont établis dans cette contrée. Au palais royal, est attenant le bâtiment où l'on dépose les antiques trouvés dans les fouilles d'Herculanum et de Pompeia : c'est aussi là qu'on déroule, avec beaucoup d'art et de peine, les rouleaux des manuscrits antiques. Au moment de l'invasion des Français, les principaux trésors de cette collection ont été transférés en Sicile ; il y existe cependant encore de grandes richesses en ce genre, et des meubles et ustensiles si bien conservés, qu'ils donnent une idée très-claire de la vie domestique des anciens. Dans le vestibule du Musée, et sur l'escalier qui conduit aux étages supérieurs, on trouve déjà une quantité de statues en bronze et en marbre ; il y en a plus des premières dans une des salles de ce Musée,

que dans toute la ville de Rome, où on les fondait pour faire, de ces divinités payennes, des cloches à l'usage des églises chrétiennes; à Naples elles étaient ou plus cachées ou moins recherchées, et on a sauvé ces chefs-d'œuvres des atteintes de la superstition et du fanatisme. Une Minerve en bronze très-belle, et une Isis plus belle encore, dans le même style grec, se trouvent dans ce vestibule. Une pièce très-remarquable, et parfaitement conservée, c'est un cheval en bronze, faisant partie d'un quadrige; les trois autres et le char de triomphe, ont été brisés ou détruits. Les chevaux Napolitains ressemblent encore à ce beau moule.

Les parquets de tous les appartemens sont en mosaïque, et tirés des maisons découvertes à Pompeia. On se sent profondément ému en foulant le même parquet où marchaient, il y a deux mille ans, les malheureux qui furent si subitement atteints du fléau destructeur et privés de la vie; plusieurs squelettes ont été trouvés dans la position des paisibles occupations du ménage.

Parmi les statues disséminées dans les chambres, j'ai reconnu un Tibère de grandeur naturelle; deux statues en bronze, de Balbus et de son fils, sont de beaucoup les plus belles de cette collection; on les a trouvées dans le théâtre d'Herculanum. On admire deux têtes en marbre,

restes de deux statues : l'une porte un casque attaché sous le menton, contre l'usage ordinaire. Parmi les bas-reliefs, il y a des morceaux d'une exécution achevée, entr'autres une danse de bacchantes sur une urne, on croit, en la voyant, avoir vu le plus haut degré où la perfection de l'art puisse atteindre, jusqu'à ce qu'on vous montre une plaque de marbre où l'artiste a développé toute la magie du talent : on y voit Lesbie, l'amie de Catulle, négligemment penchée sur une chaise antique, avec un passereau posé sur sa main qu'elle caresse avec toutes les grâces de la jeunesse : vis-à-vis d'elle est la muse tragique dont la dignité imposante contraste avec l'air enfantin de Lesbie. Dans une autre chambre, les statues de terre cuite sont très-remarquables, particulièrement deux figures de comédiens ayant leurs masques sur le visage. Le costume théâtral de ces temps là y peut être fort bien observé.

Nous avons ensuite passé dans les chambres où sont exposées les anciennes peintures à fresque. On peut juger là, que l'art de la peinture, chez les anciens, ne le cédait en rien à celui de la sculpture, quant au dessin et à l'expression; c'est surtout le coloris qui est admirable. Chaque figure est travaillée en maître, mais les groupes sont mal ordonnés, et manquent par la pers-

pective, que les anciens entendaient fort mal. Ils étaient en revanche très-habiles dans l'expression des divers caractères. Entre les tableaux rassemblés au Musée de Portici, il y en a un qui représente avec la plus grande vérité la scène la plus touchante : c'est la reconnaissance entre Iphigénie, prêtresse de Diane, en Tauride, et son frère Oreste qu'elle doit sacrifier sur l'autel de la déesse. Un autre tableau qui m'a paru de la plus haute perfection, c'est Thésée au moment où il a tué le Minotaure : le monstre est étendu à ses pieds ; autour de lui sont les vierges et les jeunes gens d'Athènes qui devaient lui être sacrifiés, exprimant leur reconnaissance. J'ai eu aussi un bien grand plaisir à voir une Sapho et les sept têtes des dieux qui présidaient chez les anciens aux sept jours de la semaine : même les enseignes des maisons, qui indiquaient le genre de commerce des habitans, sont estimées par les connaisseurs, comme étant ingénieuses et bien exécutées. On nous conduisit ensuite dans la chambre qui contient les meubles et les instrumens de ménage qu'on a trouvés dans les maisons découvertes à Pompéia. C'est une des collections antiques qui m'ont le plus vivement intéressée ; on vit, pour ainsi dire, dans les temps où ont vécu ceux qui en faisaient un usage journalier. En vraie femme, je m'ap-

prochai d'abord de l'armoire qui renferme les objets de toilette ; j'y trouvai des pendans d'oreilles, des bracelets, des bagues, des chaînes en or, des boîtes de fard : la coquetterie et la vanité sont peut-être aussi anciennes que le monde. Une autre armoire, à côté de celle-là, contient des trépieds, des encensoirs, des candélabres, des lampes, de petites idoles, le tout de bronze et de formes extrêmement agréables. Je fus saisie douloureusement en voyant sur un morceau de cendres du cratère pétrifiées, l'empreinte d'une belle gorge de femme : Dieu ! que dut-elle éprouver dans cet instant terrible ! a-t-elle eu le temps de sentir le passage si subit de la mort à la vie ? Je me sentais enlevée au-delà de tant de siècles écoulés depuis lors, et placée dans la société de ceux qui vécurent jadis dans les villes, maintenant ensevelies sous ces amas de cendres. Nous sommes ensuite entrés dans une chambre arrangée sur le modèle exact de l'une des cuisines antiques que l'on a découvertes : nous y avons trouvé une table du plus beau marbre, des chandeliers, des salières, plusieurs ustensiles de cuisine, des bûches entièrement charbonnées, même des vivres transformés en charbon : du pain, des œufs, un gâteau et du blé. A quelque distance de là, notre complaisant guide nous a conduits

dans l'appartement où l'on déroule les anciens manuscrits. Les rouleaux sont de la longueur d'un pied : la manière de les dérouler, d'après l'invention d'un moine romain, *Antoine Piaggio*, est très-ingénieuse. Les copistes actuels ne possèdent aucune connaissance, mais l'exercice y supplée. Les lettres noires, sur du papier noirci par le feu, sont reconnaissables par une légère élévation; on ne peut guère cependant les distinguer clairement qu'en tenant la feuille contre la lumière, qui est disposée pour cela. Ce travail commencé depuis plus de trente ans, a toujours été continué sans interruption; jusqu'à présent, on n'a trouvé que des ouvrages grecs, des écrits d'un philosophe épicurien, et des traités sur la musique et sur l'art oratoire, qui ne sont pas très-remarquables. Peut-être mettra-t-on enfin de côté, ce qui au premier aspect paraît insignifiant pour arriver à quelque chose de meilleur. Près d'un millier de ces rouleaux furent trouvés dans une armoire, réduite en charbons, dans une campagne; des Anglais les ont achetés. Un savant habile de cette nation, que nous avons trouvé occupé à ce travail, dirige maintenant tout l'ouvrage.

Après une matinée aussi intéressante, nous nous sommes transportés chez l'archevêque qui

nous a reçus dans sa riante demeure, avec l'hospitalité la plus aimable. Nous y avons trouvé le respectable ministre Portugais, le comte de Saa, avec sa jeune et belle épouse, petite-fille de sa sœur. Elle a cinquante ans de moins que son mari, vieillard de soixante et dix ans au moins: grave avec douceur et sérénité, il parle peu, mais ce qu'il dit est pensé, réfléchi, et il donne la meilleure opinion de ses principes. La comtesse de Saa, paraît vive et gaie, mais avec esprit et noblesse : sa figure est belle, sa taille élancée; elle a le sourire le plus gracieux, et sa physionomie s'anime quand elle raconte quelque beau trait moral; mais ce qui m'a surtout enchantée, c'est la manière d'être de ces deux époux, d'âge si différent : du côté de la jeune épouse, c'est une déférence, un respect filial, accompagnés cependant de la douce familiarité conjugale; l'époux reconnaît par des procédés pleins d'égards et de tendresse, qu'il doit le bonheur de sa vieillesse à cette charmante femme. Un des autres convives, était le duc Della Torre, neveu du célèbre naturaliste de ce nom ; il suit les traces de son oncle, et s'applique à des recherches sur les mouvemens et les phénomènes du Vésuve. Aucun luxe, aucune profusion ne chargeait la table, quoique tout fût excellent. On croyait être chez soi, tant la conversation

prit la tournure de l'aisance et de la confiance : on parlait des productions et des mœurs des différens pays avec esprit, sans préjugé, sans prévention. Nous fûmes surpris d'être entourés de domestiques allemands ; notre aimable hôte me dit que dans aucune nation il n'avait trouvé autant de droiture, de fidélité, de solide bon sens que dans la nôtre, et que sa maison était gouvernée depuis trente ans par un Allemand : le comte Saa était du même avis que l'archevêque, ce jugement flattait mon orgueil national ; mais en même temps je pensais avec regret que dans la plupart des bonnes maisons d'Allemagne, on s'entoure de domestiques français.

Après dîner, l'entretien roula sur la Calabre et sur ses productions ; à cette occasion, l'archevêque m'a fait présent d'une paire de gants, d'une couleur brune et brillante, dont je ne connaissais pas la matière, qui me parut être du genre de la soie ; elle s'appelle bissus, et se trouve dans un coquillage de mer, qu'on nomme *Pinne marine ;* (1) cette étoffe exige le

---

(1) Si la terre se glorifie de ses vers à soie, la mer possède aussi ses artisans en ce genre. La Pinne-marine nous procure une espèce de laine ou de soie que l'on croit être le bissus de l'antiquité. La pinne-marine est du genre des coquillages bivalves ; elle est grande et garnie

même travail que le coton, mais pour être ouvrée elle demande une légère addition de soie.

---

de pointes et d'excroissances : c'est le plus grand coquillage que nous ayons dans nos mers. La pinne marine est remarquable 1°, parce qu'on la trouve toujours debout au bord de la mer, posée en équilibre sur la pointe du bas de la coquille.

2°. Par une petite écrevisse qui se trouve constamment renfermée dans cette coquille, et que les anciens appelaient avec raison l'écrevisse gardienne; et en troisième lieu, par le petit flocon de soie qui est attaché au nerf principal de l'animal. Les Tarentins, chez qui ce coquillage abonde, ont imaginé d'en tirer parti; ils le cardent et le filent avec un peu de soie, et ils en font des ouvrages en tricots, très-forts et très-brillans, d'une belle couleur brun doré. Plusieurs naturalistes, entre autres le chevalier de Jaucourt, dans l'Encyclopédie, nient les deux premières assertions. Mais je puis assurer que pendant plus de vingt ans que j'ai fait mes observations sur ce coquillage, à Tarente même, j'ai toujours vu qu'il était posé au bord de la mer, sur sa pointe, et jamais autrement; et tous les plongeurs l'ont vu de même. J'ai aussi constamment trouvé la petite écrevisse à son poste, à l'ouverture de la coquille. Lorsqu'elle l'entrouvre soit pour respirer, soit pour avaler du limon, une foule de poissons, surtout celui nommé la *séche*, s'avancent pour dévorer l'animal qui y est renfermé; l'écrevisse se hâte alors de rentrer dans la capsule qui se referme aussitôt. J'ai observé souvent cette poursuite; c'est la défense que la sage nature a donnée une créature qui, n'ayant point d'yeux, suc-

Ce coquillage est si abondant sur les côtes de la Calabre, que l'archevêque a fait un établissement pour travailler et tisser cette espèce de soie qui mériterait d'être plus connue. Malheureusement il y a peu d'énergie dans cette contrée ; que ne feraient pas des Anglais dans ce pays là, ou même des Allemands ? On me parla aussi d'une autre singularité naturelle qui se trouve à Naples : c'est une pierre appelée *pietra fongaja*, qui a la propriété de pousser des champignons à sa surface lorsqu'on l'arrose bien. Les fouilles dans le terrein de la Calabre sont encore très-abondantes en découvertes : l'archevêque a formé une collection assez considérable de médailles, trouvées dans l'étendue de son diocèse de Tarente.

Lorsque l'air plus frais du soir eut remplacé la chaleur du jour, nous nous rendîmes dans les jardins qui touchent au rivage de la mer : ce sont de véritables élisées.

Le cœur plein des plus doux sentimens, nous

---

comberait bientôt à tous les piéges de ses nombreux ennemis. Les savans peuvent nier ce qu'ils ne connaissent pas, mais moi j'ai vu, et je crois tout possible à celui qui a tout créé, et qui donna aux abeilles et aux castors l'instinct intelligent qu'on ne peut révoquer en doute.

(*Note extraite d'une lettre de monseigneur l'archevêque de Tarente*).

reprîmes le chemin de la ville; mais sur le pont de la Madeleine, je fus délivrée de mes rêveries par la vue de la statue de Saint-Janvier, posée sur le parapet, avec une main levée, paraissant menacer le Vésuve. Les Napolitains devraient savoir par expérience que ce vieux mont payen s'embarrasse peu de pareilles menaces; cependant dans toutes ses éruptions dévastatrices, ils ont recours à Saint-Janvier, qui est, je crois, le saint le plus révéré du paradis.

Le 31 mai.

Nous avons dîné aujourd'hui dans la jolie villa ou maison de campagne de notre banquier M. Heiguelin; elle est à une demi-lieue de la ville, sur une éminence d'où l'on a une très-belle vue sur tous les environs de Naples. Parmi les convives était le vicomte de Vargas de famille espagnole, mais né en Danemarck; il a de l'esprit et de l'érudition, a voyagé dans presque toutes les contrées de l'Europe, en sait parfaitement les différens langages, et s'est étudié à connaître à fond la nature, les mœurs et les caractères des pays qu'il a habités. On comprend combien son entretien est instructif; il est d'autant plus agréable qu'il n'y met aucune pretention. Il m'a communiqué des observations très-intéressantes sur la Sardaigne, pays peu connu

parce qu'il n'est pas sur la route des voyageurs : le comte de Vargas me l'a dépeinte comme un des pays les plus remarquables, principalement à raison des traces que l'on y trouve d'une antiquité si reculée qu'il n'en reste plus même aucune tradition. Une longue chaîne de volcans éteints, fort élevés, et sur les pentes desquels prospèrent maintenant les vins les plus chauds, mais dont les éruptions doivent avoir précédé de beaucoup toutes les révolutions connues de la terre, traverse l'île en entier. On y voit des restes d'édifices indestructibles, particulièrement de tours isolées, construites par un peuple et dans des siècles ignorés, dont aucune histoire ne fait mention. Il m'a dit encore, que dans les outils d'agriculture, dans les costumes villageois, dans les danses, dans les usages relatifs aux sépultures des Sardes, il existe une ressemblance étonnante avec ce qu'on a remarqué chez les habitans des îles de la mer du sud. Le comte ajouta que toute cette île mériterait de devenir le sujet des plus profondes recherches de la part d'habiles observateurs.

Après dîné notre hôte nous a montré sa collection de tableaux, qui est petite, mais très-intéressante. Des paysages d'Hackert et de Denis ont attiré mon attention. Un orage de Reinhart nous a tous frappés comme le meilleur

morceau de cette collection; on croit entendre le vent mugissant à travers la forêt. Une éruption du Vésuve par Lusieri, jeune artiste qui annonce un grand talent, surpasse toutes les représentations que j'en ai vues. Cette scène de feu ne peut être rendue que sur un fond représentant la nuit la plus sombre; les objets même les plus éloignés sont éclairés graduellement par la flamme du cratère, la mer la réfléchit; la lune plus pâle semble s'éteindre sur la surface rougie des ondes.

Je ne puis passer sous silence un tableau de l'apothéose de Psyché par Gagnereaux, jeune peintre français, qui mourut en Italie de regret de la révolution de sa patrie. Lorsque ses compatriotes eurent transporté à Rome et à Naples leur fureur révolutionnaire, il alla à Florence, et il termina sa vie en se jetant par la fenêtre. Puisse le bonheur céleste, dont il proclame l'existence dans sa Psyché, être son partage dans un meilleur monde!

Après avoir vu ces chefs-d'œuvre de l'art et nous être promenée dans un beau jardin, je suis retournée à Naples où j'étais attendue par la comtesse Rasoumowsky, femme de l'ambassadeur de Russie à la cour de Vienne, pour aller avec elle à l'opéra. On y célébrait la fête du roi; tout le théâtre était illuminé avec une telle

profusion de lumières que les yeux en étaient éblouis; heureusement que la loge de la comtesse était garnie de rideaux verts. Le théâtre de Saint-Charles a la réputation d'être le plus beau de l'Italie. Je n'y vis qu'une clarté excessive, répétée par une profusion de glaces et beaucoup de têtes de femme couvertes de brillans. J'entendis une partie d'un opéra très-médiocre, et nous sortîmes avec plaisir après le premier acte pour aller prendre d'excellent thé chez la comtesse. Cette dame étrangère à l'Allemagne et à l'Italie et par conséquent impartiale, me parla beaucoup de la reine Caroline, et la justifiait sur plusieurs points des inculpations que l'on s'est permises à son égard. Elle assure que cette souveraine est non-seulement bienfaisante, ce qui souvent ne provient que de vanité, mais qu'elle est susceptible d'une amitié tendre et invariable, et ce sentiment ne peut avoir accès dans une ame aussi dépravée qu'on suppose celle de la reine. Sa chute est décidée comme celle de sa malheureuse sœur Antoinette de France, et ses ennemis usent de la même tactique en prévenant les esprits contre elle par des brochures, fruits de conjurations secrètes. Le poison le plus subtil de la calomnie, c'est l'adresse de mettre des faiblesses et des torts qu'on ne peut nier, à côté de ce qui est absolu-

ment faux; alors le mensonge prend un air de vérité; dans ce qui est vrai, on passe sous silence les causes qui ont amené et provoqué les torts, et on en suppose d'autres qui en sont la suite naturelle : l'odieux portrait est achevé et circule dans le monde. Par exemple, il est avéré que la reine n'aime pas son mari, la calomnie ajoute à ce fait, qu'elle déteste aussi ses enfans; et la comtesse m'assure que c'était la fausseté la plus abominable et qu'elle est très-bonne mère. Ce jugement qui m'a été confirmé par des personnes très-dignes de foi, m'a fait un grand plaisir : il m'en coûtait d'avoir aussi mauvaise opinion de la fille de Marie-Thérèse; j'en suis aussi mieux disposée pour ma présentation à la reine qui doit avoir lieu demain dans son cabinet et sans cérémonie.

Naples le 1 juin.

Je me suis rendue aujourd'hui à Portici pour être présentée à la reine; une comtesse de Zichi de Vienne, sa compagne de jeunesse, m'a introduite. La reine était seule, elle m'a reçue très-gracieusement dans sa chambre, ce qui éloignait toute l'étiquette d'une première présentation. Caroline est grande, bien faite, son maintien a de la dignité et de la décence : on voit bien sur sa figure que les coups du sort y

ont laissé des traces : le sérieux un peu mélancolique qu'elle met dans son entretien inspire de l'intérêt. Son habillement était simple sans aucun ornement, un seul médaillon renfermant le portrait de tous ses enfans était sur sa poitrine. Elle me fit asseoir vis-à-vis de son balcon où l'on a la vue sur la mer. Elle paraît sentir le charme des beautés de la nature, elle en parlait sans affectation, sans avoir l'air d'y être amenée par la nécessité de remplir la conversation; elle parla toujours allemand. En général elle a le tort de donner en toute occasion la préférence aux Allemands, et d'exciter ainsi la jalousie des Napolitains. Elle ne dit pas un seul mot, pas même la plus légère allusion sur ses relations politiques, quoique dans le courant de la conversation l'occasion s'en offrît plus d'une fois accidentellement. Une fatale expérience lui recommande sans doute d'être sur ses gardes. Deux heures s'étant écoulées agréablement, la reine nous a congédiées en me faisant les offres les plus gracieuses pour mon séjour à Naples et à l'île d'Ischia, et des invitations amicales de la voir à son retour. L'amabilité de cette souveraine ne paraît pas être un simple calcul, et devrait lui gagner tous les cœurs; pourquoi faut-il qu'il y ait des ombres à ce tableau?

Le 2 juin.

Le savant duc della Torre m'avait offert de me montrer lui-même sa collection très curieuse, des diverses curiosités tirées du Vésuve; j'ai fait usage aujourd'hui de son obligeance. Son palais est grand, il a été construit pour cet archevêque Filamarino, qui lors de la révolte de Masaniello se conduisit avec tant de dignité. Il était proche parent des ancêtres du duc, et leur laissa son héritage et son palais. Cet édifice marque en même temps la grandeur des temps passés et les horreurs de la dernière révolution. En entrant on voit d'abord des vestiges de la fureur dévastatrice : des parties entières du bâtiment ne sont plus que des décombres; il ne reste plus que peu de chambres habitables que le duc actuel a réparées. Il était encore dans sa première jeunesse, lorsque son père tomba victime du pouvoir anarchique; il fut dénoncé par ses propres domestiques, accusé de conspirer contre le gouvernement, lui qui consacrait sa vie aux sciences; mais il avait de la fortune : il n'en fallut pas davantage pour le faire mourir de la manière la plus cruelle. Sa demeure fut spoliée et en partie démolie; une excellente collection de tableaux fut pillée, ainsi que tous ses meubles. Le jeune duc cherche à affaiblir le

souvenir du sort affreux de son père par une étude suivie de l'histoire naturelle, et vit dans une retraite tranquille avec sa femme, qui a, comme lui, le goût des sciences. Il passe avec elle des nuits entières à côté du cratère du Vésuve, lorsqu'il est en éruption : son zèle pour ses recherches va si loin, que lorsque le volcan a cessé de jeter des flammes, il descend dans le gouffre à une profondeur considérable. Il a publié une partie de ses recherches dans un ouvrage bien digne d'être lu.

Trois chambres sont remplies des différentes matières que jette le Vésuve; elles sont rangées suivant l'ordre chronologique des diverses éruptions : il y a même des morceaux des anciens temps très-bien conservés. Les cendres qui couvrent Pompéia, le mont Somma avec ses crevasses, et la colline de pierre de tuf, sur laquelle habite à présent l'hermite, sont une source inépuisable pour l'étude de la minéralogie et fournissent constamment des objets nouveaux. On y voit une quantité de pierres précieuses qui ne sont pas volcaniques, que le feu n'altère jamais, et qu'on n'a trouvées jusqu'à présent que sur ces collines, dans ces grottes et en Sibérie, ainsi que dans les hautes montagnes de la Savoie : par exemple la vésuvienne transparente, ignée d'un rouge d'œillet très-foncé. On y trouve

encore la néphaline blanche et transparente, et le beau cristal noir; la méjonite, la leucite, etc., etc. Ce volcan jette aussi les plus beaux grenats bruts, de couleur brune; diverses espèces de marbres qui surpassent en blancheur et en poli celui de carrare. Il est singulier de voir comment le marbre et les pierres précieuses peuvent traverser la profondeur du gouffre de feu sans en être du tout altérés. Un naturaliste a émis l'opinion que la chaleur de l'intérieur de la montagne y détache de grandes mottes de terre, remplies de pierres précieuses, et qu'elle les lance ensuite au dehors avec une trop grande vitesse, pour que la nature du feu puisse les décomposer.

C'est avec la plus aimable modestie que le propriétaire de cette collection communique ce qu'il a observé. Dans les produits des éruptions moins récentes, il a trouvé du cuivre et de l'arsénic : on n'y trouve à présent ni l'un ni l'autre; celle du 11 août 1804, jeta de gros morceaux de sel marin et des bâtons de pur soufre. Parmi les différentes formes de lave refroidie, il y en a qui ont la figure d'une bombe : les unes sont remplies de beaux grenats, les autres seulement de cendres; on ne les distingue qu'à leur pesanteur. Dans les cendres amoncelées sur Pompéia, le duc trouva des cristaux de la grosseur

d'un pois qui ont 28 facettes, et sont naturellement taillés en pointe aux deux bouts; sur le Somma il en a trouvé de taillés de même, mais de la grosseur d'un œuf de pigeon. Dans une des dernières éruptions qui tomba sur Torre del Greco, il tira des cendres une grande bouteille de verre que l'action du feu avait aplatie et roulée, et divers meubles de maison qui conservaient leurs formes étant réduits en charbons. Une petite cloche de laiton avait aussi conservé sa forme quoiqu'elle fût changée en lave, tandis que les statues de bronze trouvées à Herculanum n'ont pas perdu leur nature métallique. Le duc a fait beaucoup d'essais pour fondre ensemble dans un creuset rempli de lave fluide, diverses sortes de monnaie; tout ce qui était métal, à l'exception de l'or, a été réduit en cendres, mais la forme de la pièce d'or est restée la même, et n'a perdu que le coin et l'alliage. Comme les éruptions du Vésuve sont toujours précédées d'un tremblement de terre, quelquefois si léger que l'on ne s'en aperçoit pas, le duc qui veut en être averti, a inventé l'arrangement suivant qui m'a paru singulièrement bien imaginé. Dans une chambre de sa maison qui est très-massive, est placée dans un coin une table de marbre bien assurée; au-dessus, à une forte branche de fer, vissée au lambris, pend un

crayon attaché par un fil; le crayon touche légèrement une feuille de papier blanc étendue sur la table. La plus légère secousse de la terre met ce fil en mouvement; si le choc est perpendiculaire le crayon marque un point sur le papier, s'il est horizontal ou oscillatoire il y fait des traces.

Le 3 juin.

Le point le plus intéressant des environs de Naples est sans contester le Vésuve. J'ai tiré des meilleures sources les relations que j'en donnerai à mes lecteurs; j'en suis surtout redevable au comte Vargas et au duc della Torre, tous les deux très-instruits.

Cette grande montagne avec les pointes voisines, nommées Somma et Ottajano, s'élève d'une plaine située sur la côte orientale du golfe de Naples. Les plus anciens auteurs parlent du Vésuve comme d'un volcan déjà éteint. Strabon dit : « Le Vésuve qui était jadis un volcan, est » extrêmement fertile, à l'exception de l'aride » colline des cendres qui le couronne. Sur la » pointe grise de cette montagne, on voit des » cavernes ou gouffres de la même couleur, » remplies de pierres calcinées, qui font pré- » sumer qu'il y a eu là autrefois un feu sou- » terrain. Peut-être que c'est ce qui rendait

» son voisinage si fertile, comme on le dit des » contrées autour de Catania (Catane), où la » terre mêlée avec les cendres de l'Etna pro» duit d'excellens vignobles. »

Ce repos du Vésuve a été fort long, puisqu'aucun monument historique avant l'ère chrétienne ne fait mention de ses érupt ions et que ce n'est que vers le milieu du premier siècle qu'il a commencé à remuer violemment, non pas d'abord en jetant du feu, mais par un tremblement de terre qui se fit sentir du temps de Néron, seize ans avant qu'Herculanum et Pompéia fussent ensevelis sous la lave et les cendres. Dans ces deux villes on a trouvé, en fouillant la terre, des temples et d'autres édifices dont les inscriptions attestent qu'elles furent détruites par ce tremblement de terre, mais que l'empereur Vespasien les avait fait rebâtir. Ce désastre eut lieu en hiver dans le mois de février, ce que nos ancêtres ne croyaient pas possible. Dans l'année 79, au commencement du règne de Titus, le Vésuve lança un torrent de feu qui fut suivi d'une pluie de cendres si abondante qu'elle couvrait en entier plusieurs villes, Herculanum, Pompéia, Stabia, etc., etc. Pline le jeune a décrit, d'une manière très-touchante et très-précise, cette terrible éruption, où son oncle perdit la vie : de là jusqu'en 1036 on en

compte sept. La douzième, arrivée en 1500, est une des plus remarquables; une pluie de cendres rouges suivit l'éruption; de là vient que quelques auteurs parlent d'une pluie de sang : mais ces pluies sont une illusion produite par des matières rougeâtres qui s'élèvent quelquefois dans l'atmosphère et colorent la pluie. Dans la nuit du 16 décembre 1631, il y eut un violent tremblement de terre autour de la montagne; le lendemain matin il s'éleva une colonne de fumée qui s'étendit jusqu'au port de Naples, où le jour fut complétement obscurci; des éclairs menaçans jetaient par momens une vive lumière au travers des ténèbres. Après un bruit de tonnerre effrayant, le cratère lança dans les airs des quartiers de pierre rougis par le feu. Les magnifiques jardins de Pietra banca, de Portici, de Granatello furent anéantis par ce torrent de lave, qui se jetta ensuite dans la mer, après avoir ravagé les bourgs de Torre del Greco et de Torre dell' Annunziata. Jusqu'en 1632 on sentit encore plusieurs secousses, et pendant cet espace, la mer fut singulièrement agitée. Le grand dévastateur se tint tranquille jusqu'en 1660 où se fit la quatorzième éruption, sans aucun bruit, et le torrent de lave ne porta aucun préjudice aux habitans du voisinage. Mais en revanche, le 12 août 1682 il répandit par-

tout la frayeur. Cette quinzième éruption fut accompagnée de bruits souterrains terribles, et de secousses violentes qui se renouvelèrent jusqu'en 1689 : de là jusqu'en 1737, on compta six dégorgemens du Vésuve qui n'eurent pas de suites très-fâcheuses; mais la plus effrayante fut la 22e arrivée dans le mois de mai de cette année là. Don Francisco Serao, alors médecin de la cour, en fait une description épouvantable : le 19 et le 20 mai on distinguait en plein jour la colonne de flammes qui sortait de la montagne; après le coucher du soleil on vit distinctement dans le Vésuve une nouvelle fente d'où le feu sortait avec violence, sans que les flammes du cratère diminuassent. Ce double torrent se précipita sur Resina, s'étendant et se divisant en différens bras, tellement que la montagne entière paraissait enflammée. Torre del Greco fut encore enseveli sous le torrent ardent. Le 29 la lave était consolidée; alors le 5 juin, après une forte pluie, il se répandit une odeur de soufre tellement forte et pénétrante, qu'à 600 pas de distance elle fit sécher les feuilles et tomber les fruits. Peu de jours après, uue seconde pluie tomba sur la lave encore brûlante, et il s'en éleva une vapeur empoisonnée, qui dura long-temps et devint très-préjudiciable à la santé. Serao mesura la quantité de la lave que

le Vésuve avait jetée pendant vingt-deux jours, et il calcula que cette masse élevée en un carré comme une tour, devait former dans l'espace d'un mille et demi une montagne quadrangulaire qui aurait la hauteur de 683 pieds.

Après cette forte explosion, le Vésuve resta tranquille pendant quatorze ans, et recommença à jeter du feu en octobre 1751. La 24e éruption suivit le 2 décembre 1754, sans aucun bruit, la lave coula vers l'est du côté d'Ottojano et de Bosio di tre case, en deux torrens si rapides, que l'œil ne pouvait suivre leur cours : l'un de ces torrens forma un lac de feu, l'autre se précipita perpendiculairement en cascade, d'une hauteur de 100 pieds. Ils dévastèrent les meilleurs vignobles et les plus belles maisons de campagne ; ce fléau amena à sa suite une terrible épidémie, que don Juan de Vincenzo, médecin à Nola, a décrite. La plupart des malades mouraient le quatrième jour, et leur cadavre se couvrait de taches purpurines : à l'ouverture des corps on trouva les mêmes symptômes qu'aux asphyxiés par la braise. Huit jours après, par un très-mauvais temps il sortit des torrens de fumée du Vésuve. La 25e éruption se fit le 8 mai 1766; le chevalier Hamilton, qui se trouvait alors à Naples en a fait la description dans une lettre adressée à la société des sciences à

Londres. L'écoulement de la lave dura sans discontinuer jusqu'au 10 décembre ; il s'éleva sur le cratère une colline de cendres de la hauteur de 125 pieds, qui servait de cheminée au volcan : quand on y jetait une pierre on entendait cent coups avant qu'elle touchât le fond. Le 19 mars 1767 fut marqué par une des éruptions les plus violentes : il s'éleva du cratère une colonne de fumée à une hauteur immense ; les nuages de vapeur furent portés jusqu'à l'île de Caprée distante de 28 milles ; toutes les portes et les fenêtres des maisons de Naples furent ébranlées par la violence du bruit souterrain ; les cendres qui obscurcissaient le soleil, tombèrent en pluie sèche dans les rues de Naples, au point d'empêcher de sortir ; même sur la mer des vaisseaux furent encombrés de cette poussière à la distance de 20 milles. La lave coula comme un torrent de feu large de deux milles à six milles de distance, où elle se refroidit entassée à la hauteur de soixante-dix pieds. Jusqu'en 1778 l'intérieur du volcan fut dans une agitation continuelle : diverses éruptions peu remarquables se suivirent, mais celle du 29 juillet fut effroyable ; un torrent de lave coula vers Resina, un autre vers Ottojano. Le 8 août, il sortit du cratère une colonne de feu, deux fois aussi haute que la montagne elle-même,

A la lueur, on pouvait lire de nuit à Gaëta distante de Naples de 40 milles. La ville de Naples fut en grand danger d'être ensevelie, mais heureusement un vent contraire emporta d'un autre côté ce nuage de cendres, rempli de pierres brûlantes. Elles furent poussées jusqu'à 68 milles, et s'abaissèrent dans la Pouille; il en tomba jusque dans la mer. Une masse entière de dix-huit pieds de long et de dix de large, fut lancée à un mille de distance. A quelques pas de ce bloc, on trouva une boule de lave vitrifiée en forme d'une bombe, qui avait douze pieds de diamètre. En 1786 la demeure de l'hermite fut enlevée. En 1787 Torre del Greco fut atteint, et en 1794, il fut entièrement détruit. La lave, qui anéantit ce malheureux endroit, coula jusqu'à la mer. Cette éruption fut l'une des plus terribles, on en évalua le dommage au-delà d'un million de ducats, et plusieurs personnes y perdirent la vie. Au côté méridional du Vésuve, une partie considérable du cratère s'affaissa en se précipitant dans son propre intérieur, avec un bruit effroyable. Il resta ensuite en repos pendant dix ans. Les éruptions de 1804 et celle de 1805 causèrent moins de dommages, mais dès-lors il fume continuellement, et souvent il sort de son flanc des flammes et des pierres brûlantes, qui

paraissent annoncer une nouvelle éruption. Si l'on considère les préparations souterraines de la dévastation, la proximité de ce dangereux voisin, et l'origine probable du golfe de Naples, les craintes sur cette ville et sur le sort qui l'attend, ne sont pas dénuées de fondement.

L'histoire politique de ce fameux volcan n'est pas moins remarquable que son histoire naturelle. Dans les derniers temps de la république romaine, si Spartacus, cet héroïque chef de gladiateurs et d'esclaves, avait réussi dans son entreprise, la terre aurait été délivrée quelques siècles plutôt du despotisme de Rome. Spartacus, brave esclave cimbre, tomba par droit de guerre entre les mains des conquérans romains; il fut forcé à suivre leurs légions, mais il s'échappa, et l'on prétend que la nécessité l'obligea à se faire voleur de grand chemin. Il fut repris, et à cause de sa force remarquable, il fut jeté dans les cachots d'une école de gladiateurs à Capoue. Il trouva moyen de se sauver encore, avec soixante-treize de ses compagnons de malheur. Armés de broches et de couteaux, ils attaquèrent et pillèrent quelques chariots chargés d'armures qu'ils rencontrèrent, et repoussèrent les soldats qui les poursuivaient. Pourvue d'armes et de vivres, la petite troupe, ayant Spartacus en tête, se réfugia sur la col-

line des cendres du Vésuve, en y grimpant avec beaucoup de difficulté. Le préteur Claudius, envoyé après Spartacus avec trois mille soldats, fit garder au pied de la montagne toutes les avenues qui y conduisaient, pour prendre par famine ceux qui s'y étaient réfugiés, mais leur chef eut le courage et l'adresse de les sauver. Il prit des sarmens ou bois de vigne, qui croissaient en abondance autour de la montagne escarpée; il en fit tresser des espèces de cordes très-fortes, à l'aide desquelles il descendit avec ses compagnons, pendant une nuit orageuse, du côté lé plus escarpé de la montagne, qui n'était pas gardé, parce que la fuite y paraissait impossible. Dans l'instant Spartacus tomba sur les Romains qui étaient en pleine sécurité et livrés au sommeil; il en tua la plus grande partie, et s'empara de leur camp. Le bruit de cette action extraordinaire se répandit en Italie, et lui amena une quantité d'esclaves évadés et de gens sans aveu. Avec sa petite armée ainsi renforcée, il osa à son tour attaquer les Romains; il vainquit tous les obstacles, obtint une victoire en rase campagne sur les consuls et proconsuls, et Rome trembla. Ce bonheur et cette gloire ne le firent dévier en aucune manière de sa modération et de sa sagesse; mais sa troupe désordonnée n'avait pas les mêmes principes, la plupart l'abandonnèrent

pour se livrer en liberté à tous les excès : réduit à un petit nombre de soldats, il fut facile à Crassus de le vaincre. Mortellement blessé et combattant encore à genoux, il succomba enfin à son sort. La justice était de son côté, il combattait pour se venger du plus indigne outrage, il ne lui manqua que de réussir pour éclipser les héros les plus renommés de l'histoire ancienne et moderne.

Le 4 juin.

Herculanum, dont nous avons aujourd'hui visité les restes, fut d'abord couvert par une pluie de cendres humides; ce fut cette humidité qui préserva les statues de bronze d'être fondues lors de l'écoulement de la lave, c'est ainsi que ces chefs-d'œuvre ont été sauvés. Cette ville a comme toutes celles de l'antiquité une origine voilée par la fable; on raconte qu'elle a été bâtie par Hercule, lorsqu'à l'occasion de l'expédition des Argonautes, il aborda dans ces parages en revenant de l'Illyrie. Il serait, je crois, plus conforme à l'histoire de présumer que des habitans de Cumes la fondèrent. Quoiqu'elle ne fût qu'une ville de province, elle doit avoir été l'une des plus belles de la Campanie, à en juger par la magnificence du théâtre et des autres chefs-d'œuvre que l'on y a découverts. Elle est en

grande partie située sous Portici et sous Resina, profondément couverte d'une lave basaltique, ce qui anéantit toute espérance de pouvoir continuer les fouilles. Herculanum est resté plus de quinze cents ans enseveli et oublié. Lorsque ses premiers vestiges reparurent, le prince d'Elbœuf faisait construire à Portici un palais au bord de la mer, il fit à cette occasion des achats de marbre. Un paysan, en travaillant dans son champ, en avait trouvé sous la terre de très-beaux morceaux; il les lui offrit, en disant qu'il y en avait encore beaucoup d'autres que l'on voyait sortir de terre. Le prince acheta le champ, le fit fouiller, et des trésors dignes d'admiration récompensèrent son entreprise. Le gouvernement de Naples suivit son exemple, et l'on commença des fouilles en 1239. Un accident heureux dirigea l'attention sur un point très-intéressant. On creusait un puits à Resina, et lorsqu'on fut à la profondeur de quatre-vingt pieds, les ouvriers donnèrent contre le magnifique édifice du théâtre, dont le déblaiement fut d'abord entrepris et continué. L'ancienne rue à côté de ce théâtre est tirée au cordeau, pavée de lave, elle a des deux côtés des trottoirs pour les piétons.

On descend près de Resina par l'ouverture du puits comme dans une mine, avec des flam-

beaux, dont on a grand besoin dans cette marche souterraine. Un air humide vous saisit, et l'eau qui découle goutte à goutte des parois sur le sol, le rend très-glissant. La descente est pénible, et ressemble parfaitement aux tableaux que les poètes nous font des descentes aux enfers. Lorsqu'on est au bas, on se trouve enveloppé dans l'ombre obscure d'un monde enseveli depuis long-temps. Un bruit sourd comme celui du tonnerre précurseur de l'orage, roule sur vos têtes ; c'est celui des chars qui cheminent sur cette haute voûte. Je fus saisie d'un frisson tel que je n'en avais jamais senti, et j'eus de la peine à me recueillir assez pour considérer à mon aise ce qui m'entourait ; mais enfin je passai de cet état de frayeur involontaire à l'étonnement et l'admiration de la richesse de ce bâtiment. Tantôt on admire le beau pavé de marbre, tantôt la frise en marbre aussi et travaillée de main de maître. Le rouge ardent paraît avoir été de tout temps la couleur favorite des habitans de l'Italie inférieure ; toutes les parois sont de cette nuance. On y trouve des peintures à fresque très-bien conservées ; des inscriptions gravées sur du marbre incrusté dans le mur, apprennent que le consul Balbus avait érigé ce théâtre à ses dépens ; sa statue et celle de son fils que j'ai vues à Portici furent trouvées au-

dessous de ces tables. Combien un simple particulier qui eut les moyens d'élever un pareil édifice public dut être riche! On ne peut s'empêcher de réfléchir à la différence des fortunes; ce Balbus, qui sans doute aimait par-dessus tout les spectacles, avait aussi fait bâtir à Rome un théâtre décoré avec la même magnificence. Il était Espagnol de naissance, de la ville de Gades (aujourd'hui Cadix) qui lui était redevable de ses plus précieux embellissemens. Il s'attacha aux généraux romains qui subjuguèrent sa patrie, ce qui ne fait pas l'éloge de son patriotisme; il passa avec eux en Italie, fut élevé à la dignité de citoyen romain, du temps de Pompée, et fit un bon usage de ses richesses, puisque ses monumens l'ont immortalisé, même après qu'ils eurent disparu de dessus la terre. Ce même Balbus avait fait élever dans une île près de Gades, et qui en dépendait, un temple à Hercule, qui fut, ainsi que l'île, englouti par les eaux de la mer. D'Hancarville, auteur d'un ouvrage sur les vases étrusques, rapporte comme un fait certain qui lui a été communiqué par don Juan, commandant de la marine, que des soldats de la garnison passant sur une langue de terre pour se rendre au continent, virent la mer reculée du rivage d'un mille de France, et sur cette espace abandonné par l'eau un ancien

temple. Ils s'en approchèrent et hasardèrent d'y entrer. Ils y trouvèrent de belles statues en bronze de grandeur naturelle et un autel ; ils détachèrent un morceau du vêtement de l'une des statues, pesant cinquante livres, et qui se trouve maintenant dans le cabinet d'un seigneur irlandais, le marquis Perry, établi dans ce temps là négociant à Cadix, et qui l'acheta des soldats. Peu de temps après ce temple et tous ses trésors furent de nouveau recouverts par la mer. On croit avec assez de fondement que c'était celui que Balbus avait fait bâtir.

Le 5 juin.

Pompéia qui périt en même temps qu'Herculanum, est éloignée de Naples d'environ douze milles d'Italie. Elle est située dans le voisinage du fleuve Sarno, et fut du nombre des villes les plus florissantes et commerçantes de l'ancienne Campanie ; on dit qu'elle avait trois milles d'Italie de tour. Le chemin qui y conduit passe par Portici, Resina, Torre del Greco, et le bourg de Torre dell'Annunziata.

Torre del Greco a déjà été inondée onze fois de lave brûlante et l'aspect en est affreux. Des champs fertiles ont été entièrement couverts de lave et sont noirs et stériles. Des deux côtés du chemin sont des masses noires de lave dur-

cie, hautes comme des rochers, parmi lesquels on voit sortir des maisons à moitié détruites, mais encore habitées. Après chaque dévastation, les possesseurs des maisons ruinées retournèrent à leur demeure natale, pour employer la masse qui avait écrasé leurs maisons à les relever ou à les réparer, lorsqu'elles ne se trouvaient pas entièrement enterrées; les fenêtres du second étage devenaient alors des portes, de niveau avec la rue encombrée de lave. Ils établirent leurs nouvelles rues par-dessus la lave durcie. Il est probable que cette ville était située dans un vallon; chaque torrent de lave occasionna une élévation considérable du sol. Torre dell'Annunziata a souvent aussi eu le même sort et présente le même aspect de dévastation; mais au-delà, la contrée redevient très-belle. Des vignes alternent avec des champs bien cultivés, ou des plantations de cotonniers qui sont dans ce moment en pleine fleur. Le terrain va un peu en montant, et l'on arrive à une colline de vignes, sous laquelle est encore enseve-lie la plus grande partie de Pompéia. Ce ne fut pas un torrent de lave qui détruisit cette ville; on peut lui échapper parce qu'elle arrive lentement: mais ce fut une pluie de cendres mêlée d'eau bouillante, qui tomba si abondamment et si subitement, que personne ne put échapper.

La ville entière en fut tellement couverte, que depuis ce temps là tout vestige même de son ancienne situation avait disparu. Enfin, après dix-sept siècles, un vigneron donna de son hoyau contre le mur d'une maison, et Pompéia reparut en partie.

Jamais à l'aspect des restes de l'antiquité, le sentiment de l'instabilité des choses humaines ne m'a pénétrée plus puissamment qu'à l'entrée de cette ville engloutie. Nous avons passé le long d'un mur bâti de lave, auquel se trouvait adaptée une table de marbre portant une inscription, mais celle-là était effacée. Nous sommes arrivés de là au grand théâtre; auprès est l'entrée d'une rue; des colonnes sortent des décombres, ainsi que des murs de maisons anciennes. Le théâtre n'était pas couvert; il pouvait contenir cinq mille personnes. Il avait souffert précédemment par un tremblement de terre, mais il fut réparé peu de temps avant que la ville fût entièrement détruite. On prétend que le dommage causé sur les escaliers date de ce tremblement de terre; il est sûr que les gradins des siéges, les passages, les corridors sont si bien conservés, qu'on peut se faire là-dessus l'idée la plus nette de l'ordonnance des théâtres des anciens. On comprend pourquoi ils devaient insister sur l'unité de temps et de lieu. Ils avaient en place

de nos coulisses, sur l'avant scène, trois belles portes en maçonnerie, par où les acteurs entraient; celle du milieu plus grande était destinée aux personnages du haut tragique, les deux latérales était pour les rôles subalternes; le tout était revêtu du plus beau marbre. Dans les intervalles entre les avenues on voit des niches, maintenant vides, où l'on a trouvé des statues de dieux et de héros, en bronze ou en marbre. Les fragmens de chapitaux des colonnes attestent l'art le plus parfait.

A cet édifice est joint un portique, que plusieurs personnes croient avoir été une caserne, parce qu'on y a trouvé des armes. Malgré cette demi-preuve, je suis plus tentée de croire, vu sa proximité du théâtre, que c'était une place destinée aux spectateurs assemblés pour attendre le spectacle; ils trouvaient là un abri dans les mauvais temps sous les arcades couvertes, et de la fraîcheur quand la chaleur était extrême. Cet espace est trop petit pour y loger la garnison d'une ville aussi considérable; les armes qu'on y a trouvées prouvent seulement qu'on avait établi là une garde pour le maintien de l'ordre pendant le spectacle. Les colonnes sont peintes en rouge pour imiter le *rosso antico*; on y a griffonné plusieurs noms, parmi lesques celui de Furius est le plus fréquent. Sous ce

portique il se trouve un puits qui a été creusé dans les temps modernes par un nommé Lavega: à la profondeur de trente palmes, on donna en creusant sur une rue pavée de lave : ne peut-on pas inférer de cette circonstance que Pompéia avait été bâtie sur une ville précédente qui avait péri ?

Le petit théâtre, qui n'est pas loin du grand, était couvert : des connaisseurs conjecturent qu'il était destiné à des exercices de musique, ce qui est beaucoup plus probable que de croire comme d'autres, qu'on y répétait les pièces de théâtre avant de les jouer sur le grand. Le petit est encore mieux conservé ; le pavé est composé des espèces de marbres les plus rares ; les siéges en marbre blanc sont intacts ; de celui qui est le plus élevé on a une vue magnifique sur la mer et sur les montagnes, voisines de Castellamare.

Dans le voisinage des deux théâtres, est un temple ; on ne sait à quelle divinité il avait été consacré, mais il donne une idée claire du culte payen. Devant la niche qui contenait l'image de la divinité est un autel, devant lequel on tuait la victime du sacrifice, sur une élévation en marbre ; des colonnades entourent ce sanctuaire. Il paraît que déjà avant l'encombrement il avait souffert du tremblement de terre.

L'agréable temple d'Isis est mieux conservé. Il s'élève au milieu d'une avant-cour, environnée d'une élégante colonnade. On entre par quatre marches dans l'enceinte, et de là dans une chapelle qui contient un autel : on y a trouvé une petite statue d'Isis et une table en pierre couverte d'hiéroglyphes. Tous les bas-reliefs du temple ont rapport au culte d'Isis. Un beau Bacchus que j'avais admiré à Portici était placé là dans une niche. Un petit escalier de côté, avec des enfoncemens pour y placer des statues, mène au sanctuaire où l'on célébrait les mystères de la déesse. L'autel sur lequel on posait les membres de l'animal sacrifié est dans l'avant-cour. A côté du temple est un réfectoire. Dans une niche en dehors on trouva un Harpocrate, symbole du mystère et du silence, Une antique inscription porte ces mots. « Popidius Alsinus a » reconstruit à ses frais ce temple renversé par » un tremblement de terre. » Les murs et les colonnes sont de briques et peintes en rouge comme celles du portique.

Dans une des maisons nous avons trouvé un petit temple domestique avec l'autel consacré aux lares ou dieux protecteurs. Un sentiment de dévotion pénétra mon ame en m'approchant de ce lieu solennel. Là, des ames pieuses à leur manière et suivant leur croyance, s'élevèrent ja-

dis à la divinité éternelle, et l'adorerent sous un autre nom. L'immortel esprit des mondes, qu'aucune forme ne circonscrit, les excuse et ne regarde qu'à la pureté du cœur. Les dévotions privées étaient une des plus respectables coutumes des anciens. Il serait bien à souhaiter qu'elles fussent rétablies dans notre culte actuel; leur absence a évoqué des enfers l'esprit vain et présomptueux de l'égoïsme qui rapporte tout à soi, et croit pouvoir se passer des secours de l'esprit divin que nos ancêtres invoquaient tous les jours.

Non loin de ce temple existe un édifice oblong, entouré intérieurement de colonnes rouges, que quelques antiquaires regardent aussi comme un temple; mais notre conducteur le prend pour un lieu d'assemblée, et son arrangement intérieur y convient mieux. Au milieu est une espèce de tribune en marbre, et rien n'indique un autel. Cette place était sans doute destinée aux édifices publics. Le chemin qui y conduit passe près du Sarno : cette petite rivière coula tranquillement pendant des siècles au milieu des encombremens qui n'avaient point arrêté son cours, mais qui le cachaient ; peut-être continue-t-elle de traverser ainsi ignorée, la partie de la ville qui est encore sous des vignes. C'est ainsi, pensai-je, que la paisible

vertu suit toujours son chemin sans se laisser arrêter par des obstacles.

En sortant de cet édifice oblong nous avons marché assez long-temps dans un chemin découvert, toujours au-dessus de Pompéia. On passe au milieu des vignes sous des rameaux fort élevés entre des mûriers et des figuiers, avant de rencontrer des maisons découvertes par la fouille. La première, qui s'est présentée à nous, a été déterrée pas les Français, pendant leur première occupation de Naples. Des pavés en marbre, de belles corniches, des peintures à fresque l'embellissent. Continuant notre chemin, qui nous offrait de charmans aspects, nous avons joui d'une belle vue sur la mer et sur la petite île de Revigliano. Nous nous sommes bientôt trouvés devant une maison à deux étages, découverte aussi par les Français. De très-belles mosaïques ornent le pavé, toutes les chambres sont décorées de peintures à fresque, dont le brillant a fait supposer qu'elles avaient été appliquées sur les murs avec des couleurs à l'encaustique.

Quittant ces maisons isolées, nous avons suivi notre chemin par des collines plantées en vignes et en jardins potagers, qui n'ayant point de palissades permettent le passage, et nous ommes enfin arrivés dans une rue entièrement

découverte. Nous étions sur une éminence, et nous avions devant nous deux rangs de jolies maisons. A notre droite, à travers les rayons ardens du soleil, nous voyions fumer le Vésuve, ce terrible destructeur des villes, qui ensevelit sous sa cendre, il y a dix-sept cents ans, la vie, l'activité de Pompéia, et qui semble encore menacer ses ruines. Nous parcourûmes la rue solitaire pavée de lave. Les ornières sont très-profondes, et sans doute creusées ainsi à dessein; elles sont en outre si étroites qu'elles font présumer que l'on se servait de très-petits chars, et comme les trottoirs des deux côtés pour les piétons touchent à ces ornières, on ne comprend pas comment deux chars pouvaient se croiser: sans doute il y avait des rues latérales, dont les unes servaient à l'entrée et d'autres à la sortie de la ville. Nous avons parcouru plusieurs maisons. Il y en a peu à deux étages; quelques-unes ont une enseigne pour indiquer quelque objet de commerce. Dans celle d'un pharmacien nous avons encore trouvé les vases rangés pour les drogues; des instrumens de chirurgie trouvés dans une autre ont été transportés à Portici. Les demeures de particuliers se ressemblent beaucoup: d'abord une cour construite en carré et entourée de colonnes; chacune a un bassin d'eau au milieu. Dans quelques-unes de ces cours les

pavés sont en mosaïque, et sur les bords des fontaines reposent des dieux de fleuve, et des nymphes entourées de coquillages. Tout autour de ces carrés sont pratiquées les entrées des chambres, qui rarement ont des fenêtres; elles reçoivent du jour par la porte. Toutes ces chambres ont des parquets en mosaïque; dans une maison, ils étaient en marbre. Il y a des peintures sur toutes les parois; ce sont presque toujours des figures allégoriques qui ont un sens ingénieux et délicat. Quelques-unes de ces maisons, qui ont sans doute appartenu à des gens plus aisés, se distinguent par des colonnes et des peintures plus recherchées. Nous y avons vu entr'autres une Diane au bain surprise par Actéon, qui porte déjà quelques traces de sa métamorphose; puis l'enlèvement d'Europe; le passage de l'Hellespont; Vénus et Mars entourés de petits Amours, dont l'un joue avec le casque du dieu de la guerre; Mercure faisant à Alcmène les propositions de Jupiter; des arabesques qui décèlent le siècle de Titus, etc. Ordinairement les peintures annoncent la destination des chambres : dans les bains ce sont des tritons, des naïades; dans les chambres à coucher Morphée répand des pavots, ou Vénus repose dans les bras d'Adonis; dans les chambres à manger, ce sont des sacrifices à Escu-

lape. Les maisons sont extraordinairement petites, et les chambres à proportion ; une chambre de bain n'a de place que pour une personne. Le commerce de la vie avait lieu en plein air sur les places publiques ; on fréquentait aussi beaucoup les temples et les théâtres; mais les habitations, même des particuliers les plus riches, excluaient toute possibilité de rassemblemens nombreux, et l'on ne comprend guère où se donnaient les festins. Les chambres se chauffaient par des tuyaux pratiqués dans les murs, que l'on remplissait d'eau bouillante : il y a cependant une maison à trois étages où l'on voit des vestiges de fourneaux ; on trouve aussi des niches ressemblant à des cheminées, dont l'usage était de détourner la vapeur des lampes. A chaque seuil de porte il y a un emblême, comme une corne d'abondance, un serpent, un chien, un lion, etc. en mosaïque. Sur l'un de ces seuils j'ai vu le mot amical de *salve* ou *salut*, en lettres blanches sur un fond noir. Celui qui imagina le premier de charger la porte de sa petite maison de cet accueil de bien-venue, était sans doute un être bon et sensible; il a disparu depuis long-temps; son nom est oublié, mais sa voix parlait encore à mon cœur. A la porte de la ville, on parcourt de l'œil toute la rue, et l'on voit encore au-delà fumer le Vésuve

au fond de la perspective. Près de cette porte est le monument sépulcral de la prêtresse Mammia, qui, selon l'inscription, lui a été érigé par les représentans du peuple en vertu d'un décret. On voit encore à côté, très-bien conservée, l'élévation en pierre où son corps fut brûlé. Un agréable reposoir en demi-cercle entoure ce tombeau ; on croit y voir assis les amis de cette femme intéressante sans doute, puisqu'elle avait obtenu cette distinction. En continuant notre chemin, nous avons rencontré partout des parois de cendres d'où sortaient des vestiges de maisons et de colonnes ; en plusieurs endroits les cendres sont amoncelées à la hauteur de dix-huit pieds. Il y a peu de temps qu'on a découvert une chambre qui paraît avoir servi de magasin d'huile ou de vin ; elle était remplie de grandes amphores, d'une forme très-élégante. On voit aussi là de jolies peintures à fresque, dont la plupart sont sur un rouge foncé et entourées de larges bandes noires, ressemblant à des cadres ; d'autres ont des fonds noirs, ou bleus, ou jaunes, ou citron. On a enlevé des parois les meilleures peintures pour les porter à Portici : c'est bien dommage ! elles perdent beaucoup de leur prix en étant déplacées.

Hors de la porte est située une jolie petite villa, ou maison de campagne antique, qui était

probablement la propriété d'un homme riche. Elle a deux étages avec une spacieuse voûte souterraine ; l'étage inférieur reçoit le jour par les portes, le supérieur a des fenêtres. Les appartemens de bain sont cachés dans le milieu de la maison. Les peintures des parois ont des rapports avec la destination de la chambre. A côté de la chambre de bains il y a une pièce où la personne qui s'était baignée, se faisait oindre avec des essences parfumées ; celle-là est peinte de faisceaux de roses et d'autres fleurs odorantes. Une des chambres à coucher a une élévation ou estrade qui conduit dans une alcove de la forme la plus gracieuse, où était le lit ; à côté se trouve un cabinet très-élégant. La vie a disparu de ces demeures, mais on en trouve encore les vestiges : les fenêtres sont ombragées de festons de verdure, où le rosier entremêle ses belles fleurs. Dans la cave voûtée existent encore, fixées dans les cendres pétrifiées, les grandes cruches à vin rangées contre le mur. Cette cave reçoit le jour par des ouvertures d'en haut; ce fut là que l'on trouva réunis vingt-sept squelettes. Les habitans se crurent sans doute plus à l'abri sous ces voûtes, et y auront trouvé une mort lente et affreuse. La cave règne sous toute la maison, et même sous deux ailes qui entourent un jardin. Au-dessus de la voûte

se trouve une colonnade ouverte. Dans le milieu du jardin est un creux assez profond, environné de colonnes; c'était sans doute un bassin d'eau ou peut-être un bain. On trouve ensuite un puits entouré de dalles de marbre, au bord desquelles on voit l'entaille qu'a faite la corde avec laquelle on tirait les seaux. Dans le voisinage de cette campagne on trouve des monumens funéraires que l'amitié avait érigés en mémoire de personnes chéries.

Le 6 juin.

Les éruptions du feu souterrain ont causé dans tous les environs de Naples, non-seulement d'affreuses dévastations, mais aussi des changemens de sol très-remarquables : des montagnes ont été aplanies et des vallons furent transformés en montagnes. Celle qu'on appelle *Monte nuovo* (ou montagne nouvelle) est une des plus extraordinaires, tant par la manière dont elle se forma que par les phénomènes qui en furent la suite. Voici les détails peu connus que j'en ai pu recueillir :

« Le 20 septembre 1538, on sentit à Pozzuoli et aux environs des secousses de tremblement de terre qui durèrent pendant neuf jours, allant toujours en augmentant de force. Enfin le 29 dans la plaine entre Pozzuoli, la mer et le

lac Lucrin, la terre s'ouvrit, et des torrens de feu, accompagnés de pierres et d'eau bouillante, sortirent de cette ouverture; au même moment le village de Terpergola, du côté du lac, s'écroula et disparut dans les entrailles de la terre. Dans l'espace de deux fois vingt-quatre heures, il s'éleva dans la même plaine une montagne assez considérable, qu'on appela la *montagne Neuve,* qui s'arrondissant à sa base et se terminant dans le haut en pointe, atteignit une hauteur de quatre cents pieds et un circuit de trois mille brasses. En 1770, il sortit d'une fente de ce mont une vapeur humide et brûlante, et ces évaporations chaudes durent encore à présent dans l'intérieur du cratère, qui n'a cependant jamais jeté de flammes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le sable, au pied de la montagne, là où elle touche à la mer, contient un plus grand degré de chaleur que dans la région du milieu, qui jette pourtant encore une vapeur chaude dès qu'on creuse à la profondeur d'un pied. La chaleur augmente ensuite, à mesure qu'on s'approche de la pointe en forme de cône : du reste la fureur de l'élément destructeur s'est apaisée, et le monte Nuovo est remarquable par son abondante fertilité.

Il paraît probable que plusieurs autres collines aux environs de Naples ont eu dans des temps

très-reculés la même origine, comme le mont Barbaro, celui des Camaldules, Saint-Elme, etc., etc. Le mont Barbaro est le Gaurus des anciens, renommé par la villa de Cicéron, située dans son voisinage, et qu'il appelait son académie. Les belles plantations de vignes faites sur le mont Barbaro, par ce célèbre philosophe, furent détruites par les Sarrazins, et c'est delà que lui vient le nom de *monte Barbaro*. Les Franciscains, qui ont un beau couvent sur la sommité, paraissent continuer par paresse, ce que leurs prédécesseurs payens ont fait par cruauté.

Le 7 juin.

Après nous être préparés par des études historiques, nous nous sommes mis en route aujourd'hui pour aller voir Pozzuoli et ses alentours. A notre sortie du sombre Pausilipe, la mer et la terre magnifiquement éclairées par le beau soleil du midi, se sont présentées à nos regards. A gauche, reposait sur la mer, doucement agitée, l'île de Nisida, et devant nous une autre plus petite nommée l'île Limon. Sur un chemin taillé dans la lave, nous sommes arrivés aux fameux champs Phlégréens, où, dans l'ancien temps, on plaçait la guerre des géans. Partout sur cette route, on aperçoit des vestiges

de destruction et du feu souterrain qui sortit jadis de ce sol embrasé : tout autour s'élève un chaos de masses de lave durcie ; à droite règne une paroi de rochers, formée de la même matière, haute de plus de quatre-vingts pieds. L'origine de cette lave est très-ancienne : elle est antérieure à toute mémoire d'homme ; l'événement qui la forma dut être terrible. Toute la masse est d'une seule fonte et non par couches comme les masses de lave plus modernes ; celle-ci est plus dure et sa couleur est d'un gris foncé : c'est de là qu'on prend les pierres pour la construction des maisons et des grandes routes. On se sert de criminels condamnés à ce travail pénible et dangereux ; ces hommes séparés l'un de l'autre travaillent depuis le pied du rocher jusqu'à son sommet, dont l'élévation doit leur causer des vertiges. Hamilton présume, non sans fondement, que cette immense masse de lave est sortie tout à-la-fois du cratère, éteint maintenant de la *solfatara*. Cette contrée, appelée par les anciens les guérets de feu, a trois milles d'Italie en diamètre ; elle fournit dans ses bas-fonds une riche exploitation de la terre connue sous le nom de Pouzzolane ou terre de Pouzzol. Bien avant les temps poétiques, il y avait là sans doute une contrée florissante et des habitans pleins de vie et de vigueur ; à présent un

sentiment d'horreur et de crainte accompagne le voyageur dont les pieds touchent cet affreux sol et ce désert inhabité. Après l'avoir traversé, nous sommes arrivés dans un vrai paradis; une forêt de pampres fleuris nous accueillit; nous respirions à long trait le parfum embaumé de la vigne et d'un tapis d'autres fleurs : les contours du chemin par des vignobles, des plantations, nous offraient à chaque pas des points de vue ravissans sur la mer, le monte Barbaro et le monte Nuovo. Après avoir fait un chemin de huit milles, nous sommes arrivés à Pozzuoli.

Cette ville que les Romains appelaient Puteoli à cause des sources d'eaux minérales qui y sont en quantité, cette ville, dis-je, a succédé à une autre plus ancienne, nommée *Dicœarchia,* dont la fondation est attribuée à Dicaüs, un des fils d'Hercule. La puissance croissante des Cuméens ravit à cette ville son indépendance; ils s'emparèrent du port, et firent un commerce considérable; mais les Romains, sous qui toutes les nations devaient plier, s'emparèrent à leur tour de cette ville et de son port, dans la seconde guerre punique. Sous les empereurs, le luxe, la débauche établirent aussi leur siége dans cette contrée maritime, la ville de Puteoli s'étendit alors jusqu'à la Solfatara; des palais s'élevèrent, des temples magnifiques

l'embellirent : au milieu de la ville était un amphithéâtre qui ne fut surpassé en magnificence que par celui de Vespasien à Rome. Toute cette grandeur a disparu, ne laissant après elle que quelques vestiges, et la ville s'est si fort rapetissée, que les restes de cet amphithéâtre en sont situés actuellement à un quart de lieue : le tremblement de terre de 1538 acheva de détruire ce qui avait résisté à la fureur des barbares. L'église cathédrale de Saint-Janvier est encore un reste du temps d'Auguste; un temple de Jupiter qu'il avait fait construire, est devenu une église chrétienne; les anciens murs ont été entièrement conservés. Toute la façade est en marbre; les pierres se tiennent l'une à l'autre sans aucun lien intermédiaire, comme au colysée à Rome; de superbes colonnes de marbre cannelées de l'ordre corinthien, et d'une très-belle architecture, en forment encore l'entrée comme du temps de Jupiter; mais excepté cette entrée, les parties anciennes sont si fort obstruées par les modernes que l'on ne distingue plus aucune forme antique. Son architecte fut un certain *Coccéjus*, selon l'inscription qui se trouve sur une table de marbre incrustée dans l'ancien mur. Une autre inscription se lit au-dessus de l'entrée, mais on ne sait ce qu'elle fait là, ne se rapportant ni à l'ancien ni au nouveau temple. Au 16e. siècle,

non loin du *pont de Caligula*, elle fut tirée de la mer par un pêcheur; elle dit « qu'Antonin » le pieux avait rempli la promesse d'Adrien » en rétablissant les arcades qui avaient été éri- » gées à l'usage du port et que la mer avait dé- » truites ».

Un autre monument est un piédestal oblong, de marbre blanc, qui porta jadis la statue équestre de Tibère, laquelle est encore ensevelie quelque part dans les décombres : ce piédestal fut trouvé en 1693 en fondant une maison : il est maintenant posé au milieu de la place du marché. Le travail en est excellent, mais il est malheureusement très-endommagé. Douze villes personnifiées, qui n'existent plus, y sont représentées, ont peut encore lire les noms de quelques-unes : *Philadelphie*, *Kyme*, *Ephèse*, *Myrina*, *Temnos*, *etc.* Ce monument fut érigé par la reconnaissance de ces douze villes qui avaient beaucoup souffert de violens tremblemens de terre, et à qui l'empereur Tibère accorda protection et secours. Cette action bienfaisante est le seul point lumineux dans la vie profondément réprouvée de ce sombre tyran; cela prouve que la divine étincelle de l'humanité ne s'éteint jamais entièrement. Enfin il existe encore sur ce même marché, une statue en marbre, haute de sept pieds, revêtue

de la toge romaine, qui n'est pas du tout un chef-d'œuvre ; elle fut trouvée entière en 1704 en creusant les fondemens d'une église.

De là nous sommes allés sur la place de l'ancien amphithéâtre; les hautes murailles extérieures ont entièrement disparu, on voit cependant encore distinctement la forme ovale du bâtiment par les siéges des spectateurs et un reste des corridors. Ces ruines, couvertes de verdures, entourent l'arène comme le bord élevé d'un étang : les siéges reposaient sur des arcades qui subsistent encore : au-dessous on trouve anssi les caveaux humides servant à garder les gladiateurs et les bêtes féroces, pour les combats. Dans les temps des persécutions contre les chrétiens, de malheureux captifs furent aussi renfermés dans ces affreuses cavernes, et jetés ensuite aux bêtes; ce fut là le sort de Saint-Janvier, mais la légende apprend que les animaux féroces, moins cruels que les hommes, s'agenouillèrent devant le Saint-Martyr, sans vouloir lui faire aucun mal, et que les juges plus altérés de sang le firent décapiter. On voudrait oser demander pourquoi ce respect qui saisit des êtres privés de raison, ne s'empara pas aussi des hommes? pourquoi le glaive homicide ne se rompit pas dans la main du bourreau? mais les *pourquoi* sont inutiles, et souvent dangereux;

ce qu'il y a de certain, c'est qu'en mémoire de ce miracle, la prison du saint fut transformée en chapelle, et qu'une belle inscription de l'an 1734 atteste la vérité de la légende.

Il sortait des voûtes et des chambres inférieures un air si froid et si corrompu, que nous reculâmes effrayés et saisis, et que nous fûmes charmés de retrouver les rayons du soleil. Assise sur le tapis vert qui entoure ce monument de l'ancienne barbarie, j'apportais, en silence, l'offrande de mon cœur reconnaissant à l'esprit de la sainte religion du Christ, qui a délivré le monde de telles horreurs. Le tyran le plus sanguinaire n'oserait pas faire à présent ce qu'on regardait dans l'ancien temps comme une chose permise, et même méritoire. C'est là ton ouvrage ô sublime religion de mon Sauveur!

Près de ces ruines, qui rappellent douloureusement les cruautés commises sur cet amphithéâtre, sont les restes d'un temple de Diane, honorée comme la déesse protectrice des gladiateurs. Nous sommes arrivés ensuite à un singulier réservoir d'eau, tout couvert de verdure, qui consiste dans beaucoup de voûtes jointes les unes aux autres sans aucun plan, et qu'on appelle à cause de cela *le labyrinthe de Dédale*. Non loin delà, on voit les restes d'une ancienne route romaine, appelée la voie consulaire ou la

voie sépulcrale. Des deux côtés s'élèvent perpendiculairement, comme les rives escarpées d'un fleuve, des murailles sur lesquelles reposaient des tombeaux dont quelques-uns subsistent encore et sont assez bien conservés, avec les places très-visibles des urnes cinéraires. Les anciens ne reléguaient pas dans la solitude le souvenir des morts : ils cherchaient au contraire à l'associer à la vie autant qu'il était possible. Doit-on attribuer ce soin à un sentiment tendre pour ceux qu'ils avaient perdus ? Non, si l'idée que je me fais des anciens Romains n'est pas erronée, c'est plutôt sur le mépris de la mort que reposait leur héroïsme austère et sauvage : ils ne craignaient pas de s'entourer de tombeaux, et de se retracer ainsi à chaque instant la fin de leur existence. Cette indifférence pour la vie était réputée chez eux comme une noble fierté et la suprême vertu; et ils l'exigeaient chez les autres. Paul Emile, naturellement humain, vainqueur de Persée, roi de Macédoine, sentit un léger mouvement de compassion pour ce roi malheureux, mais ce sentiment fit bientôt place à la plus profonde indignation, lorsqu'il vit que Persée n'avait pas le courage d'éviter la honte par un suicide. Il faut que ce mépris de la mort ait été inculqué aux Romains par leur constitution, leurs mœurs,

leur éducation, dans le but de les conduire à *l'amour de la patrie* (c'est ainsi qu'ils appelaient leur égoïsme) qui leur faisait braver tous les dangers pour asservir le monde entier, et l'offrir en sacrifice sur l'autel de la déesse de Rome. La philanthropie universelle, la commisération, l'amour des hommes leur devinrent peu-à-peu des sentimens étrangers, et c'est ce qui leur donna enfin ce caractère général de sévérité et d'une froide dureté, que toutes les anciennes statues expriment. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les jouissances d'une vie efféminée, s'alliaient chez eux avec cet héroïque mépris de la mort.

Combien l'héroïsme des premiers martyrs de la religion est au-dessus de celui-là ! au prix de leur sang ils voulaient acquérir à leurs frères, à tous les humains un bonheur éternel. Mais je m'aperçois que je me laisse trop entraîner à des réflexions qui m'écartent de mon sujet; ce passage entre des tombeaux, et le souvenir des temps anciens, les a réveillées chez moi : je m'arrête, et je reviens à mon voyage.

Les promenades dans ces ruines sont pénibles; pour reprendre de nouvelles forces nous sommes retournés à Pozzuoli : après un court repas nous nous sommes acheminés vers le temple de Sérapis. Ce temple était consacré à la di-

vinité la plus mystérieuse ; son culte coïncide avec celui d'Osiris, cette déité protectrice du Nil, cette source de bénédiction pour l'Egypte. Le temple de Sérapis à Puteoli fut originairement fondé par des Egyptiens. Septime Sévère fit ériger un nouvel édifice sur la même place en conservant l'ancienne forme; il y joignit une magnificence recherchée autant à l'extérieur qu'à l'intérieur, en sorte que les navigateurs admiraient déjà de loin la majesté du superbe monument, mais il a disparu complétement par les changemens du sol et les tremblemens de terre. Le hasard vint encore au secours des recherches. En rétablissant une maison renversée, on découvrit en 1750 des statues qui occasionnèrent une fouille; elle réussit si bien, que les ruines du beau temple furent entièrement découvertes : les colonnes les mieux conservées, et les plus belles statues furent emportées pour embellir Portici et Caserte. Le contour extérieur du temple contenait vingt-huit cabinets, joints l'un à l'autre, qui formaient un carré long avec un magnifique portail tourné du côté de la mer ; ils avaient tous la plus belle vue, et servaient d'habitations aux prêtres ainsi qu'aux malades et aux indigens qui venaient implorer le secours de la divinité. Quatre belles colonnes de cipolin formaient le portail. Ce

bâtiment était comme le vestibule du temple, qui consistait aussi en un second carré long, formé par vingt-huit colonnes, au milieu desquelles s'élevait le sanctuaire de forme ronde, auquel on arrivait par quatre marches, et qui n'était pas enfermé par des murs, mais par un cercle de seize colonnes de marbre africain. Dans ce temple, se trouvait un autel octogone; le parquet autour était percé de trous, destinés sans doute à l'écoulement du sang des victimes que l'on sacrifiait sur l'autel. On voit encore le vase dans lequel était l'eau lustrale qu'on répandait sur les sacrificateurs et sur la victime. Il y avait une statue devant chaque colonne de ce temple et celles du contour : l'inscription d'une table de marbre contient une description complète de l'ancien temple et de ce qui en reste. De tristes ruines de ce beau sanctuaire, dans lesquelles on reconnaît encore un travail exquis, sont brisées et disséminées sur le brillant pavé de marbre : on voit encore trois belles colonnes reposant sur leurs bases ; la quatrième et un certain nombre d'autres plus petites sont renversées. Ces fragmens couchés par terre, ainsi que les colonnes qui sont debout, ont été percés en plusieurs endroits, à dix palmes au moins au-dessus de leurs bases, par une coquille de mer du genre des multivalves, nommée la Pho-

lade. Les cellules de l'animal sont tout-à-fait rondes et profondes de deux à trois pouces : nous avons encore trouvé des coquilles dans plusieurs de ces cellules. Ce temple a donc été couvert pendant un certain temps par l'eau de la mer? comment expliquer ce phénomène, puisqu'au-dessus du temple on a trouvé des décombres, des couches de terre, et tandis qu'en dessous on rencontre du sable de la mer? Il faudrait donc supposer que cette accumulation s'est faite par un accident de la nature long-temps après l'évaporation de l'eau. Mais une autre difficulté se présente : comment une inondation, assez forte pour couvrir un tel édifice, a-t-elle épargné la ville de Puteoli qui n'est pas située plus haut et qui en est assez près? cet événement dont les anciens ne font aucune mention doit être arrivé dans les 6ᵉ. et 10ᵉ. siècles lorsque les barbares s'emparèrent de l'Italie, et qu'ils enveloppèrent ce long espace de temps dans les ténèbres.

De cette place remarquable, qui nous avait long-temps attachés, nous sommes arrivés à une ruine près de là, qu'on dit être les restes d'un temple de Neptune, ensuite à une rotonde encore à demi-couverte de terre, dont on ignore la destination : enfin entre des fragmens de diverses ruines jusqu'au port de Puteoli, du côté de

Baye ou Baya, on voit sortir de la mer, dans une direction contournée, des piliers et des arcades qui servirent anciennement à rompre la fureur des vagues. Je me trouvai là sur la place où l'apôtre Saint-Paul débarqua, et se jeta dans les bras de ses frères chrétiens, qu'il consolait; mon cœur était plein d'émotion et d'un respect profond pour la plus sainte des religions. Il me semblait que j'étais au milieu de cette petite troupe de fidèles, et que j'entendais de la bouche du saint homme inspiré de Dieu, les doctrines de la divine sagesse. Une inscription sur une table de marbre, près de l'église cathédrale, atteste que ce fut là en effet la place du débarquement. Il est donc certain que les piliers et les arcs qui avancent là hors de la mer, ne sont pas, comme quelques-uns le croient, les restes du pont insensé que Caligula fit construire de Puteoli à Baye, pour traverser la mer dans une marche triomphale. Ce pont était fait avec des bateaux attachés les uns aux autres, recouverts de terre, et garnis des deux côtés de boutiques qu'on illuminait la nuit. Lorsque ce tyran en délire fit sa marche triomphale sur ce pont, pour constater sa puissance ou plutôt sa démence, il fit jeter des deux côtés les spectateurs dans la mer, et l'on obéit sans murmurer aux ordres de ce monstre.

Le 8 juin.

Les femmes qui voudront, ainsi que moi, voyager dans les contrées remarquables de l'Italie inférieure, feront bien de relire les écrits des anciens dans de bonnes traductions : on est entouré de tous les noms que la mythologie et la poésie ont rendus fameux. Les dieux et les héros chantés par Homère et par Virgile, occupent bien plus vivement l'imagination de celui qui parcourt le pays où ces anciens noms, vrais ou fabuleux, retentissent à ses oreilles. Le lac *d'Averne* qu'ombrageait autrefois une forêt mystérieuse, au-dessus duquel aucun oiseau n'osait voler, cette eau sans fond, exhalant un poison subtil, que les anciens supposaient être une des portes de l'enfer, fait encore aujourd'hui une impression d'horreur. A côté de ce lac, dans une longue caverne souterraine, coule une rivière qui porte encore le nom de *Styx* : c'est par les sombres vagues de cette rivière ou de ce fleuve, que les dieux juraient irrévocablement; c'est dans ses eaux que Thétis plongea son fils pour le rendre invulnérable. Le lac Lucrin qui probablement présentait jadis un aspect plus horrible qu'aujourd'hui, fut nommé par les anciens le noir Cocyte : on y entendait un bruit mystérieux, qui provenait, disait-on,

des hurlemens lamentables du Tartare. Le Phlégethon, qui, selon les poëtes, roulait des torrens de flammes, traverse les cavernes nommées actuellement les bains de Néron : cette source très-chaude jette en effet au dehors des vapeurs d'une chaleur insupportable. Enfin l'Achéron sur lequel Caron passait les ombres, s'appelle aujourd'hui le Fusaro. Que cela suffise pour servir d'introduction à ma promenade d'aujourd'hui dans cet ancien monde poétique, auquel se rattache postérieurement l'histoire.

Toute la côte depuis Puteoli, Baye, Bauli, jusqu'au promontoire de Mysène, était du temps des empereurs romains une longue chaîne de maisons de campagne et de jardins, qui liait ces villes entr'elles. Particulièrement sous le règne de Néron, du temps de la plus grande corruption des mœurs, la licence la plus désordonnée avait établi son siége sur cette côte ; c'est pourquoi ce tyran, qui se faisait gloire de ses crimes, la nomma la colonie de Néron. Baye était la ville principale ; fameuse par ses bains, ses eaux minérales, ses temples, elle fut plus connue encore par les vices de ses habitans. Toute son ancienne magnificence a disparu, à peine en reste-t-il quelques vestiges insignifians : un seul édifice moderne, bâti sur une éminence par le vice-roi Pierre de Tolède, anime ce désert. Une quan-

tité de lacs ou plutôt de mares, où l'on rouit du lin, répandent un air très-malsain. Baye était située du côté de l'occident du golfe de Puteoli, César, Pompée, Marius et d'autres Romains possédaient là de charmantes maisons de campagne dont la mer couvre à présent les ruines. Ce fut le lieu de grandes scènes politiques : là le triumvirat de César, Pompée et Crassus prit naissance ; là, dans la maison de Pison, fut nouée la conjuration contre Néron.

Dans la maison moderne dont nous avons parlé, nous avons trouvé des guides, dont les uns portent les voyageurs au travers des places marécageuses, et les autres leur expliquent les objets curieux : ces derniers ont le titre de Ciceroni de Baye. Ils nous ont d'abord conduits aux prétendus temples de Vénus, de Diane, et de Mercure; mais l'abbé Paolino déclare que ce n'étaient que des bâtimens de bains à l'usage des maisons de campagne, ce qui se confirme par les voûtes qui se trouvent dans le voisinage, et qui servaient visiblement de réservoirs.

La plus attrayante de ces ruines est celle qu'on nomme le temple de Mercure ; on y arrive en traversant un marais. Le bâtiment principal est une rotonde qui reçoit la lumière par la coupole, comme le panthéon à Rome : elle est jointe à trois voûtes ruinées, dont les entrées

sont tournées du côté de la campagne, et qui en ont une autre dans la rotonde même. Je m'y suis fait porter, tout le fond est couvert d'eau. Quel profond silence y règne! ce jour faible qui vient du haut en redouble l'horreur. A cent pas de là s'élève, environné d'une épaisse broussaille, un mur très-antique qui dans sa forme a quelque ressemblance avec le camp prétorien à Rome. De là nous nous sommes rendus à l'Averne : d'après les fictions poétiques, ce lac redouté était environné d'une sombre forêt qui en couvrait les rivages ; dans cette forêt habitait la horde sauvage des fabuleux Cimmériens qui en sortaient la nuit pour piller les maisons et dépouiller les voyageurs. Au milieu de la forêt était caché le sombre oracle de Proserpine; dans le lac on entendait les mugissemens et les imprécations des Titans que la colère des dieux y avait précipités, lorsque ces géans impies voulurent tenter d'escalader les cieux. C'est dans cette même forêt qu'Ulysse fit un sacrifice pour évoquer du monde souterrain l'ombre de Tirésias qu'il voulait consulter sur son retour à Ithaque : c'est encore dans ce lieu si plein de souvenirs fabuleux et poétiques, que la sybille de Cumes fit passer Enée pour cueillir, dans cette forêt, le rameau d'or qu'il devait donner à Proserpine pour parvenir dans

le monde des ombres, y voir son père Anchise, et apprendre de lui quel était son sort. On offrait aussi sur les rives de l'Averne des sacrifices aux mânes des morts : de là s'étendait jusqu'à Cumes la caverne de la Sybille, vis-à-vis du temple d'Apollon. Virgile dit que cette caverne avait cent ouvertures.

La forêt épaisse qui entourait le lac se conserva jusqu'au temps d'Auguste; il la fit abattre, et donna ainsi à cette contrée plus d'ouverture et un air plus sain. Le rivage escarpé et les collines environnantes sont couvertes de ruines d'anciens temples, parmi lesquelles se distingue une rotonde qu'on dit avoir été érigée par Agrippa, le gendre d'Auguste, sur la place où l'on avait trouvé une statue de femme qui paraissait suer; on prétendait alors que c'était un miracle opéré par Proserpine indignée qu'on eût fait abattre sa forêt favorite. La forme du lac est ronde. Quant à l'opinion établie que ce lac était sans fond, l'amiral anglais Mann, a fait, il y a quelques années, des recherches à ce sujet : il a trouvé en sondant l'Averne une profondeur de cinq cents pieds. Auguste exécuta le plan de César; il fit percer l'isthme entre les deux lacs l'Averne et le Lucrin, ainsi que celui qui existait entre ce dernier et la mer, et joignit ainsi ces deux lacs avec le port Julien :

mais la naissance du monte Nuovo sépara de nouveau ces eaux réunies. Le nom *d'Avernus* signifie *privé d'oiseaux*; encore aujourd'hui on en voit peu dans cette contrée, néanmoins ils passent impunément au-dessus du lac; il est sûr cependant, sans contester, qu'il en est sorti de temps en temps des vapeurs dangereuses. Bocace raconte dans son ouvrage sur les lacs qu'en 1375 il jeta sur le rivage une quantité de poissons morts et qu'il en sortit une odeur de soufre étouffante, dont l'air fut infecté.

De l'Averne nous sommes allés voir la caverne, tout près de là, dans laquelle coule le Styx. L'entrée en est romantique et presque effrayante : nous y avons pénétré avec des flambeaux, qui nous donnaient l'air d'ombres ambulantes. A nos pieds, murmurait l'eau au travers de laquelle nous nous fîmes porter. A voir ce petit ruisseau, on ne dirait pas qu'il ait pu inspirer jadis de la frayeur, il n'inspire d'autre effroi que celui qui naît de l'obligation de le traverser sur le dos d'un guide. Ce trajet au reste ne dure que quelques minutes : lorsqu'il est fini on jouit du spectacle des figures qui suivent étant portées de même; et qui la clarté douteuse de quelques flambeaux offrent un singulier aspect.

Au-delà de l'eau on monte sur une petite

éminence de rochers d'où part un escalier qui conduisait autrefois hors de la caverne, mais il est maintenant encombré. Dans cette voûte souterraine, longue de cent cinquante pas, il y a encore des voûtes latérales, on y sent un degré tempéré de chaleur qui augmente à mesure qu'on pénètre plus avant; c'est pourquoi quelques-uns croient que cette grotte avait été un établissement d'étuves naturelles ou bains de vapeurs; d'autres croient que les voûtes latérales servaient de demeure aux prêtres qui desservaient l'oracle de Pluton. Des descentes aux enfers ne peuvent jamais offrir une route bien commode : nous avons supporté sans nous plaindre les incommodités de celle-ci et notre retour à dos d'hommes sur les eaux fameuses du Styx.

Cependant avant de quitter ces séjours infernaux, nous voulûmes visiter le noir Cocyte et *ses sombres bords*. On le nomme aujourd'hui le lac Lucrin, et est séparé de l'Averne par une colline, et de la mer par une digue si peu élevée, que lorsqu'il fait de l'orage les vagues se jettent par-dessus dans le lac. En général on trouve ici un constraste frappant des choses, telles qu'elles sont actuellement, avec les descriptions qu'en ont faites les auteurs anciens et modernes. Sous les empereurs romains, on donna sur ce lac de grands combats nautiques

pour amuser le peuple ; à présent non-seulement ce n'est plus ce Cocyte si formidable, mais par la naissance du monte Nuovo, qui s'éleva près de ce lac et de l'Averne, il s'est si fort rétréci que ce n'est plus qu'une chétive mare. L'isthme qui est entre ce lac et la mer est devenue une prairie, on marche sur des fleurs, là, où jadis abordaient les vaisseaux. On voit encore des traces du port Julien ; quand la mer est basse, des murs se montrent qu'on dit être des restes d'un fanal.

Après un bon quart de lieue du Cocyte, nous sommes arrivés au *Pyri-Phlégéton*, qui selon la fable roulait ses flots de feu vers le Cocyte : l'eau qui ruisselle dans la caverne est en effet si bouillante, que nous ne pouvions pas en supporter de près la vapeur, quoiqu'on voie sourdre la source de terre à cent pas de la grotte. Les habitans y descendent avec des vases pour puiser cette eau qu'ils apportent aux étrangers; elle cuit un œuf sur le moment : au reste le Phlégéton est compris sous la dénomination des bains de Néron, qu'on appelle aussi Tritola. Ces sources chaudes doivent être d'un grand effet pour les malades dont la guérison exige une forte respiration : quant à moi cette vapeur m'ôtait la transpiration dès l'entrée. A côté de chaque bain se trouve un petit cabinet arrangé pour

les baigneurs, et dont la température est plus fraîche. A ces bains se joignait autrefois le palais que Néron avait à Baye : le temps semblable à une divinité vengeresse a effacé jusqu'à la moindre trace de la demeure de ce monstre abominable ! Ce fut là que ce parricide attira sa mère sous le prétexte d'une réconciliation pour s'en débarrasser par un horrible assassinat. Elle avait élevé son fils sur le trône par des moyens criminels; sa punition vint de la main de ce fils ingrat et dénaturé. D'abord après sa mort, son corps fut brûlé et ses cendres déposées quelque part en silence. Ce ne fut qu'après la mort de Néron que les affranchis d'Agrippine osèrent lui élever un tombeau, dont on montre encore les restes. Nous avons fait le trajet du golfe pour le visiter ; peut-être nous sommes-nous embarqués à la même place d'où partit cette mère malheureuse pour aller chercher la mort. Nous avons débarqué près des ruines de la villa du célèbre orateur Hortensius. Dans la plus belle contrée, non loin de là, est la place du tombeau d'Agrippine ; on ne voit plus qu'un petit mur au pied d'une éminence vers la mer : cette situation s'accorde avec la relation historique. Nous longeâmes ensuite la belle côte jusqu'à Bauli. A la place de cette antique ville dont la fondation était attri-

buée à Hercule, est maintenant un petit bourg qui n'en a conservé que le nom; mais de là se présente la plus belle vue sur le magnifique golfe et sur le promontoire de Misène, où la flotte romaine avait sa station. Lucullus possédait sur ce promontoire une magnifique campagne, dans laquelle Tibère finit son exécrable vie.

Le 9 juin.

Nous avons visité l'ancienne ville de Cumes (Cumæ.) On ne sent jamais mieux l'heureux contraste de notre temps avec les temps anciens, qu'en s'approchant des ruines d'une ville détruite : la fureur qui pouvait anéantir une peuplade entière, et enlever à des lieux florissans presque jusqu'à leur souvenir, ne saurait s'expliquer que par la disproportion entre la simple culture morale, et celle qui est produite par l'esprit et les arts. On dit que la ville de Cumes a été fondée quelque temps après la guerre de Troie, par les Cuméens et les Phocéens, Grecs Asiatiques ; cette ville acquit par son oracle des Sibylles une certaine célébrité, et s'éleva au-dessus des autres colonies de l'Italie par la violence et l'esprit de domination : c'est ainsi qu'elle détruisit Parthénope, dont elle envahit le commerce florissant. Tarquin chassé de Rome se sauva à Cumes. Dans la seconde guerre pu-

nique, la ville fut assiégée par Annibal; elle en souffrit déjà sensiblement et devint enfin sous les empereurs tellement insignifiante, que ce ne fut plus qu'un lieu de refuge obscur et paisible, pour les grands de Rome qui fuyaient la tyrannie de Néron. Dans les guerres des états italiens, elle fut encore très-maltraitée, et enfin éprouva en 1207 de la part des Napolitains, la loi du talion, d'où s'en suivit son anéantissement total. Il ne reste de son ancienne splendeur qu'une seule porte appelée *Arco-Felice*, l'ouverture en est taillée dans un rocher revêtu de grandes pierres de taille. Cette porte paraît avoir été construite pour des géans : elle fait une incroyable impression par sa grandeur et son antique majesté. Son arc élevé et large est couvert par d'épaisses broussailles. Les niches dans lesquelles étaient posées des statues, sont parfaitement reconnaissables; c'est ce qui a donné lieu de croire que cette porte avait servi d'entrée au temple d'Apollon; mais tous les environs, particulièrement la *voie domitienne*, encore existante, qui traverse l'arcade, décident en faveur de ceux qui pensent que c'était la porte principale de la ville. La place où s'étendait jadis cette ville, est maintenant couverte de champs et de vignes, où l'on voit encore çà et là des murailles et des voûtes. Dans le vallon, nous avons passé

une seconde porte tout-à-fait ruinée; par un chemin qui se détourne à gauche de la voie Domitienne, nous sommes arrivés sur une éminence, d'où la vue embrasse tout le contour de la ville détruite de Cumes. C'est de ce point que les peintres viennent lever le dessin de l'Arco-Felice; la vue à travers la grande arcade est ravissante : on croit avoir devant soi, l'entrée des Champs-Elysées.

Un sentier, qui de cette élévation serpente avec grace dans le vallon, conduit à la célèbre grotte de la sibylle de Cumes. Devant l'entrée on entend le bruissement d'une plantation de pampres, qui rappelle la sombre forêt de Diane Trivia, dont la résidence prophétique de la prêtresse était ombragée. L'imagination poétique de Virgile créa cent portes des diverses divisions de la grotte. Nous sommes entrés sous le sombre crépuscule de ces voûtes ; mais les visions poétiques sont un peu troublées par les laboureurs qui mettent leurs chevaux à l'abri des ardeurs du midi, dans la fraîcheur du sanctuaire où la sibylle initia Enée pour l'introduire dans le royaume des ombres.

Vis-à-vis de la grotte, s'élevait autrefois sur le sommet d'une montagne le glorieux et brillant temple d'Apollon, dont on ne voit plus que des ruines : il communiquait avec la grotte

de la sibylle par une allée souterraine. La religion sous quelque forme qu'elle se présente a quelque chose d'auguste et de solennel ; elle est le gage d'une meilleure vie. Quelle forte impression devait éprouver le voyageur dans les temps passés, en traversant cette contrée, si près des dieux qu'il avait l'habitude d'invoquer, environné de leurs saints mystères ! Cette forêt sans cesse agitée par un souffle mystérieux, ces eaux sortant du Tartare, cette grotte, demeure obscure d'une prêtresse en commerce immédiat avec la divinité, ce temple habité par la divinité même, sous la forme du soleil : tout cela réuni devait puissamment pénétrer l'ame.

Nous avons poursuivi notre chemin avec moins d'émotion, ayant toujours le temple à notre gauche, et nous sommes arrivés à une élévation de rochers escarpés d'origine volcanique, comme la plupart des collines aux environs de Cumes. De-là s'ouvrait une vue immense sur la terre et sur la mer. Devant nous, au bas du rocher, est une eau marécageuse, qu'on dit être un vestige du canal que Néron s'était proposé de conduire jusqu'à Rome ; cette entreprise insensée ne s'exécuta pas. Entre ce marais et la mer, il y a une haute muraille, reste de la campagne de Scipion ; c'est là que se réfugia ce héros vainqueur d'Annibal, indigné de n'avoir

pas obtenu la protection du sénat contre les accusations de ses ennemis. L'inscription de la muraille est devenue illisible on n'y distingue que le seul mot de *patria*, de là vient que ce lieu est nommé *Torre della patria*. Nous sommes descendus au Fusaro, qui, chez les anciens, était le redoutable *Achéron*. Autrefois ce lac, environné de bois, avait sans doute un aspect plus sombre, à présent il forme un miroir d'eau claire et limpide, et n'est plus entouré que d'agréables broussailles comme d'une couronne : il pourrait, au lieu de conduire aux enfers, être un ornement des champs élysées.

A plus de deux mille pas de ce lac est une ruine de la magnificence romaine qui mériterait plutôt d'être appelée une relique, c'est la *piscina mirabile*, ou piscine miraculeuse. On est confondu d'étonnement quand on s'approche de ce monument superbe et gigantesque, moitié sous terre, moitié dehors, cependant ce n'est autre chose, à ce que l'on prétend, qu'un vaste réservoir d'eau, construit par Agrippa sous le règne d'Auguste, pour approvisionner d'eau douce la flotte de Misène, quand elle sortait du golfe. Cinq arcades immenses occupent une façade longue de 130 pieds; de celles des deux bouts on descend un escalier de 40 marches construit sous une voûte de la solidité d'un ro-

cher. La longueur du bâtiment est de 200 pieds; la haute voûte repose sur 48 puissans pilastres, qui, sur quatre rangs, forment cinq allées et 60 arcades. Cette voûte est percée de distance en distance pour donner accès à l'air et pour aider l'évaporation de l'eau. Par ces ouvertures la lumière entre dans ces longues et spacieuses halles comme un singulier crépuscule, on ne sait d'abord d'où elle vient. Les énormes arcades paraissent encore plus élevées qu'elles ne le sont réellement, et l'on croit marcher dans un labyrinthe de péristyles appartenant à un temple mystérieux; mais le tartre que l'eau a déposé contre les parois prouve la destination de ce bâtiment. Ce tartre a formé des figures si régulières qu'on le prendrait plutôt pour une production de l'art que pour un dépôt accidentel, il est d'une telle dureté et prend un poli si fin, qu'on en fait des tabatières, des boutons, et d'autres objets de mode. L'air y est très-pur. et l'on s'arrête avec plaisir dans cette paisible et curieuse enceinte. Nous avons ensuite monté sur la voûte, qu'une belle verdure couvre entièrement; de cette élévation se déployait aussi devant nos yeux une vue étendue et pittoresque de tous les côtés. Près de là se trouve, au bord de la mer, une ruine remarquable aussi souterraine, appelée *le Cento camerelle* (ou les cent

chambres). Il y a en effet un nombre inoui de réduits plus ou moins grands, de voûtes, etc., etc. Suivant Lalande, c'était une des prisons pour les chrétiens sous le règne de Néron; selon d'autres, encore de simples réservoirs d'eau; mais notre savant abbé Paolino, en qui j'ai le plus de confiance, prétend que cette ruine était des caveaux et dépendances appartenant à la villa de César à Baye. Nous y sommes descendus avec des flambeaux, mais l'air renfermé et méphitique nous a d'abord repoussés, et la piscine miraculeuse que nous venions d'admirer avait diminué notre curiosité sur le Cento camerelle.

Notre dernière excursion dans les environs de Baye a été, à ce qu'on appelle, la mer morte. Ce lac est situé tout près du golfe de Mysène, et justifie bien sa dénomination : ses rives sont couvertes d'anciens tombeaux. Dans le voisinage de ce lac commence une contrée nommée les champs élysées. Il ne devait pas manquer, dans ce cercle de l'ancienne mythologie, des prés de la plus belle verdure, des bosquets des plus agréables, un beau ciel serein et sans nuages; une lumière magique qui éclaire tous les objets d'une manière douce et distincte, sans éblouir, un air paisible et pur qui dispose l'ame au repos : toutes ces qualités requises pour un élysée se trouvent dans la contrée du *Mare Monte*.

Le 16 juin.

Plus on parcourt ces contrées de l'Italie inférieure, plus on se sent entraîné vers l'opinion que la plus grande partie de cette péninsule a été poussée hors de la mer, et jointe au continent par des forces volcaniques, qu'ensuite le foyer souterrain continua pendant des siècles de travailler et de transformer son ouvrage; cela nous a été encore confirmé aujourd'hui. Nous nous sommes détournés du chemin de Pozzuoli en allant à droite : la première chose à remarquer était la ruine de la villa de *Pollio*, décrié pour sa cruauté envers ses esclaves : nous avons vu ensuite la montagne des Camaldules, le point le plus élevé des environs de Naples. Le couvent est sur le sommet. Enfin nous sommes arrivés au lac d'Agnano, éloigné seulement d'une lieue de Naples.

Là, aussi s'écroula un volcan qui donna naissance au lac. Les traces de la ville d'Agnano ont disparu par des tremblemens de terre réitérés, si bien qu'on ne peut pas en indiquer la place avec certitude. Dans cet endroit, on est frappé d'assez loin du bruit d'une quantité de grenouilles qui s'agitent et croassent sur le rivage, à tel point qu'on dirait que la terre est en mouvement. Les alentours du lac sont romantiques au su-

prême degré; cependant l'ensemble forme un désert mélancolique. Au rivage opposé, s'élève une montagne volcanique couverte de bois ; sur le sommet de laquelle est un château de chasse royal; il est beau mais solitaire, et donne l'idée d'un palais de fée. L'eau du lac qui est verte et limpide, et qui bouillonne de temps en temps, paraît un lac enchanté; la grotte du chien qui qui est près de là, ajoute à cette impression de féerie. Dans le temps où l'on rouit le lin, l'air devient si malsain, que les chasseurs qui soignent le palais et la chasse du Roi, se retirent alors sur la montagne des Camaldules ; cependant ce lac fournit, dit-on, de bons poissons en hiver et au printemps.

A un petit éloignement du rivage se trouve sur le penchant d'une colline cette fameuse grotte du chien, fermée par une porte ; pour y arriver, il faut monter quelques marches. Un chasseur ouvrit la porte : à l'instant, nous vîmes une espèce de vapeur, comme un nuage de gros bleu qui couvrit le sol de la grotte à la hauteur d'un pied. D'abord immobile, il sortit ensuite lentement, et descendit jusqu'à nos pieds. Le chasseur tenait un chien à la corde qui devait nous montrer comment il allait mourir dans cet air, et ressusciter ensuite dans l'eau du lac. Le pauvre animal qui savait par expérience ce qui

l'attendait, résistait de toute sa force pour ne pas y entrer; je ne désirais pas le voir souffrir, mais je ne pus en détourner le chasseur qu'en lui payant le double de ce qu'il reçoit ordinairement pour ce spectacle. On assure qne le vice-roi Pierre de Tolède fit enfermer deux esclaves dans la grotte, et qu'ils y trouvèrent la mort. Cet homme était un chrétien !

Près de la grotte du chien sont situées les étuves de Saint-Germain ; selon la tradition, elles furent établies par un évêque de ce nom à la suite d'un rêve. La chaleur des différentes divisions est de 30 à 40 degres du thermomètre de Réaumur. Ces bains de vapeurs passent pour efficaces dans diverses maladies. Le bâtiment est laid, les chambres petites, et la chaleur si insupportable que je ne pus m'arrêter nulle part. Il existe encore une autre source très-chaude, de 68 degrés, qui guérit les plaies, les éruptions cutanées et même les ophtalmies.

Pour aller à la Solfatara, il a fallu monter considérablement. Nous sommes arrivés vers des vignes et des parois de cendres pétrifiées ; ensuite nous sommes descendus au travers d'une belle forêt de châtaigniers. Déjà, à quelque distance, on sent la vapeur sulfureuse, qui cependant ne nuit pas à la végétation qui est très-belle. Au sortir de la forêt, nous vîmes devant

nous la plaine étendue, blanche et déserte de la Solfatara : c'est l'image du plus horrible désert. Sans l'excessive chaleur, on croirait avoir à ses pieds un sol couvert de neige : les rayons du soleil, réfléchis sur cette surface blanche causent des douleurs dans les yeux et sont nuisibles à la vue. Le soufre qui sort de place en place, est la seule nuance qui rompe tant soit peu, par sa couleur jaune pâle, l'uniformité de cette triste solitude. La poussière blanche est en quelques endroits brûlante, et partout si fort imprégnée de soufre qu'elle noircit l'argent. A l'autre bord, est une fabrique pour extraire le soufre; à un autre endroit, on a établi des bains de vapeur creusés dans la terre; la vapeur qui en sort répand une espèce de lueur pendant la nuit. L'étendue de cette plaine de soufre, qui est de figure ovale, est, dit-on, de 1,000 pieds en longueur et 600 en largeur. Toute cette plaine est une espèce de croûte solide qui recouvre une grande excavation; quand on jette une pierre à terre, on entend un retentissement souterrain. L'origine de cet horrible désert est plus ancienne qu'aucune histoire quelconque; Strabon qui l'appelait l'atelier de Vulcain, en fait mention comme d'un cratère éteint depuis un temps immémorial. Nous fûmes charmés de quitter un lieu où le feu travaillait encore sous nos pieds,

et dont l'écroulement ne peut manquer d'arriver. Quel plaisir nous eûmes à retrouver la belle forêt de châtaigniers, et son ombre fraîche et son beau vert, ami de l'œil! Je jetai un dernier regard sur le désert blanc : toutes les collines autour sont abandonnées, comme si le pays venait d'être dévasté. (1)

Le 11 juin.

J'ai passé à Naples trois semaines, et j'y ai trouvé les jouissances les plus douces du cœur et de l'esprit, bien au-delà de mon attente. Je l'avoue dans les premiers jours, le brouhaha de cette bruyante ville, ces masses de maisons serrées les unes contre les autres, et bâties sans goût, me faisaient désirer ardemment de retourner à Rome; mais cette fâcheuse impression a été adoucie par mes excursions dans la belle Campanie ; et les

---

(1) Madame de la Recke donne ici d'assez longs détails sur la formation du monte Nuovo (montagne Neuve) à la suite de l'éruption de 1538. Les deux morceaux qu'elle cite étant traduits de l'italien, et ressemblant d'ailleurs à toutes les descriptions de ces phénomènes volcaniques; nous nous dispenserons de les traduire de nouveau, et nous reprenons le cours du voyage.

(*Note du traducteur.*)

remarquables restes de l'antiquité que j'y ai vus, m'ont donné le plaisir de faire des comparaisons avec ceux de Rome. La belle vue de ma demeure sur l'espace infini de la mer, m'a aussi dédommagée de ce qui me déplaisait dans ce séjour : cela m'a confirmé dans l'idée que tout a ses compensations, et que le mal et le bien se balancent dans notre vie. J'ai trouvé ici comme à Rome des amis aimables, obligeans! Jamais je n'oublierai les heures agréables que j'ai passées avec le respectable archevêque de Tarente et la charmante comtesse de Saa. J'ai fait connaissance aujourd'hui avec le prince de Hesse de Philipsthal, commandant de Gaëte, qui, lors de ma voiture cassée à Mola, vint à mon secours, sans me connaître, d'une manière si noble et si obligeante. Il a pleinement justifié l'idée que je m'en étais formée; quoiqu'il soit depuis plusieurs années au service du roi de Naples, il a conservé son caractère national et la belle habitude de répandre autour de lui le bien-être et le contentement. Il m'a offert avec toute la complaisance possible sa felouque pour mon trajet à l'île d'Ischia; quoique je me fusse déjà arrangée pour ce voyage avec un conducteur de vaisseau, il m'a persuadée d'accepter son bâtiment pour moi et mes amis.

Le 12 juin.

A peine le jour commençait-il à poindre que le prince de Hesse était à ma porte, m'annonçant que la barque était prête; il nous aida à nous embarquer, et long-temps avant le lever du soleil, nous voguions doucement sur la pleine mer. Le prince était resté sur le rivage et nous envoyait ses bons vœux : ses matelots et celui qui les commandait avaient si bonne façon, et ce dernier quelque chose de si déterminé, de si précis dans ses ordres, et pour nous tant d'attentions, qu'ils m'inspiraient l'heureux sentiment de la sûreté sur l'élément mobile. C'était pendant une belle journée du mois de juin, le plus beau soleil se réfléchissait dans les ondes, et répandait sa chaleur vivifiante sur la belle contrée. Nous passâmes le *Pausilippe*, ce mot aimable signifie qui calme la douleur; il me semblait en effet que j'étais dans cet état de repos, exempt de tout chagrin. Nous avons jeté encore un regard sur la tombe du chantre sublime dont j'avais célébré la mémoire, sur la place même où reposent ses cendres; de là nous cotoyâmes les ruines du palais qu'habita jadis la fameuse reine Jeanne : des buissons couronnent ses créneaux, et des plantes grimpantes retombent en festons sur les murs dégradés : les vagues de la

mer passent en gémissant dans les voûtes du bas de l'édifice, mais elles n'ont pu encore emporter ce monument de crimes. Bientôt après, nous avons longé un groupe de rochers; sur la pointe la plus avancée, nous vîmes paraître tout-à-coup un vieil hermite : il s'était établi là pour demander l'aumône, et nous tendait une bourse attachée à une longue perche; il faisait là l'effet le plus pittoresque. Une petite nacelle qui lui appartient est attachée au rivage; il s'en sert pour aller chercher à Mysène ce qu'il lui faut pour vivre, et revient habiter son rocher qui se nomme l'école de Virgile. On ne sut pas m'expliquer d'où lui vient ce nom, tout ce que je compris, c'est que chez le peuple, cette place est en réputation de magie, et que le poëte lui-même passe pour avoir été un sorcier. Nous avons débarqué sur la petite île de Nisida; elle tient son existence de la puissance volcanique, et n'est remarquable que parce qu'elle fut le lieu de refuge de Brutus, lorsque le peuple romain le poursuivait comme assassin de César; c'est dans cette retraite qu'il conçut les plans qu'il exécuta dans la suite. Cette île entière appartient à présent à un négociant de Francfort. Elle est à la pointe d'une colline qui avance hors de la mer dans les terres, et qui est couverte de vignes et d'oliviers. Sur une des élévations, est

une haute tour en ruines qui rappelle le moyen âge. Une autre île encore plus petite, nommée l'île de Limon, se trouve près de là ; c'est là que l'on fait la quarantaine : il y a un bâtiment qui, avec ses cours, occupe toute l'île. Après être restés quelque temps à Nisida, nous nous sommes rembarqués. Près du cap de Mysène, la côte présente un aspect très-romantique. Les vagues ont creusé, dans les rochers qui bordent le rivage, des grottes très-profondes, couvertes d'épais buissons dont les branches se balancent pittoresquement sur les ouvertures des grottes. Déjà se montraient plus déterminées les formes des îles de Procida et d'Ischia. Nous nous sommes arrêtés au port de Procida ; à peine débarqués, nous avons été entourés, assaillis d'une foule de mendians qui sont le fléau de l'Italie. L'île a un circuit de six milles et une population d'environ 6,000 ames. Le rivage est fort escarpé ; le château de chasse du Roi repose comme sur un trône sur une pointe de montagne près de la mer : du château s'étend en bas un grand jardin planté de pampres et d'oliviers, dans lequel est une belle faisanderie. On dit que cette île était remarquable par la pureté des mœurs de ses habitans qui s'était conservée dans l'antique simplicité jusqu'au moment où le Roi vint habiter son château pour y jouir du plaisir de la

chasse; depuis lors tout est changé, et la corruption des mœurs y règne comme ailleurs.

Il s'élève dans l'ame un sentiment bien triste quand on pense que la présence du père de la patrie apporte avec elle la calamité des vices et et chasse la vertu. Dans le port, il y avait assez d'activité, on construisait sur la rade quelques petits bâtimens.

A chaque position nous trouvions, au milieu de ces jolies petites îles, différens points de vue que nous aurions voulu contempler à notre aise; mais nos matelots désiraient d'atteindre Ischia avant la nuit. Nous la voyions toujours plus distinctement avec les deux hautes pointes de la montagne appelée l'Epoméo : cette montagne, au milieu de l'île, paraît être l'immense pilier autour duquel la nature a formé cette île agréable. En approchant, nous avons aperçu une grande étendue noire de lave, qui s'étend de l'une des pointes de l'Epoméo jusqu'au bas de la côte. Sur le promontoire de l'est, s'élève le château fort de la ville d'Ischia sur un formidable rocher de lave qui penche vers la mer. Nous avons passé devant le port et débarqué dans la baie d'un bourg nommé Lacco. L'île offre d'abord un aspect enchanteur; mais déjà les cris de la tourbe des mendians se faisaient entendre du rivage, nos braves matelots eurent grande peine à les écar-

ter. Nous avons monté sur des ânes qui nous attendaient, et nous nous sommes rendus à notre logis. Le chemin est fort étroit et tourne en montées rapides entre des murs de jardins dont l'effet est charmant ! Le mur est entièrement couvert d'aloës entremêlé de buissons de roses rouges et blanches, et couronné de beaux grenadiers étalant leurs fleurs nacarat, plantés dans le jardin de l'autre côté du mur : on ne voit que leurs têtes fleuries qui font l'effet d'une guirlande.

Notre habitation est située sur une élévation considérable du côté de l'ouest, assez isolée, dans le petit hameau nommé Panello, qui ne consiste qu'en trois maisons et une chapelle : le tout est la propriété de notre hôte, l'abbé don Tomaso. La structure des maisons, avec leurs toits plats, a beaucoup de rapports avec les maisons déterrées à Pompéia. Nos chambres sont petites, mais très-propres et bien arrangées ; la vue de tous les côtés est d'une richesse inexprimable. Deux sentimens opposés s'emparent de l'ame quand on se voit transporté du continent dans une île : toutes les inégalités, tous les désagrémens de la vie du grand monde, qui nous persécutaient et pesaient sur nous, disparaissent ; on croit les avoir laissés en arrière au-delà des flots ; mais d'un autre côté, la séparation, l'éloignement de nos amis nous semble

augmenté et interminable : c'est entre ces deux sentimens que je suis partagée. Mes souvenirs me rappellent aussi une île de ma patrie où j'ai fait quelque séjour dans la famille du duc de Holstein, Augustenbourg, l'île d'Alsen. Là, sous le ciel brumeux du nord, où le soleil, caché derrière des nuages grisâtres, se laisse à peine apercevoir pendant plusieurs mois de l'année, tous les êtres avaient l'air content, jamais l'aspect de la misère n'attristait mes regards : dans mon séjour actuel au contraire, sous un beau ciel toujours serein, au milieu de l'abondance de la plus riche nature, la pauvreté ne cesse de crier pour avoir du pain. Je voudrais appeler l'île d'Ischia le paradis de la nature, et celle d'Alsen le paradis des hommes.

Le 13 juin.

Mon sommeil, dans cette île charmante, a été tranquille, et mon réveil serein comme la belle matinée qui s'avance de derrière le Vésuve. Sa colonne de fumée est teinte d'une couleur rougeâtre par les rayons du soleil levant, les deux pointes de notre Epoméo en sont aussi éclairées, des nuages légers entre les deux sommets s'agitent doucement et se changent en brouillard rose au-dessus de la verdure des terrasses; un silence solennel, qui contraste singulièrement

pour moi avec le tapage de Naples, règne dans toute l'île; elle paraît être le séjour de la paix et l'ouvrage d'une fée bienfaisante qui a voulu prouver que la nature n'a pas besoin du secours de l'art pour enchanter les yeux. La matinée était fraîche et agréable; mais sur le midi, quand les rayons du soleil tombèrent perpendiculairement, j'appréhendais une chaleur brûlante; je me trompais, l'air de la mer diminue cet inconvénient au point que, même au milieu du jour, on peut grimper les collines avec moins d'incommodité qu'à Rome à six heures du soir. J'ai monté sur le toit plat de notre habitation: la vue était charmante, les rayons obliques du soleil couchant doraient l'île et les côtes de Naples. Cette vue ne peut être surpassée en beauté que par celle de l'Epoméo : de cette montagne, s'étendent deux rangées de collines du côté du sud-ouest et de l'ouest, qui entourent le vallon couvert de vignobles ; tout ce vallon et ses éminences paraissent n'être qu'une seule et grande vigne coupée par une multitude de sentiers. Ces pampres sont très-rarement arrosés par la pluie, ils ne se conservent si frais que par les abondantes rosées ; ils s'élèvent en guirlandes, et sont entremêlés de châtaigniers, et d'amandiers et d'oliviers ; le grenadier et le laurier-rose y croissent aussi en touffe éclatante. Le village de Lacco

s'étend depuis le rivage de la mer jusqu'à une terrasse avancée de l'Epoméo : la coupole de son église extrêmement élégante fait un des plus jolis ornemens du paysage.

Plus haut, sur la pente de la montagne, est situé à l'est le joli petit endroit nommé Casa Micciola : au-delà se voit Procida; plus loin la côte de Naples et le Vésuve fumant : ensuite, au nord, Pozzuoli, et derrière, la belle ligne de montagnes qui s'étend au-dessus de Gaëte jusqu'à Terracine. A l'ouest, à environ vingt milles d'Ischia, on voit deux autres îles, Vendutena et Ponza; la première est plus grande; on l'appelait autrefois Pandataria. Elles servaient aux Romains de lieux de bannissement; c'est là qu'Auguste bannit sa fille Julie et sa mère Scribonia; Caligula y relégua ses deux sœurs : encore aujourd'hui ces deux îles servent de lieu de détention pour les grands criminels. Les prisons sont des cavernes creusées profondément en terre; on y descend la nourriture par des cordes, et l'évasion est impossible. Ces deux îles sont dépendantes du commandant de Gaëte, et forment en même temps une défense contre les pirates africains.

Le 15 juin.

Comme les bains ne se commencent qu'au

bout de quelques jours de repos, je me propose d'employer ce temps à m'occuper de l'histoire ancienne de l'île d'Ischia et de son état actuel. Déjà les anciens ont formé diverses conjectures sur l'origine des îles situées dans ce golfe; Strabon dit que toutes les petites îles voisines avaient été détachées de celle d'Ischia par des tremblemens de terre ou par l'action violente des feux souterrains. Un fameux géologue, le docteur Andria de Naples, croit qu'elles ont été soulevées du fond de la mer par des forces volcaniques.

Ischia est située dans le golfe de Cumes; l'île entière est de nature volcanique, tout son circuit y compris son promontoire et les langues de terre, est de dix-huit milles : elle est longue de cinq milles et large de trois. Les différentes dentelures de son contour forment des baies plus ou moins grandes, des places d'abordage, des pointes de terre et deux isthmes; mais au milieu de l'île s'élève comme un trône l'Epoméo. L'élévation de cette montagne au-dessus du niveau de la mer est de vingt-trois mille cinquante-six pieds de France. Pline fait aborder Enée à l'île d'Ischia; c'est delà que lui venait plus anciennement le nom d'Enaria: dans la suite les deux îles de Procida et d'Ischia furent appelées les îles Pithecusiennes, d'a-

près les beaux ouvrages de poterie qu'on y fabriquait. Selon Strabon, ce furent des émigrans Eubéens qui fondèrent les premiers établissemens d'agriculture à Ischia : ils avaient déjà mis cette île dans un état florissant, lorsqu'en l'an de Rome 271, un terrible tremblement de terre avec de violentes éruptions volcaniques effraya les habitans et les chassa totalement; ils se réfugièrent à Cumes où déjà s'était établie une colonie grecque. Lorsque le sol fut redevenu tranquille, les mines d'or, la fertilité, une situation favorable au commerce invitèrent les Eubéens à retourner dans l'île dévastée d'Enaria : trente ans après, la nouvelle colonie éprouva le même sort que ses prédécesseurs. Ce séjour dangereux fut de nouveau abandonné jusqu'à l'an de Rome 513 où des Syracusains hasardèrent de s'y établir ; mais le même motif, le même effroi les obligea encore de partir. Après cette tentative, l'île resta pendant long-temps un désert inhabité, jusqu'à ce qu'il s'y établît peu-à-peu une quatrième colonie des environs de Naples. Les conquérans romains, déjà maîtres de toute la Campanie, trouvèrent trop de charmes à cette possession pour la laisser long-temps aux Napolitains ; c'est ainsi qu'elle passa au pouvoir des Romains. Auguste la rendit dans la suite aux Napolitains qui lui cédèrent en échange l'île de

Capri. Depuis ce temps là jusqu'à nos jours elle a toujours suivi le sort de Naples.

Dans des fouilles accidentelles on a trouvé des vestiges et des monumens de ces différentes époques de la population : dans les environs de Lacco on a déterré un petit Hercule, haut de deux palmes, de marbre blanc; il est très-endommagé et rappelle le style de la sculpture des Egyptiens qui ne séparaient pas les pieds : cette idole porte à présent sur la tête le bénitier de l'église de Lacco, située près de la mer. Dans le circuit du monte di Vicco on trouve encore fréquemment des vases étrusques; là aussi on découvrit des grottes taillées dans le roc avec des amphores de style grec. Les environs de Lacco doivent avoir été la contrée la mieux peuplée; elle contient plus de vestiges des différens établissemens: on y a trouvé une urne d'un travail charmant; des têtes de Bacchus et une inscription latine dont elle est ornée, démontrent qu'elle contenait les cendres d'un prêtre de Bacchus. A présent cette urne sert de bénitier dans la chapelle de Sainte-Restituta, qui appartient à l'église des Carmes, située sur la pente méridionale du cap di Montano ou des montagnes. Dans le vallon qui y touche, on a trouvé en fouillant des sarcophages de tuf blanc et d'argile rouge; les corps

qu'ils renfermaient étaient encore très-bien conservés, mais dès qu'ils furent à l'air, ils se décomposèrent et se réduisirent en cendres : il y avait dans tous des monnaies avec l'exergue *César Auguste*. A côté de quelques-uns des cadavres on voyait un couteau de chasse, et à la tête de chacun une lampe.

Le 17 juin.

Je jouis dans cette île des plus beaux points de vue, même de mon habitation il y en a une foule de variés ; les uns pittoresques, d'autres agréables, d'autres magnifiques; mais c'est principalement du monte di Vicco que la perspective est vraiment étonnante : c'est proprement un volcan formé plus tard que l'Epomeo, mais il en est entièrement isolé, et ne lui doit probablement pas son origine ainsi que l'ont supposé quelques observateurs. Sur sa pente orientale et septentrionale s'étend, en montant, le village de Lacco, avec ses jolies habitations tout entourées d'arbres et de pampres : Au nord s'élève la colline Arbusto, au sommet de laquelle est une très-jolie maison de campagne; ce cap se prolonge en trois pointes de terre saillantes et s'avançant dans la mer : celles de l'occident se nomment Cornacchia, Cavusa, et celle du nord San-Montano.

Le côté du sud de ce promontoire n'offre pas moins de charmes, il est couvert de vignes et d'une quantité de petits villages. Je passe au côté de l'est où je vois un second promontoire plus petit, qui porte le nom de Saint-Pierre, au pied duquel est un petit lac, nommé Lago d'Ischia : la montagne du côté de la mer consiste en lave, en tuf et en pouzzolane. Entre l'orient et le midi s'élève au-dessus de la mer un troisième promontoire escarpé nommé Saint-Pancrace, il contient de la terre blanche de Pouzzol mêlée de pierres : vis-à-vis est la montagne toute de lave en forme de cône, appelée *Testaccio* et enfin au nord le mont de Campagnano. Le quatrième promontoire s'élève à l'est de l'île et se nomme l'Imperatore (l'Empereur;) il surpasse de beaucoup la hauteur des autres, mais son contour est plus petit : il est du territoire de la ville de Foria. Dans son voisinage deux grands rochers de lave percent au-dessus des flots, dont l'un est appelé *la Nave*, et l'autre le *Seliaco*, et qui probablement tenaient à l'Imperatore et en ont été séparés par quelque violente commotion de la nature.

Au milieu de ces divers promontoires domine l'Epomeo comme un roi environné de ses tributaires : du côté de la mer il est raide et escarpé, mais au nord il offre une pente plus

douce. Cette montagne origine de l'île, a été sans aucun doute un des plus terribles volcans qui aient existé; tous ces promontoires dont nous venons de parler, toutes les montagnes de de l'île, à l'exception du seul monte di Vicco, ont été formées par des éruptions de l'Epomeo, et sont sorties de son sein en torrent de lave; elles existent cependant depuis des temps immémoriaux, car aucun historien n'en fait mention. Le mont Corvo, d'une hauteur considérable, et le Taborre nommé aussi le *Petit Monde*, sans doute à cause de sa forme ronde, sont estimés provenir d'éruptions beaucoup plus anciennes que celles qui chassèrent les deux colonies dont nous avons parlé. La dernière éruption eut lieu en 1302, encore à l'est, au pied de l'Epomeo; elle parcourut l'espace d'un mille et demi, roulant son feu dévastateur par-dessus les vignes et les campagnes, se précipita dans la mer, et forma la pointe de lave del Arso, entre la ville d'Ischia et le cap de Saint-Pierre. Depuis ce temps là l'île a été épargnée de pareils ravages, mais elle a eu de temps en temps des secousses de tremblemens de terre, qui cependant n'ont pas fait grand mal. L'an 1797, le 14 décembre au soir, les belles plantations de vignes de la casa Micciola furent maltraitées par la chute d'une masse de lave décomposée, qui s'é-

tait détachée, et qui, roulant depuis la Catreca, une des plus hautes pointes de l'Epomeo, renversa et brisa tout des deux côtés de la montagne.

Presque sur tous les points avançans de l'île il y a des forts contre les pirates africains, qui ne perdent pas de vue les petites îles; nous en avons vu un dans quelque éloignement croisant autour de l'île. De toutes parts la côte présente une variété de points de vue incroyables : là des aspects pittoresques, effrayans même; ici des aspects ravissans et doux : du haut des monts arides, couverts de lave noire, descendent des pampres en guirlandes, comme si toute l'île était parée pour une fête de Bacchus continuelle.

Le 19 juin.

Je ne puis juger par moi-même que d'une partie des beautés de cette île, pour le reste il faut y suppléer par les descriptions de mes amis, l'état de ma santé ne me permet que des fatigues modérées. Une promenade sur l'eau m'a conduite aujourd'hui le long du rivage; dans la direction de l'ouest nous sommes arrivés au monte di Vicco, qui, sortant de la mer en masse informe, est orné jusqu'à son sommet de guirlandes de pampres. Cette rive escarpée montre

clairement son origine ; des torrens de lave épaissie se sont jetés dans la mer, ont formé ce rivage en roulant successivement ; et les cavernes naturelles et singulières qui se trouvent dans cette masse, se sont formées de la même manière. Lorsque la lave rencontrait un obstacle ou se durcissait trop promptement sur la précédente, il en résultait un vide entre les différentes couches. Une de ces grottes offre un aspect très-sombre mais en même temps attrayant. Nous y sommes entrés dans notre bateau, car la profondeur de l'eau y est à plusieurs brasses. Tout-à-coup nous avons entendu un grand bruit, que nous ne pouvions ni définir ni expliquer ; c'était une quantité prodigieuse d'hirondelles de mer qui en avaient pris possession et qui s'envolaient effrayées de notre visite inattendue. Cette grotte obscure et très-profonde, cette mer souterraine font frémir l'imagination, font entrevoir des dangers qui n'existent pas ; on se croit dans un labyrinthe de rochers : de la voûte inégale pendaient de longs morceaux de lave durcie de différentes couleurs, qui semblent près de tomber sur vous.

A notre retour nous avons rencontré un grand bateau sur lequel on était occupé à tirer de l'eau le filet tendu le jour précédent. Ils avaient espéré y prendre un thon, et ils furent

trompés dans leur attente, mais ils trouvèrent dans le filet une quantité d'autres poissons. Nous en vîmes qui avaient les formes les plus singulières et les plus belles couleurs : les uns rayés comme l'arc-en-ciel, d'autres pourvus de longs becs, comme les bécasses, d'autres avec des espèces d'ailes. Un autre, que les pêcheurs nommèrent la Colla Marina, est absolument plat et à-peu-près rond : sa longueur est de deux palmes, et sa largeur d'une et demi : on ne sait où est la bouche. Il n'est pas très-estimé, la chair est de mauvais goût et il en a très-peu; on n'aime que son foie, qui est très-bon. La peau est épaisse de plus de deux doigts, et pourrait, ce me semble, servir à quelque chose.

Le 23 juin.

J'ai visité ces jours-ci les principales eaux minérales et les bains de vapeur. On trouvera difficilement une contrée qui dans un espace aussi borné offre autant de sources thermales. Dans le voisinage de ma demeure, au mont Arbusto, sont les fameuses étuves sèches de San-Laurenzo; elles contiennent une chaleur de trente-cinq degrés du thermomètre de Réaumur. Plus près de la mer sont situés les bains et les étuves de San-Montano et de San-Restituta, de quarante degrés de chaleur. Dans le

voisinage de cette dernière est une place, où après avoir ôté une légère croûte de terre, le sable que l'on trouve en dessous contient le même degré de chaleur que l'étuve ; même dans la mer cet effet se prolonge, et l'eau qui se trouve au-dessus de ce sable brûlant est tiède, l'on s'en sert pour des bains. Dans le village de Lacco, il se forma il y a quelque temps une nouvelle source d'eau minérale d'une manière inattendue. On conduisait depuis le petit hameau nommé Neso, par des aquéducs souterrains, une source d'eau froide, prise d'une fontaine placée sur une hauteur, pour en former une autre au port de Lacco ; dans son trajet sous terre, tout au plus d'un quart de mille, elle prit vingt-six degrés de chaleur : elle est très-salutaire pour les rhumes invétérés, quand on la boit à la source même.

Entre Lacco et Ischia se trouvent les bains de *Gurgitello*, de *Castiglione* et de *Cappone* : les deux premiers sont sur la pente de l'Epomeo, et leur chaleur est de cinquante degrés. Leurs eaux sont très-salutaires. Près de ceux de Gurgitello on a établi un hospice pour trois cents malades, nommé Monte di Misericordia : on y tire parti de la vapeur de l'eau pour faire des étuves artificielles. Les bains de vapeur les plus remarquables de l'île sont ceux de Cacciuto, ils

ont cinquante degrés et déposent à l'orifice des conduits un sel sublimé qui sert de vomitif. A quelques-unes de ces ouvertures on entend un bruit continuel, comme celui d'une caisse battue dans le lointain. Il y a encore beaucoup d'autres sources de vapeurs sur ce côteau trop longues à détailler, et pour lesquelles les médecins vous dirigent. On trouve près de Testaccio des sources chaudes et minérales en abondance; celle de Petrella est de quatre-vingts degrés : mais les bains de San-Laurenzo sont d'après l'expérience générale les plus salutaires : il est impossible de citer un seul cas où leur usage ait eu des suites fâcheuses. On ne peut pas en dire autant des autres; cependant les bains d'Olmitello, situés dans une contrée plus sauvage, sont excellens pour guérir la surdité. Quant au climat de cette île, la chaleur d'un soleil brûlant, tempérée et rafraîchie par les vents de mer, fait un contraste si tranchant, que les baigneurs doivent bien se garder de s'exposer à l'air du soir qui est toujours froid et humide.

Le 24 juin.

Toutes les maisons de cette île charmante ont des toits plats à l'italienne et des balcons qui s'avancent; la plupart sont entourées de vignes et cachent ainsi sous un extérieur romantique la

pauvreté qui se loge souvent dans l'intérieur : ces guirlandes vertes leur donnent à toutes un air de fête. Les villes, les bourgs, les villages sont délicieusement situés : tout atteste l'état autrefois florissant de cette île. La ville capitale, Ischia, est la résidence de l'évêque, du commandant militaire, et de l'administration suprême du pays. Dans le temps où la population n'avait pas encore atteint l'accroissement actuel, le gouverneur, sous le titre de *governatore*, dirigeait tout; maintenant l'autorité est partagée entre trois magistratures supérieures; le gouverneur est toujours à la tête de la première. Ses deux collègues sont choisis, l'un par le peuple, l'autre par le gouvernement de Naples. Ils administrent la ville et ses environs autour du lac d'Ischia; le reste de l'île est partagé en quatre districts, dont chacun est gouverné par un syndic, et deux députés choisis annuellement et alternativement par chaque ville ou village du district. Toutes ces administrations sont surveillées par un inspecteur-général qui est membre de la chambre royale des finances et qui reçoit aussi les impositions.

Le total des habitans se monte à 24,000 ames c'est vraiment une population très-considérable, puisqu'au moins le tiers de l'île est couvert de lave et de montagnes arides. Les principales

ressources des habitans sont les vignes et la pêche ; on y fait aussi de la soie, mais en petite quantité. Dans le district de Casamicciola il se fait un commerce avantageux de poterie qu'on envoie à Naples ; on rapporte en retour de la farine, de la viande, de l'huile et d'autres denrées. Je ne comprends pas pourquoi l'olivier ne prospère pas dans ce beau climat, il faut que ce soit par le manque des avances que cette culture exigerait et qu'on ne peut attendre du gouvernement dans sa situation présente. Une grande partie des habitans sont occupés du commerce de transit entre la Sardaigne et Naples ; ils transportent d'ailleurs annuellement cinquante mille tonneaux de vin à Gênes et à Rome. La classe des pauvres habitans et surtout les femmes s'occupent à préparer et à filer les fibres de feuilles de l'aloès, qui croît partout sans culture dans l'île d'Ischia ; on en fait un tissu qui a une certaine fermeté, semblable à celui en fil sur lequel on faisait il y a quelques années des broderies. Le commerce ne s'en fait que dans l'intérieur de l'île, et ce tissu ne sert qu'au costume des femmes, qui est assez singulier. C'est une espèce de voile ou plutôt de bonnet ; la pièce qui sert à cet usage est de la grandeur d'une serviette; on la plie en longueur jusqu'à ce qu'elle n'ait plus que la largeur de trois mains.

Les femmes la fixent sur la tête tout-à-fait plate, mais dépassant le visage, et par derrière elle doit pendre jusqu'à la moitié du dos : on ne la porte qu'à la promenade ou à l'église.

On ne cultive ici ni le lin ni le chanvre; on ne peut point y nourrir de brebis, en sorte que la filature n'est pas une ressource. Au premier aspect du sol, qui offre partout des escarpemens, on voit d'abord qu'il est impossible d'y exercer une grande agriculture, tout au plus peut-on y semer des petites graines de jardin; de-là vient qu'on n'y trouve ni chars, ni voitures, ni chevaux, ni vaches qui y soient indigènes. On fait venir des vaches de Naples pour leur lait, et même les ânes, qui servent seuls au transport, en viennent aussi : je n'ai pas vu non plus aucune espèce de volailles; ainsi la moitié au moins du rapport de l'île en sort pour l'achat des vivres les plus nécessaires à la vie : c'est une perte à peine compensée par le gain que les habitans font sur les baigneurs étrangers. Je paie par semaine vingt écus, environ dix ducats pour cinq bonnes chambres et une de domestique; les lits et les appartemens sont propres, le service de la maison assez bon : quant aux vivres il faut les faire venir de Naples, et je ne conseille à personne de s'ôter cet embarras en se mettant en pension chez les propriétaires, la

table est beaucoup plus chère et moins bonne. Les revenus de l'île montaient à cent mille ducats avant l'invasion des Français; depuis que le cardinal Ruffo a repris le royaume, ce revenu (qui consiste principalement dans les droits sur la pêche du thon et les droits de péage) a été augmenté de 30,000 ducats par une capitation; mais cet impôt est regardé par les insulaires comme très-oppressif, et leur est si odieux qu'il pourrait les exciter à une révolte. On m'a assuré que plusieurs pères de famille étaient tombés malades en voyant arriver l'employé chargé de lever cet impôt.

Le 25 juin.

Après avoir jeté un coup-d'œil général sur cette île, j'ai commencé aujourd'hui à voir de plus près les objets isolés; j'ai visité la capitale, elle est située à trois milles de notre habitation. La route qui y conduit est un beau chemin pavé de lave; c'est la seule de l'île qui ne soit pas pierreuse et bordée de précipices : elle longe le rivage de la mer, et présente de beaux points de vue sur les côtes opposées de Procida et de Mysène : à droite, au sud, l'Epomeo semble vous accompagner. En continuant notre chemin nous avons passé une tuilerie située au bas de l'Epomeo : des groupes de maisons, placées

derrière celle-ci avec leurs jardins et leurs terrasses vertes, forment un délicieux paysage. Un peu plus loin nous sommes arrivés sur une place du rivage remarquable par la violence des vagues heurtant contre un mur ruiné qui sort des flots, ce sont les restes de la tuilerie qui y était jadis et que la mer a détruite. Dans celle qui existe actuellement on fabrique non seulement des tuiles mais des ustensiles de formes charmantes, entr'autres des urnes à deux anses semblables aux amphores grecques; les jeunes filles s'en servent pour porter l'eau, elles les placent sur la tête en les soutenant d'une main. Cette attitude développe leur taille, et leur donne beaucoup de grace, surtout dans l'effet du paysage où l'on voit moins dans leurs vêtemens l'image de la pauvreté.

Après la tuilerie notre route nous a conduits près d'une colline au bord de la mer, couverte de myrtes; les charmes de ce petit bosquet nous ont invités à y faire une promenade, d'autant plus que la route elle-même était devenue désagréable: tantôt des sentiers étroits, entre de hautes murailles, nous privaient de la vue, qui n'était pas d'ailleurs très-attrayante : elle décélait les vestiges d'anciens ravages; tantôt des flots d'une lave noire, compacte et pétrifiée semblaient encore se précipiter du haut de la sté-

rile montagne : le cratère est éteint, mais il n'a laissé autour de lui qu'un sombre désert. Ce champ de lave est l'Arso, qui est aussi appelé le Cremato ; il est long de huit cents pieds et s'étend depuis le cratère jusqu'au bord de la mer. Pendant un mille et demi c'est une véritable image de désolation, lorsqu'on pense que cette éruption ensevelit une grande partie de la ville et des campagnes ! après tant de siècles la nature si libérale dans ces contrées ne peut rien produire encore dans cette immense place de destruction et de deuil. Non loin de là est située la ville moderne. Tout proche au pied du promontoire de Saint-Pierre, est le lac d'Ischia ; il est très-poissonneux, c'est pourquoi le roi l'a déclaré sa propriété : il possède aussi une petite maison de campagne dans le voisinage. L'eau est très-limpide, on voit distinctement les poissons, et le monarque, qui aime passionnément la pêche, s'amuse à les tuer à coups de javelot.

Enfin nous sommes arrivés à la ville ; ses alentours sont charmans, quoique ceux de Lacco les surpassent. La ville d'Ischia est joliment bâtie et très-bien pavée en pierres carrées de lave du Vésuve, qu'on taille à Naples et dont l'effet est agréable. Dans les rues il y a un mouvement extrême, on y compte 4,000 ames ; nulle part

je n'ai vu une telle quantité d'enfans, jouant, sautant avec la gaîté de leur âge: j'ai aussi été frappée de la quantité de prêtres séculiers sans emploi. Je n'ai pas aperçu de marques d'une grande aisance, mais j'ai trouvé la gaîté au milieu même d'une pauvreté remarquable. Il semble en général que la joie méprise la fortune, et qu'elle aime à s'établir chez l'homme simple et pauvre, comme pour lui aider à supporter gaîment le fardeau de la vie.

A présent le siége épiscopal et la résidence du gouvernement ont été transférés de la citadelle dans la ville; il y existe aussi un séminaire pour former de jeunes ecclésiastiques. La masse du rocher sur le sommet duquel est la citadelle, paraît suspendue sur la ville; du côté de la mer il offre une étendue de deux milles et demi, son élévation au-dessus du niveau de l'eau, est de plus de deux tiers de mille : la jetée par laquelle ce rocher tient à la ville est si basse que lorsque la mer est agitée les vagues passent par-dessus. Lorsque de cette digue on regarde la bizarre formation du rocher, on est saisi et presque effrayé. Tout autour et jusqu'à son sommet il est garni d'édifices qui paraissent planer dans l'air les uns sur les autres. Le chemin qui conduit à ces maisons et à la forteresse est taillé dans le roc, d'abord en forme de

grotte, mais ensuite il est découvert et libre. La grotte voûtée s'étend à cinq cents pieds en montant, elle est haute de vingt pieds et large de douze. Les habitations commencent à sa sortie et s'élèvent ensuite sur des terrasses irrégulières jusqu'aux premiers ouvrages de fortification. La citadelle est pourvue d'artillerie et d'une garnison de cent vingt hommes qui est relevée tous les mois. Sur une terrasse moins haute est placé le palais épiscopal, maintenant inhabité, et l'église cathédrale; au-dessus de celle-ci est un couvent de Franciscains. On est étonné d'entendre dire qu'outre cette église principale il y en a encore cinq autres sur ce roc, soixante-dix maisons et plusieurs jardins qui sont pour ainsi dire suspendus à cette masse de pierre : un tremblement de terre causerait là de terribles ravages. Ce formidable rocher rappelle un des plus dignes monarques de son temps, le roi Alphonse d'Arragon, qui le fit fortifier. Quelques traits conservés de lui, qui rendent un beau témoignage de la bonté de son cœur et de la culture de son esprit, peuvent trouver ici leur place. Alphonse vit une chaloupe remplie d'hommes qui allaient périr, il ordonna d'aller à leur secours. On hésitait à lui obéir : « *Plutôt un compagnon de péril qu'un spectateur oisif*, s'écria le roi en sautant lui-

même dans le premier bateau qui s'offrit à sa vue : alors quelques courtisans le suivirent, et ils sauvèrent la chaloupe. On lui demandait desquels de ses sujets il se croyait le plus aimé : *De ceux qui craignent plus pour moi qu'ils ne me craignent*, répondit le bon monarque.

26 juin.

Le chemin de Lacco à Foria est la continuation de cette route bien pavée, dont j'ai fait mention, qui s'étend de la capitale vers l'ouest, en traversant toute l'île jusqu'à Foria dans une longueur de six milles; elle passe en partie le long du rivage de la mer, en partie sur de douces éminences et de petits vallons délicieux.

Nous approchâmes enfin d'un casino situé près de la mer, appelé palazzo, (ou palais) de San-Montano; c'était le but principal de mon pélerinage : le sentiment le plus tendre pour une sœur chérie m'y appelait et m'y a retenue quelque temps. C'est là qu'habita, il y a vingt ans, ma sœur, avec son époux, le dernier duc de Courlande. Mes yeux, baignés de larmes, jetaient un regard sur le vaste espace qui se trouve encore entr'elle et moi; un souvenir mélancolique du passé attristait mon ame. J'étais singulièrement frappée de la vicissitude des événemens et des relations humaines. Il y a vingt ans

que cette tendre amie promenait ses rêveries sur ce même sol et que son cœur m'y désirait; à présent j'y suis, je pense à elle et je la désire. J'errai long-temps triste et pensive dans ces allées de myrtes, et sous ces voûtes de pampres qui l'avaient ombragée.

Vis-à-vis de ce casino, et du côté opposé au chemin, est situé sur la colline d'Arbusto la villa du duc d'Atri : la nature et l'art paraissent s'être réunis pour former de cet espace le point le plus délicieux de toute l'île. Ce bel établissement couronne une éminence de lave : des bosquets touffus de châtaigniers, d'amandiers et d'autres arbres fruitiers alternent avec des pampres et des groupes de fleurs de parterre. Il y a dans le jardin une place où des vapeurs chaudes sortent de la terre; on y a établi des étuves, mais il n'est permis à aucun étranger d'en faire usage. Peu après nous avons passé devant les étuves de San-Laurenzo. La route continue d'être bonne, mais elle devient inégale à mesure qu'on avance, elle passe sur des hauteurs plus escarpées. Quoique les traces des anciens ravages soient recouvertes par une belle végétation, on voit cependant çà et là des pointes noires sortant de la verdure, et de profondes fentes dans la lave, existant depuis plus de deux mille ans. Nous sommes arrivés à une élévation con-

sidérable, d'où nos yeux ont pu embrasser à-peu-près toute l'île et les côtes environnantes. Par une pente plus douce, nous sommes descendus à la petite ville de Foria, agréablement située sur une pointe de terre qui s'avance dans la mer. Du mur dont la ville est entourée s'élèvent de distance en distance de hautes tours bâties dans le moyen âge contre les pirates, mais totalement négligées à présent quoique la piraterie continue toujours. Foria est la seconde ville de l'île, cependant elle surpasse de beaucoup la capitale en grandeur, en population, et paraît annoncer une plus grande aisance chez ses habitans. Là, plus encore qu'à Ischia j'ai été frappée de la quantité d'enfans et de prêtres; il est vrai que, suivant l'usage d'Italie, le peuple vit dans les rues. On compte près de huit mille habitans dans ce petit espace : les familles les plus riches et les plus considérées préfèrent cette seconde ville, probablement parce qu'étant éloignée du siége du gouvernement, elles peuvent mieux faire valoir leurs prétentions à la grandeur. Il n'y a d'ailleurs aucune noblesse dans cette île, le seul duc d'Atri excepté, qui mène une vie très-retirée. A un quart de lieue environ de Foria, sont situés les bains de Cythère; mon imagination s'en formait une idée charmante d'après ce nom poétique; il fallait

au moins qu'un bois de myrtes couvrît de son ombre la source qui porte le nom de la déesse de la Beauté, de la mère de l'Amour et des Graces. Je m'en approchai avec une espèce d'émotion, mais dès le premier aspect la réalité détruisit tous ces prestiges : l'eau jaillit d'un stérile sol noir et sablonneux, elle est entourée d'un mur très-dégradé. Près de là est une cabane l'une des plus misérables de l'île, et c'est là dedans qu'est conduite l'eau pour le bain. La femme qui habite cette hutte, et qui est propriétaire des bains, est si pauvre, que sa chétive demeure n'est pas même pourvue des meubles les plus nécessaires. Point de portes, point de fenêtres, point de tables, point de chaises, pas même de lit qu'un misérable grabat, sans autre couverture que les guenilles qui couvreut le jour l'hôtesse des bains de *Cythère*. Dans le voisinage de la source des bains le rivage est sablonneux et plat ; il paraît tenir sous l'eau à quelques rochers de lave qui percent au-dess s des flots. A peu de pas du bord de la mer commencent les rochers escarpés qui forment la côte méridionale de l'île ; elle présente un aspect rude et sombre, quoiqu'elle soit entièrement ceinte de vignes arrangées de terrasse en terrasse. Ces terrasses sont faites de larges quartiers de pierres, amoncelées pour prévenir l'ébou-

ement des terres. Le promontoire de l'Imperatore même sort de la mer perpendiculairement et porte sur son sommet plat la plus délicieuse plantation de vignes.

Casa Micciola le 28 juin.

Si la route qui conduit aux deux villes d'Ischia et de Foria est commode, le chemin plus mauvais qui conduit à Casa Micciola la compense ce désavantage par une quantité de sites charmans ou pittoresques, et des points de vue ravissans. De Lacco on monte rapidement et difficilement, et l'on descend de même des pentes escarpées ; on se trouve dans d'étroits sentiers, entre des précipices perpendiculaires, revêtus d'épais feuillage de vigne qui en dérobent l'horreur. Par différens contours, au milieu des richesses de la plus belle nature, nous sommes arrivés à une fente de rochers appelé la cava Ombrosa : dans sa profondeur inaccessible coule un ruisseau d'eau chaude. Nous sommes ensuite descendus dans un vallon dont l'aspect offre quelque chose de magique. Là est un rocher d'un noir brillant, revêtu de bissus; on aperçoit au bas une très-petite ouverture d'environ un pouce de diamètre, de laquelle jaillit par secousses une eau bouillante. Le bissus est d'un vert clair à l'ouverture, mais il devient noir à

mesure qu'il s'en éloigne. De cette ouverture on entend dans l'intérieur du rocher un grand bruit semblable à celui d'une cataracte ou du bouillonnement d'une grande quantité d'eau : ce bruit a fait donner à ce rocher le nom *du Tambour*.

En continuant notre route nous avons trouvé dans un vallon étroit, qui paraît avoir été un cratère, et qui s'appelle Pera, les vestiges d'une ancienne fabrique de soufre et d'alun qui est tombée faute de matériaux à exploiter. Alors le chemin commença à monter sensiblement, et nous parvînmes à une élévation considérable, d'où s'ouvrit un vaste horizon. Sur le sommet de cette montagne est situé un très-joli casino, appelé la *Sentinella*; il offre une habitation très-agréable, ornée par la main libérale de la nature. Le beau caprier avec ses charmantes fleurs, renfermant une touffe des plus riches étamines, étend son tissu sur les murs ; le cactus ou figuier des Indes répand de tous côtés sa feuille épineuse et charnue. Son tronc a quelquefois l'épaisseur d'un vieux cerisier. Le figuier y prospère aussi et atteint la hauteur de nos plus beaux maronniers. J'ai déjà peint tant de beaux et riches points de vue que je crains de tomber dans des répétitions fastidieuses, et cependant je ne puis résister à dire un mot de ceux de ce joli casino dont j'ai été très frappée.

La côte de Naples, son beau port, et Portici surtout paraissent très-rapprochés; dans le lointain le regard rencontre les plus délicieux vallons et pénètre aussi dans des fentes de rochers découpés de mille formes bizarres : les toits des habitations, les coupoles des églises percent à travers l'épaisse verdure de tous les côtés; on est dans un véritable enchantement. Nous avons vu aujourd'hui des échantillons de la soie de cette île; des femmes en portaient une provision sur un bâtiment à l'ancre dans le port, la soie nous a paru d'une belle qualité, et fait preuve de l'activité des insulaires. On ne voit aucun oisif, jusqu'aux petits enfans tout travaille, tout s'occupe; ils ôtent les pierres des prés et des vignes, et ramassent des engrais sur les routes pour les y porter.

Nous sommes descendus au charmant port de Casa Micciola, et nous y avons trouvé le même mouvement qu'au port d'Ischia. Les habitations disséminées de ce bourg, qui sont presque cachées par les pampres, se présentent aussi agréablement et sont aussi bien bâties que celles des deux autres villes, elles ont seulement l'air plus champêtre. Sur une partie de la plage on trouve un sable ferrugineux si riche, que d'une livre de sable on retire de douze à treize onces de fer. Il manque à cette île des

établissemens pour fondre ce métal, mais on ne comprend pas pourquoi ce sable ne se vend pas à des fonderies sur le continent ; ce devrait être un des grands objets de commerce, et on n'en fait nul usage.

Nous sommes revenus chez nous par une autre contrée, par les bains de Gurgitello. Il ne faut pas sans doute les comparer avec les établissemens de bains des autres contrées de l'Europe, mais ils sont superbes auprès de ceux de Cythère. Nous avons passé par des sites charmans sous des voûtes de pampres et de verdure. Il y a encore dans ce district une grotte nommée la grotte *des Vents ;* l'air froid qui en sort dans les jours brûlans a beaucoup de rapport avec les caves du mont Testaceo près de Rome.

Le 29 juin.

Le silence qui règne dans cette île environne l'étranger d'un repos mystérieux, il n'est interrompu que par le chant aigre des cigales, semblable à celui de plusieurs crecelles réunies ; aucun son d'allégresse champêtre ne salue l'aurore à son réveil, ni le rossignol n'annonce le doux crépuscule du soir et n'anime la nuit de ses chants voluptueux dans les bois de myrtes, aucune alouette ne salue avec gaîté le retour du

matin, aucune hirondelle ne voltige familièrement autour du toit de la cabane et n'y place son nid, le passereau même, partout indigène, dédaigne ce séjour. J'en témoignai mon étonnement, et j'appris que cette île volcanique ainsi que tous les environs de Naples sont, comme le lac d'Averne, nuisibles à tous les genres d'oiseaux ; ceux de passage ne séjournent dans les côtes et les îles du golfe de Naples que peu de jours pour se reposer de leur voyage, et ce repos leur est même aussi funeste que l'air enflammé de ces contrées : les habitans s'empressent de les tuer pour satisfaire leur gourmandise. A l'île de Caprée la chasse aux cailles est assignée à l'évêque, c'est un de ses meilleurs revenus ; les oiseaux qui échappent aux chasseurs se hâtent de s'éloigner de cet air toujours mêlé d'évaporations volcaniques et de gaz sulfureux : il y a apparence que ce mélange d'air dans la région supérieure leur est contraire. Au lieu du joli chant des oiseaux on est étourdi par l'insupportable bruit d'une quantité prodigieuse de cigales ; il est quelquefois si fort que l'on entend à peine parler : ce tintamare a de temps en temps des poses de quelques minutes après quoi la cigale coryphée donne le signal, et tout le chœur élève sa voix aigre et monotone. Une autre race d'animaux, aussi nombreux ici, mais moins in-

commodes, ce sont les lézards dont on voit un nombre incroyable. Avec leur mouvement continuel et rapide et leurs belles couleurs changeantes, ils s'occupent toute la journée à courir en tous sens sur les murs des jardins; ils entrent aussi familièrement dans les chambres pour y chercher de la nourriture : j'ai du plaisir à regarder ces petits êtres, agiles, éveillés, qui savent exprimer silencieusement leur innocente gaîté. Il y a aussi une espèce de petits scorpions qui m'inspirent de la frayeur; leurs piqûres sont douloureuses et difficiles à guérir. Au moment où j'écris une dame de ma compagnie souffre horriblement à l'un de ses pieds d'une morsure de ces animaux. On rencontre souvent aussi en se promenant des serpens qui se cachent sous les rochers, le long des murs, dans des buissons, et guettent traîtreusement les passans : sans ces désagrémens cette île serait un vrai paradis, mais ils rappellent à chaque instant que le paradis n'est pas sur terre.

Le 30 juin.

Un des caractères dominans de cette peuplade est la superstition entretenue par les moines mendians qui rôdent sans cesse dans l'île, comme dans toute l'Italie méridionale, où, tantôt montés sur des ânes, tantôt dans de petits

chars, ils vont dans les coins les plus reculés pour mettre le peuple à contribution; ils leur débitent mille contes absurdes pour en obtenir des aumônes plus abondantes que ces gens simples et crédules n'osent pas révoquer en doute quand un prêtre les affirme. Souvent dans nos promenades à cheval nous avons rencontré un capucin; nos muletiers baisaient respectueusement le bas de sa robe, et ne manquaient jamais de lui donner quelque chose : j'appris qu'on l'appelait fra Giro (*le frère Ambulant,*) qu'il était en réputation de sainteté, et qu'on lui attribuait même le pouvoir de faire des miracles, avec une seule parole il avait ressuscité des poissons et calmé la mer orageuse, etc., etc. Malheureusement ils ne purent m'indiquer d'autre témoin de ces miracles que fra Giro lui-même. Ces trompeurs du peuple sont vraiment un continuel passage de sauterelles; outre l'argent et les denrées qu'ils se font donner, ils se mêlent de toutes les affaires, favorisent des intrigues, vendent des drogues ou des numéros pour la loterie; ils abusent de toutes les manières de la bonne foi et de la simplicité de ces bons insulaires.

Le 1 juillet.

Il faudrait avoir plus de santé et d'activité que

je n'en ai pour visiter tous les beaux sites de cette île. Les chemins qui y mènent sont ou détestables ou dangereux ; il est vrai que les ânes sont bien dressés et très-obéissans à la voix de leur conducteur ; il y a cependant des endroits bordés des deux côtés d'affreux précipices où l'on ne peut se défendre du vertige. Il est impossible à dire vrai d'être mené avec plus de soin que par ces bons conducteurs ; dès qu'ils s'aperçoivent que la peur vous saisit, ils ont pour vous encourager une éloquence naïve et persuasive, mais il est prudent de n'en pas changer ; comme ils vivent avec leurs ânes qui sont toute leur richesse, ils les aiment tendrement, ils associent ceux qui les montent à cette affection, et soignent les uns comme les autres.

Aujourd'hui notre excursion s'est dirigée vers la pointe saillante de San-Montano. On chemine un peu de temps sur une route en plaine le long du rivage, mais bientôt on commence à monter plus ou moins rapidement. Nous avons passé devant plusieurs cabanes chétives, mais ornées de pampres, de figuiers, et de divers arbustes; nous sommes enfin parvenus après de pénibles détours sur la hauteur, où sont braqués deux petits canons. La pointe du rocher penche du côté de la mer. Le jour était très-beau, la mer immense réfléchissait un ciel

pur et serein; la plage de Mysène, située vis-à-vis, brillait des rayons du soleil: une douce paix régnait dans toute la nature. La baie au pied de ce rocher est remarquable par une légende. Au 4e. siècle aborda là, sans *être accompagné* de personne dans une petite barque venant d'Afrique, le corps mort de la sainte martyre Restituta. Ses adorateurs, qui sont en grand nombre dans cette île, n'ont su me dire comment ce corps mort avait fait connaître son nom et son histoire; il fut déposé dans l'église des Carmes, et Sainte-Restituta devint la patrone de l'île.

A notre retour nous sommes entrés dans une de ces huttes qui sont comme suspendues sur la pente de cette hauteur. Les habitans pauvres, mais contens de leur sort et de leur petite propriété, nous offraient tout ce qu'ils avaient, et nous menèrent dans un jardin en terrasse ombragé par d'énormes figuiers, qui avaient poussé de fortes racines dans le roc à peine recouvert de terre. J'ai trouvé là un cactus d'une immense circonférence; il avait au moins une aune et demie de diamètre, et ses feuilles épaisses de plus d'un pouce ont près d'une aune de longueur. Cette plante renferme en elle-même une telle puissance de végétation qu'un petit morceau de ses feuilles jeté au ha-

sard sur la terre, y prend d'abord racine et pousse de nouvelles feuilles. J'avais posé sans intention une de ces feuilles sur un vase de fleurs, l'année suivante un de mes amis qui voyageait en Italie fut à Ischia, et notre hôte lui montra une plante déjà grande et vigoureuse que cette feuille avait produite. Le fruit du cactus est à-peu-près comme une grosse mûre, à l'exception que chaque petite élévation est garnie d'une épine très-fine et très-piquante qui en fait presque un fruit défendu pour les hommes En Sicile, où il est aussi indigène, on en nourrit les pourceaux. Rien n'est comparable à la douceur de ce fruit quand on en ôte les piquans qui ne tiennent qu'à la peau.

Nous sommes revenus très-contens quoique fatigués de notre tournée; il semblait que la sérénité de ce beau jour s'était répandue dans nos ames. Le jour était à son déclin et nous promettait une délicieuse soirée, je n'ai pu résister à en aller jouir sur le toit de notre demeure. Les jours les plus longs sont au midi sensiblement plus courts que dans le nord, et la nuit bien plus complète. Un air assez froid m'a chassée de mon observatoire, où je me délectais à voir les millions d'étoiles, les planètes, les constellations succéder au resplendissant coucher du soleil dans la grande mer d'azur.

Le 2 juillet.

Il m'est impossible de résister au charme impérieux qui m'entraîne à parcourir ces sites enchanteurs et pittoresques mêlés des horreurs des anciens ravages, et d'une végétation nouvelle de la plus riante verdure et des plus belles fleurs. Lorsqu'une fois on a pris son essor, on a de la peine à ne pas se laisser entraîner dans ces beaux vallons pleins de mystères et de souvenirs, ou sur ces éminences où la création entière semble se dévoiler à vos yeux étonnés de tant de merveilles. Nous sommes allés aujourd'hui, sans trop nous détourner, sur les hauteurs du Cretaro, mais comment décrirai-je un site que nous avons découvert qui surpasse en beautés de la nature, non-seulement tout ce que j'ai vu jusqu'ici, mais même ce que j'ai lu dans les descriptions des poètes et des romanciers.

Nous avons bientôt quitté le chemin de Casa Micciola, dont nous avons traversé le territoire, et prenant un peu à gauche nous sommes arrivés, après avoir fait quelques contours dans des sentiers ombragés, au revers d'une colline entièrement couverte de myrtes en fleurs, comme d'un tapis blanc et animée par le brillant feuillage de ce délicieux arbuste. De très-

loin nous sentions déjà son doux parfum. La pente contre l'Epomeo se perd doucement dans un vallon magique tout aussi fleuri mais plus varié, vrai jardin des Hespérides. C'est à cette colline, à ce vallon qu'appartiennent le nom de Cythère: nous marchions à l'ombre de cet énorme volcan primitif, sur un terrain dont le mouvement gracieux est formé par des monticules couverts de verdure et d'une grande variété d'arbres et d'arbustes en fleurs, et par de petites prairies émaillées de mille couleurs : là croissent de beaux châtaigniers ; les uns d'une dimension étonnante, d'autres plus jeunes, droits et sveltes ont une forme élégante : on y voit aussi le caroubier avec son fruit en gousses, et beaucoup d'autres dont j'ignore le nom. Nous avons quitté à regret ce site enchanteur au-delà de tout ce que je puis exprimer, et bientôt nous avons trouvé l'opposition la plus complète. A notre droite s'élevait le terrible cratère d'où sortirent les torrens de lave enflammée qui formèrent jadis cette contrée; son ouverture est assez régulière, elle est comme un entonnoir, et son coutour est de deux tiers de mille. Ce cratère et ses environs les plus rapprochés, présentent un affreux désert âpre, noir, rocailleux et entièrement stérile. Je ne hasardai pas de m'approcher de ce gouffre effrayant, où conduit un chemin pier-

reux et incommode : on dit aussi que cet endroit est fréquenté par des serpens venimeux.

Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à une plaine ouverte et bien cultivée, au travers de laquelle passe un aquéduc neuf, et bien entretenu; dans quelques endroits où le terrain s'élève, il est construit si près de terre, que le voyageur peut y puiser une eau claire et rafraîchissante : il est cependant couvert à l'ordinaire, mais on le découvre aisément. Cette eau vient d'une terrasse sur la pente, au sud-ouest de l'Epomeo, où l'on rassemble l'eau de pluie, pour la conduire à la ville d'Ischia, qui a construit l'aquéduc à ses frais. Cette eau s'appelle *il Bucetto*, elle se filtre à travers un mélange de pierres ponces noires et blanches, d'ocre et de pouzzolane et devient très-pure et très-bonne. Comme cette île volcanique manque absolument de sources d'eau douce, les habitans sont obligés de se servir de l'eau de la pluie, qui tombe en abondance en hiver et presque jamais dans les autres saisons. Les plantes se nourrissent des rosées, qui dans les temps de sécheresse sont très-fortes. Cette charmante plaine que coupe l'aquéduc, assez élégant, comme tout ce qu'on bâtit en Italie, est de plus embellie par un casino ou petite habitation de campagne solitaire avec une chapelle antique à côté; mais je n'osais

m'y arrêter; cette place est exposée aux rayons ardens du soleil, et le frais ombrage d'une forêt de châtaigniers, qui s'étalait devant nous m'attirait irrésistiblement. En sortant de ce bois, qui nous cachait de tous côtés l'horizon, nous avons tout-à-coup été saisi d'étonnement à l'aspect d'une vue qui surpasse toutes celles que j'avais rencontrées, et qui devient plus frappante en sortant de cette obscurité : c'est comme un rideau magique qui se lève subitement, et découvre des objets ravissans; j'en étais vraiment saisie. Nous nous trouvions sur une plaine qui s'étend vers le sud, et domine le bord oriental de l'île; elle est garnie de beaux arbres assez hauts pour ne pas masquer tout cet étonnant tableau. Devant nous, se mirait dans le cristal de la mer, avec ses rochers pittoresques et ses contours, l'île de Procida, bornée par des plages lointaines éclairées du soleil radieux. Il se trouve là une petite auberge devant laquelle nous nous sommes reposés, et après une heure nous nous sommes remis en chemin avec plaisir pour revenir chez nous, en variant un peu notre route.

Le 4 juillet.

C'est une grande jouissance de monter sur l'Epomeo quand on connaît déjà les points les

plus remarquables de l'île, les regards cherchent et trouvent les objets qu'ils ont admirés en détail, et l'ensemble leur donne un nouveau charme. Jusqu'au pied du mont on suit la même route qui nous avait conduits à Foria; ensuite le chemin devient plus escarpé. Nous sommes arrivés à un village nommé Panza, situé sur la hauteur; bientôt après nous avons atteint un point où la vue s'ouvre sur la mer : on voit de là le cône de lave de Sant'Angelo, joint à l'île par un isthme, dont le sommet applati est très-bien cultivé. Une tour fortifiée avec une petite chapelle s'élève du milieu d'une abondance de pampres vigoureux, qui masquent l'aspect hostile des canons de ce petit fort. L'effet de ce rocher sortant presque perpendiculairement des flots agités, et portant sur son sommet un riche vignoble, est très-singulier; de l'endroit où nous sommes il paraît une île verte flottant dans les airs. Il est très frappant aussi qu'à mesure qu'on monte sur l'Epomeo, de ce côté la culture ainsi que la population aillent en augmentant; ce n'est plus des maisons isolées qu'on trouve là, mais des hameaux qui se touchent, et même d'assez grands villages. Celui de Serrano, où l'on compte 500 habitans, est situé beaucoup plus hauts que Panza : là finissent les petits murs d'appui qui soutiennent les che-

mins dans les endroits escarpés. De temps en temps on passe sur des sentiers étroits, où des deux côtés se trouvent d'horribles précipices, au fond desquels on entrevoit à peine de petits ruisseaux. Le chemin est pénible d'un bout à l'autre, et contourne entre des écueils dangereux. Nous avions assez souvent à notre gauche des murs de jardins et des abîmes à notre droite: ces murs de jardins montant en terrasse, sont couronnés de plants d'aloës qui les ornent extrêmement. Partout on trouve des traces d'industrie et d'activité, au milieu du profond silence qui règne dans toute l'île.

Les tours et contours de la route, présentent des points de vue très-variés et toujours plus étendus à mesure que l'on monte; ce qui nous enchantait le plus était l'île de Caprée, éloignée de trente milles et qu'on distinguait parfaitement comme un dessin gravé sur un fond bleu. Une succession d'objets intéressans embellissent cette route, et font oublier les dangers : tantôt un groupe touffu de châtaigniers nous ombrageait du haut d'un rocher, tantôt les zéphirs se jouaient dans les buissons à côté de nous, tantôt un rocher de lave semblait nous menacer; quelques pas plus loin, un petit coin couvert d'une belle verdure nous invitait à nous reposer. C'est ainsi qu'après avoir monté pendant deux heures

nous sommes parvenus à une place si romantique, si délicieuse, que nous sommes descendus de nos ânes pour y déjeûner assis sur l'herbe. Ce charmant petit reposoir étend son tapis verd entre deux parois de rochers, qui portent sur leur sommet des forêts rembrunies. Des grottes très-profondes sont taillées dans ces rochers, les entrées de quelques-unes sont faites en forme de portail d'église très-élevé, d'où pendent pittoresquement des touffes de buissons, ou des plantes grimpantes. Ces grottes servent en partie à des caves, ou à des abris pour les ânes; d'autres aussi sont habitées par quelques familles pauvres.

Nous avons continué notre marche en passant encore sur des sentiers étroits bordés de précipices; un de ces passages par-dessus une immense fente de rochers, est fait au moyen d'un pont très-solide et très-bien construit : l'abîme dans lequel l'œil plonge de dessus le pont est tapissé d'une sombre verdure et ce désert fournirait une charmante étude de paysage. De là nous avons passé par une allée naturelle d'arbres très-serrés et touffus, et après quelques contours riches en belles vues nous sommes arrivés à *Fontana*, le dernier et le plus grand village de l'Epomeo; il contient 1,500 habitans occupés de la culture de la vigne qui réussit parti-

culièrement bien sur le revers méridional de la montagne et produit le meilleur vin de toute l'île. Le village est bien bâti, orné d'une belle église et très-propre, ce qui est en général un des mérites des insulaires d'Ischia. Je fus étonnée de trouver dans le mur de ce temple un beau tronçon de colonne de marbre blanc cannelé, et quelques chapiteaux : on dit que ces fragmens sont le fruit d'une ancienne fouille, et paraissent appartenir aux siècles de l'architecture grecque. C'est là que finissent les habitations, et même à-peu-près la grande végétation; plus haut les plantes deviennent plus rares : on en trouve cependant encore jusqu'au sommet. De Fontana nous avons monté une heure et demie pour arriver à la plaine qui couronne l'Epomeo; on la nomme *Saint-Nicolas*, d'après un ancien couvent qui y était jadis : là se présenta soudain devant nos yeux, un monde de terre et de mer. Le point le plus remarquable est toujours le Vésuve; son étendard de fumée est le premier objet qui ait frappé nos regards, c'était comme un fanal, d'après l'indication duquel nous trouvions les places les plus remarquables des environs de Naples. Nous pouvions distinguer comme des points lumineux les lacs d'Averne et de Fusaro; toutes les îles se découvraient distinctement : celle de Procida paraissait pou-

voir être atteinte d'un jet de pierre. L'air raréfié et serein rapproche les distances ; la petite île Vivara paraissait toucher Ischia, elle est inhabitée ; sous les myrtes dont elle est toute couverte vit une seule espèce de quadrupède la plus rare de l'Europe, c'est une espèce de chèvre ou plutôt de mouton sauvage ; il porte une toison brune, et a de petites cornes. Buffon le désigne sous le nom de mouflon, et le regarde comme la souche primitive des brebis : on en trouve aussi sur les montagnes de la Corse et de la Sardaigne ; à Vivara on les soigne pour la chasse du roi.

Après avoir joui long-temps de ce beau coup d'œil, nous avons parcouru la plaine. Le sol est une argile qui n'est pas tout-à-fait stérile : la pente méridionale, depuis le bord du sommet jusqu'à l'endroit où commencent les vignes, est cultivé en pommes de terre. On ne trouve nulle part sur cette hauteur la moindre trace de lave ce qui rend douteuse l'origine volcanique de cette montagne, mais plusieurs géologues assurent que cette argile est une lave décomposée.

L'Epomeo, a, comme je l'ai déjà dit, deux pointes principales, dont celle qui est à l'est n'a point de plaine, mais plusieurs dents ou découpures; elles nous ont paru garnies de genêts en fleurs qui leur donnaient l'air d'être dorées. L'au-

tre pointe s'élève du côté du nord sur l'un des bords de la plaine de Saint-Nicolas, où nous étions. Cette pointe est percée de main d'homme du sud au nord, en forme de grotte, et cette excavation est le seul vestige du cloître qui s'y trouvait autrefois : du côté de l'ouest les fenêtres des cellules taillées dans le roc, offrent une vue d'une immense étendue sur la mer. Au bout du côté du nord, est un balcon taillé dans ce même roc, à hauteur d'appui ; lorsque de là on regarde en bas, l'immense profondeur cause du vertige. Je suis entrée dans la grotte, elle pourrait contenir huit à dix personnes ; elle est habitée en ce moment par trois sales hermites : les deux plus jeunes vont à la quête, pendant que le plus âgé est occupé (à ce qu'il assure) à la prière. Le précédent habitant de cette caverne avait su s'attirer la considération générale, et se mettre en odeur de sainteté ; ses successeurs passent pour des scélérats, c'est pourquoi le peuple de l'île n'est guère libéral pour eux. A côté de la grotte est une jolie chapelle aussi taillée dans le roc, bien arrangée dans l'intérieur, et ornée de marbre : à droite est une petite sacristie bien éclairée. Cette chapelle a un desservant qui est obligé, selon la fondation, de venir tous les jours dire une messe pour les hermites : ses revenus sont très-petits, il a la jouissance d'un champ

de pommes de terre, dont les trois hermites lui volent plus de la moitié.

Le 11 juillet.

Comme les bains de Gurgitello ne me convenaient pas du tout, on m'a fait essayer les étuves de San-Laurenzo. Elles sont situées au pied de la colline d'Arbusto, dans une campagne agréable; les chambres de bains sont arrangées de manière que l'on peut placer isolément la jambe ou le bras malade pour qu'il reçoive par des ouvertures pratiquées à cet effet l'influence de la vapeur. Toutes ces chambres sont spacieuses, propres et bien éclairées; l'air chaud qu'on y respire n'est point incommode, on le sent plutôt bienfaisant; il est parfumé de l'agréable odeur des myrtes qui couvrent le sol et les étuves. Ces chambres sont pratiquées dans des excavations dans la terre de forme ovale, entourées de murs: on y descend par une porte qui s'ouvre sur deux escaliers. On se fait déshabiller et couvrir d'un grand drap; on ouvre ensuite le nombre d'orifices de vapeur, que votre médecin vous a ordonné. Ces orifices se trouvent en partie sur les côtés et en partie sur le sol : on m'en a ouvert six. Dès le premier instant on se sent si pénétré de cette vapeur qu'elle produit de suite une violente transpiration, et cependant on éprouve un rafraîchissement inté-

rieur très-agréable. J'ai commencé par une séance de dix minutes, j'irai ensuite jusqu'à douze ou quinze. Il faut avoir soin en sortant de s'habiller chaudement; on se fait porter dans son lit, où l'on reste quelques heures. Comme ces bains font beaucoup d'effet, on ne les prend que tous les cinq jours. Leur effet sur les rhumatismes invétérés est inconcevable; dès le second bain je me suis sentie singulièrement soulagée, et l'un de mes amis, qui était tourmenté d'une attaque de goutte au pied, fut complétement guéri après le quatrième: on n'en prend presque jamais plus de six. Tous les membres de la famille à qui ces bains appartiennent sont de bonnes gens, serviables, affectueux, mais curieux jusqu'à l'importunité, et avides de ce qu'ils voient comme les enfans. Ces qualités et ces défauts caractérisent presque tous les habitans d'Ischia; ainsi que les enfans, ils ne connaissent ni le vrai prix de ce qu'ils vendent, ni la valeur de l'argent, et le demandent presque au hasard, mais avec avidité. Je puis en citer deux traits assez frappans. Lorsque je demandai le prix des bains, le propriétaire me dit que c'était un ducat pour chaque bain, je me récriai sur la cherté de ce remède, qu'il ne me fit payer, quand j'eus fini ma cure, qu'à raison de six gros de notre monnoie.

Mon hôte à Ischia est un ecclésiastique estimé de qui j'attendais plus de bonne foi, il me demanda vingt ducats pour un baril de vin contenant quarante-huit bouteilles; j'appris le même jour dans ma promenade que j'en aurais dans toute l'île de même qualité pour deux ducats et demi. Mais ce qui me fit le plus de peine, c'est qu'à titre d'ecclésiastique je lui avais remis une somme d'argent pour la distribuer aux mendians qui obsédaient ma demeure. Leur persécution ne cessa pas, et j'appris que le révérend avait gardé cet argent pour lui : quand je lui en fis des reproches, il me répondit sans nier le fait, et sans se déconcerter, que cette canaille n'était pas digne de mes bienfaits, et qu'il en avait acheté de l'huile pour la lampe qui brûle devant la Sainte-Vierge, ce qui serait plus profitable pour mon salut et beaucoup plus agréable à Dieu.

Le 12 juillet.

La soirée d'hier fut remarquable par une éclipse totale de lune : le temps était singulièrement calme, le bruit des vagues de la mer n'était plus qu'un doux murmure ; ce bel astre voilant peu-à-peu sa splendeur, l'obscurité croissant par degrés et se répandant enfin sur toute la contrée, éclairée seulement par les étoiles devenues plus

brillantes, toute la nature avait un aspect si singulier, si étranger, que j'en éprouvai comme une espèce de frayeur ou plutôt de saisissement. Les habitans de cette île ne font aucune attention à ce phénomène solennel; peu savent même ce que c'est qu'une éclipse, et croient simplement que la lune est sous un nuage. Chez nous, dans le nord, une éclipse aussi complète aurait causé des craintes superstitieuses: la superstition des peuples du midi est d'un tout autre genre. Nos paysans allemands croient aux apparitions, aux spectres; je n'ai pas vu ici la moindre trace de cette croyance ou de cette terreur. Serait-ce la sérénité de leur beau ciel qui se répand dans l'ame et n'en laisse pas approcher de noirs pressentimens, tandis que les brûmes et les brouillards prennent facilement chez nous des formes fantastiques aux yeux des gens simples et peu éclairés.

Le 14 juillet

La petite peuplade de l'île d'Ischia est composée de plusieurs nations voisines; la tige en fut formée probablement par la dernière colonie romaine qui s'y établit et à laquelle se mêlèrent des Siciliens, des Napolitains et des Espagnols. Chacune de ces nations apporta ses mœurs, ses coutumes, ses opinions, son lan-

gage, et tout cela fondu ensemble compose ce qui existe aujourd'hui. Quant à la langue elle s'écarte de beaucoup de celle de Naples; plusieurs écrivains prétendent y avoir trouvé des rapports avec celle des anciens Grecs.

Les habitans de cette ile sont en général de grandeur moyenne, maigres et élancés, mais du reste bien faits; leur teint est d'un brun jaunâtre et leurs cheveux noirs; les traits du visage sont fins, les yeux presque tous d'un brun foncé, vifs et ardens, et très-rapprochés l'un de l'autre. A tout prendre les hommes sont mieux que les femmes : ces dernières formées très-jeunes, passent très-vite; à vingt-cinq ans elles sont déjà entièrement flétries; mais j'ai vu de jeunes filles de huit à douze ans qui étaient des beautés idéales*, et d'autres au contraire qui à dix-huit et vingt ans n'étaient déjà plus jolies. Leur bouche est en général très-bien formée, mais il y a peu de belles dents. Les personnes âgées sont frappantes de laideur.

A l'égard de leur costume il est arrivé, là comme presque dans toute l'Europe, que chez les personnes d'un rang un peu élevé, l'envie de se distinguer a prévalu sur l'usage national; mais il s'est conservé chez le peuple, au moins pour les femmes, et leur costume de parure est riche et très-agréable. Il consiste dans un corset

de velours lacé devant par-dessus une pièce baleinée; la chemise est nouée sous le cou et rangée en petits plis sur la poitrine. La jupe est courte et très-plissée. Par dessus le corset les femmes mettent encore une veste de soie lorsqu'elles sortent de la maison. Leur coiffure consiste dans un petit bonnet noir garni d'or, d'où pend, lorsqu'elles sont hors de chez elles, le voile que j'ai déjà décrit. L'habillement des hommes ressemble à celui des matelots. Comme le clergé est un état honorable, les fils cadets des gentilshommes se font consacrer pour se distinguer de la classe inférieure; cependant ils n'en obtiennent la permission que lorsqu'ils peuvent prouver qu'ils possèdent une fortune de 700 ducats: cette loi a pour but de les mettre au moins à l'abri de la pauvreté totale, qui pourrait les conduire à des actions indignes de leur caractère.

Avec une telle quantité d'ecclésiastiques sans emploi, on pourrait croire que l'occasion de s'instruire ne manque pas à la jeunesse, mais ces ecclésiastiques ignorans eux-mêmes à tout excès, s'abandonnent entièrement à l'oisiveté, et personne à Ischia ne se soucie d'instruction. A la confirmation, qui suivant l'usage catholique a lieu à l'âge de 7 ou 8 ans, on donne une courte instruction, qui ne pénétrant pas l'ame est bientôt oubliée, et qui faite par un prêtre ignorant

ne peut avoir aucun effet. Les ecclésiastiques ont si peu de prétention au respect que le peuple leur devrait, que non-seulement ils se mêlent dans leurs jeux les plus grossiers, mais qu'ils servent souvent de ménétriers pour les danses indécentes du peuple. Ce fut le prêtre de la chapelle la plus voisine de ma demeure qui m'amena une troupe de jeunes gens des deux sexes, pour me faire connaître la danse du pays; lui-même jouant du violon la mit en train, fit toutes sortes de facéties avec les jeunes gens, et prit en très-bonne part leurs plaisanteries qu'ils ne lui épargnaient pas. Les singulières grimaces de ce prêtre en sautant au milieu des danseurs avec sa soutane, me rappelait les anciennes danses des prêtres saliques : celles de cette île n'ont rien d'attrayant, les danseurs et danseuses sautent en rond; la vivacité de leurs gestes, qui passent souvent les bornes de la décence, y met seule quelque variété. On serait tenté de penser que par cette conduite peu mesurée le clergé doit perdre toute confiance, mais on se tromperait, le peuple distingue *le prêtre* de l'individu revêtu de ce titre, c'est ce dernier seulement qui se livre aux plaisirs mondains; à l'autel et dans son office il est représentant de la divinité, le pécheur pénitent n'a aucun souvenir au confessional de la vie mondaine de son prêtre,

il se prosterne humblement devant lui, lui baise la main, lui avoue ses péchés, tandis que hors de là, s'il avait des filles, il lui défendrait peut-être l'entrée de sa maison. Cependant parmi ce grand nombre d'ecclésiastiques, il se trouve bien aussi quelques hommes respectables et vertueux, et quelques bons orateurs, qui se font non-seulement une grande réputation de sainteté, mais qui ont beaucoup d'influence sur les esprits, surtout lorsqu'ils prêchent en plein air.

Une bigoterie raisonnée qui pourrait répandre quelque tristesse dans l'ame, ne trouverait aucun accès chez ce peuple porté naturellement à la gaîté; les habitans d'Ischia se jouent quelquefois de leurs saints comme les payens le faisaient de leurs dieux, mais c'est sans impiété, sans croire mal faire. Ils ont une grande dévotion pour la Sainte-Vierge, mais cette dévotion est enfantine; ils y mêlent une naïveté burlesque qui paraît bien étrange au sérieux dévot du nord : ils donnent à la vierge, moitié en plaisantant moitié sérieusement, toutes sortes de noms caressans, et souvent ils l'appellent *buonetta vecchieretta* (bonne petite vieille). Lorsque nous étions sur l'Epomeo, un de nos guides fut appelé pour dîner; il répondit : Il faut auparavant que j'aille dire à ma *bonne petite vieille mère* quelque chose à l'oreille; il courut

en gambadant à la chapelle, caressa les joues de l'image de Marie, lui baisa les mains et les pieds, puis il lui demanda pardon de conduire des hérétiques, et la pria de lui procurer un bon repas. Je cite ce trait pour donner une idée de la dévotion de ces insulaires. En général ce peuple est bon, enfantin, curieux et timide; mais on n'entend jamais parler de vols, d'assassinats. Leurs défauts habituels sont de petites pratiques pour gagner le plus d'argent qu'ils peuvent aux étrangers, et l'habitude de surfaire. A leur timidité naturelle, suite peut-être du gouvernement oppressif des Espagnols, se joint un respect servile pour les grands : la bonté active ne se trouve que chez ceux avec qui on n'a aucun rapport d'argent. Les femmes et surtout les jeunes filles sont remarquables par leur honnêteté, leur complaisance, leur désintéressement. Notre hôte est, ainsi que je l'ai dit, un ecclésiastique très-intéressé, cherchant à surfaire sur tout; ses sœurs qui tiennent le ménage, sont officieuses, vraies, fidèles, mais si peu accoutumées à avoir de l'argent à elles, qu'elles donnaient à leur frère celui qu'elles recevaient de nous : en reconnaissance de leurs soins, lorsque je le sus, je ne leur donnai plus que de petites parures à leur usage. Je n'ai au reste point eu d'occasion de faire des connaissances

suivies ni parmi les habitans, ni avec les baigneurs. Comme il n'y a point d'endroit public destiné au rassemblement général, les étrangers ne se rencontrent qu'à la promenade, chacun monté sur son âne et tenant un parasol : il est rare qu'on entame des conversations ; mais nous avons eu quelques visites de Naples, qui interrompaient agréablement notre solitude.

Le 26 juillet.

Aujourd'hui notre cure de bains est terminée, mais nous n'osons pas encore nous exposer à l'air de la mer, ce qui nous oblige de prolonger notre séjour dans cette île pendant quelques jours. Mon aimable nouvelle connaissance, le prince de Hesse Philipsthal, ayant appris notre prochain départ, est venu nous faire une visite pour arranger notre retour. Non-seulement il nous a offert son bâtiment pour notre transport à Naples, mais il nous a promis de revenir lui-même de Gaëte pour nous chercher : il vient de partir pour y retourner. La mer est calme mais la chaleur est étouffante, les personnes les mieux portantes ont peine à respirer; un brouillard très-fin et très-léger est répandu sur la contrée, il semble qu'on voit les objets comme à travers une gaze; les derniers rayons du soleil

paraissent d'un rouge foncé, et l'étoile du soir bien pâle. Le silence de la nuit a quelque chose d'effrayant, on n'entend pas remuer une feuille, la mer même ne fait aucun bruit : cette chaleur, cette absence de mouvement font souffrir.

Le 27 Juillet.

Mon sort était d'éprouver et les délices et les horreurs de ce climat si beau et si terrible ! Cette journée d'hier si brûlante, ce temps si calme et si étouffant, étaient les annonces d'un tremblement de terre assez fort ; pendant cinq ou six secondes nous avons eu quelques secousses verticales. A peine étais-je couchée que j'entendis de tous côtés un bruit si fort surtout aux portes et aux fenêtres, que je me hâtai de sortir de mon lit, dont le ciel remuait violemment et menaçait de tomber. Une porte s'ouvrit d'elle-même avec fracas, des bouteilles d'huile furent cassées dans mon antichambre, et les ornemens dessus les armoires roulèrent sur le plancher. On entendait au-dehors des cris de frayeur; aussitôt tout le monde de la maison se précipita dans ma chambre, et nous nous préparâmes à fuir. Notre hôte paraissait assez tranquille pour le moment ; d'après son expérience passée il nous disait que le danger était passé, mais que

le tremblement de terre se renouvellerait dans vingt-quatre heures. Les souvenirs de ce fléau destructeur, qui, si souvent, a visité et bouleversé cette île, excitait mon imagination, et cependant mon ame était calme : ne sommes-nous pas partout sous la main de Dieu ?

Nous montâmes sur le toit de la maison pour observer l'atmosphère; l'air était agité, mais toujours très-chaud; on n'entendait que le bruit des habitans que la peur avait chassés de leurs maisons : un feu très-vif s'élevait par intervalles du lointain Vésuve. On comprend que la nuit se passa sans dormir; la compagnie resta rassemblée dans ma chambre. Vers minuit nous entendîmes tout-à-coup un bruit souterrain qui ressemblait au tonnerre éloigné; une heure après se succédèrent quelques secousses plus fortes que les précédentes. Toutes les armoires pratiquées dans les murs s'ouvrirent. La troisième reprise plus faible, fut sentie vers les trois heures du matin. Pendant la matinée on ne parlait que des malheurs causés par le tremblement de terre dans les autres parties de l'île, surtout au port de Lacco et à Casa Micciola. Nous nous y sommes transportés sur nos ânes et nous avons trouvé que ces malheurs consistaient en quelques vieux murs de jardin renversés. Le roi de Sardaigne était arrivé de la veille à la ville d'Is-

chia ; lui et la plupart des baigneurs avaient, il est vrai, passé cette nuit de terreur en *plein* air dans les deux ports, sur le rivage, pour pouvoir au pis aller se sauver sur les bâtimens qui se trouvaient en rade.

Le 31 juillet.

De terribles nouvelles des ravages que le tremblement de terre a causés sur le continent nous arrivent de Naples; j'espère qu'il y a de l'exagération dans ces récits. En attendant la nature n'est pas encore appaisée, la mer est à présent tourmentée de violens orages ; c'est vraiment un spectacle effrayant de voir un vaisseau balancé sur ces vagues furieuses, qui s'avancent en roulant comme des montagnes; mais malgré la violence du vent qui les soulève ; l'air n'en devient pas plus frais ; un brouillard léger, transparent enveloppe encore tous les objets. Je désire que pendant ce trouble de la nature, le prince ne s'expose pas pour venir me chercher, d'autant plus que des marins expérimentés me donnent des espérances rassurantes pour les jours suivans.

Le même soir après dix heures.

Pour la dernière fois peut-être j'ai monté sur le toit de notre maison, et j'ai jeté mes regards

sur la contrée éclairée faiblement par la clarté douteuse de la demi-lune. Le vent soufflait avec véhémence dans les branches des arbres, et les vagues de la mer soulevées très-haut en faisant un bruit épouvantable, montaient, retombaient, remontaient encore avec une grande vitesse. Le reflet de la lune brisé par ce mouvement ressemblait à des éclairs. Une crainte affreuse s'emparait de moi, en pensant qu'il serait possible que le prince trop téméraire ou trop courageux, se fût exposé sur cette mer orageuse pour me tenir parole. L'ouragan devenait toujours plus violent, mon imagination était obsédée de l'idée des dangers auxquel l'homme est en butte pendant son court passage sur cette terre. Mon cœur était profondément ému; j'ai levé les yeux au ciel, les étoiles brillaient d'une lumière si pure, si céleste! Ici bas une image effrayante des orages de la vie; là haut un ciel plein de calme et de gloire : des espérances d'une existence plus sereine, plus tranquille au-delà de ce monde de ténèbres et de misères, s'élevaient dans mon ame et la consolaient. Que l'homme paraît faible et petit dans la lutte orageuse des forces puissantes de la nature! mais combien cette ame immortelle s'élève victorieusement au-dessus de cette puissance, par la faculté de

parvenir un jour dans ce beau ciel si serein et si paisible.

Le 1 août.

A sept heures du matin l'excellent prince de Hesse est entré dans ma chambre en disant : il faut tenir sa parole quand même les orages nous contrarient. La mer n'est point encore calmée, mais il y a des indices que vers midi le temps changera. Le bon prince est décidé d'attendre le moment favorable pour notre sûreté; il nous invite à nous tenir toujours prêts à partir , et il est allé au port ordonner les préparatifs du départ. Les nouvelles qu'il nous apporte des suites du tremblement de terre sont plus fâcheuses que je ne me l'étais imaginé; Naples a beaucoup souffert, et dans l'Abbruzze les ravages sont terribles.

Il est midi, l'ouragan a cessé, le vent est favorable, et dans une heure nous devons nous trouver sur le port. Bientôt les sublimes objets qui m'environnent ne seront plus pour moi que des souvenirs, je n'ai plus que quelques minutes à passer dans cette île charmante, où je ne reviendrai sans doute jamais. Tout autour de moi prend une teinte mélancolique; lorsque le moment de la séparation arrive, ce qui nous a plu

nous semble alors plus agréable encore, ce que nous avons aimé nous devient plus cher, les places favorites paraissent plus attrayantes, les points de vue plus ravissans : voilà ce que j'éprouve en quittant Ischia

Naples le 2 août.

Hier à deux heures de l'après-midi nous quittâmes notre île, un vent favorable enflait doucement nos voiles ; nos regards se fixèrent aussi long-temps qu'il nous fut possible de les distinguer sur ces sites variés qui nous avaient si souvent enchantés. La chaleur était brûlante, mais notre aimable conducteur avait pensé à tout : nous avions à bord des rafraîchissemens de toute espèce : un délicieux repas des plus beaux fruits nous fut offert en si grande abondance que nos matelots en eurent aussi leur part ; on aurait dit être dans le jardin des Hespérides.

Le temps resta calme et beau jusqu'à ce que nous approchâmes de Pozzuoli, mais dès que nous eûmes tourné la pointe saillante de ce rivage, nous fûmes assaillis d'une tempête assez forte qui obligea de plier les voiles. Nous eûmes l'occasion d'admirer le courage et l'adresse des matelots : le chapeau de l'un de nos amis fut jeté par le vent impétueux dans la mer ; sur-le-champ un des matelots se précipita dans les

flots et disparut à l'instant, mais bientôt il reparut tenant le chapeau avec les dents, revint vers le bâtiment en se fendant contre les vagues, et y remonta avec une incroyable rapidité. On n'osa plus déployer les voiles, ce fut à l'aide des rames que nous entrâmes sains et saufs dans le port un peu avant le coucher du soleil.

A peine étais-je entrée dans mon appartement que des cris perçans, venant de la rue, m'attirèrent sur mon balcon. Une troupe de vieilles femmes en haillons et les cheveux épars hurlaient derrière une croix qu'un homme portait devant elles ; c'était un affreux spectacle ! on me dit que depuis le tremblement de terre il se renouvelait tous les soirs. Une compagnie de vieilles dévotes allaient ainsi faire leur dévotion dans la chapelle de Sainte-Anne, parce que les secousses ont eu lieu le jour de la fête de cette sainte, et que l'on croit que c'est à elle et à son intercession que Naples doit de n'avoir pas été entièrement détruit. Il est sûr que cette ville en a beaucoup souffert ; dans plusieurs rues les maisons doivent être étayées; il y en a près desquelles on a défendu de passer, et quelques édifices publics sont très-endommagés. Plusieurs familles ont été forcées de quitter leur demeure, et logent dans les auberges qui ont été épargnées, mais rien n'est plus triste que les

nouvelles qu'on reçoit de l'Abruzze. La petite ville d'Isernia, bâtie sur un ancien cratère, est pour la plus grande partie ensevelie : la terre s'est ouverte, et présente des abîmes. L'annonce du fléau fut affreuse : il sortait de terre des flammes semblables à des serpens de feu glissant sur le sol. Les gens de la campagne en furent si effrayés qu'ils se réfugièrent dans la ville, où ils partagèrent le triste sort des habitans dont la plupart ont péri, tandis que ceux qui gagnèrent les champs furent sauvés.

Le 3 août.

Le tintamarre continuel de cette ville populeuse et bruyante ajoute encore plus de douceur, de charme et de regret au souvenir de l'île paisible et tranquille que je n'oublierai jamais. Assise sur mon balcon je contemple cette mer immense qui m'entourait et qui toujours élevait mon ame; ici au lieu de la belle nature, les maisons de pierre blanche d'une hauteur démesurée, fatiguent mes yeux et rétrécissent mes pensées. La magnificence et la majesté des beaux édifices me remplit d'étonnement, mais la richesse de la nature me ramène au puissant créateur, m'inspire des idées plus grandes, plus abondantes, et donnent en même temps du repos à mon ame. Les plus belles productions de

la nature n'ont coûté aucun soupir à aucun mortel, et si la terre exige quelque aide de l'homme, elle lui rend au centuple ce qu'il lui confie, et son travail double ses jouissances.

Aujourd'hui nous avons parcouru les rues de Naples pour juger des effets du tremblement de terre. Dans une rue aboutissante à celle de Tolède les maisons des deux côtés sont appuyées du haut en bas. La frayeur et la crainte tourmentent encore les habitans; on a senti la nuit précédente quelques légères secousses. On regarde ces mouvemens de la terre comme des avant-coureurs d'une prochaine éruption du Vésuve, et on la désire; on attend d'elle qu'elle calmera la terre, en donnant l'essor au feu et aux matières inflammables qui la soulèvent; en attendant les processions à Sainte-Anne ne cessent pas.

Le 4 août, Naples.

On m'avait beaucoup parlé des *corps incorruptibles* dans le couvent des Franciscains: Dieu, me disait-on, accorde à ces prêtres la grace que les corps enterrés dans leur église se dessèchent sans se corrompre. J'ai été curieuse de voir cette collection de modernes momies, et je m'y suis rendue aujourd'hui. Une propreté remarquable règne dans le vestibule du cou-

vent; il est partagé dans sa longueur par une paroi, derrière laquelle se trouve une fosse profonde remplie de sable; là, sur la superficie de ce sable très-sec, sont déposés les corps qu'on veut conserver : tous n'en sont pas également susceptibles. Environ quatre semaines après, on retire le corps complétement desséché, et on le place parmi les autres figures mortes et desséchées de la même manière.

A droite de la porte d'entrée est une allée étroite et longue, suffisamment éclairée, qui mène à l'appartement des momies; cette allée est garnie d'un bout à l'autre de squelettes de moines franciscains dans l'habit de leur ordre, qui paraissent regarder dans différentes postures ceux qui entrent, ce qui commence à monter une imagination mobile. Cette allée conduit dans la chambre des morts ; un jour très-clair adoucit un peu ce qu'il y aurait d'effrayant à ces figures, qui sont placées les unes à côté des autres contre les parois, assises, debout, à genoux. Contre la paroi à gauche se voit un cercueil un peu élevé, ouvert et très-orné, où il y a un corps desséché. Un frère lai, notre conducteur, nous dit que c'était un prince distingué, et nous raconta son histoire dans un jargon presque inintelligible. A l'aspect de ces horribles images de la mort, je me demandais si j'ai-

merais avoir en ma possession la dépouille mortelle, inanimée, desséchée, effrayante d'un être chéri? Non, non, non, répondirent à la fois une foule de sentimens intérieurs, qui gagnerais-je, que la prolongation de tout ce que la mort a de pénible et de triste? Ah! qu'il m'est bien plus doux, bien plus consolant, de jouir encore de la présence d'un objet aimé par la mémoire et le souvenir de ce qu'il était dans ses beaux jours et par la foi qui me le représente mille fois plus beau encore dans les demeures célestes. Mon ame serait attristée et troublée par la vue de cette enveloppe si défigurée.

Le 5 août.

Lorsque la nouveauté d'un lieu étranger n'attire plus l'imagination, ce qu'il y a de choquant et de désagréable se montre plus fortement et frappe davantage; c'est ce que j'ai éprouvé à Naples plus que dans aucune autre ville. Déjà en y arrivant il se mêla aux sensations que m'inspirait cette belle nature, des observations affligeantes et fâcheuses. Ce bruit désordonné et continuel m'étourdit et m'attriste, il me rappelle sans cesse les abominations, les cruautés qui ont été exercées il y a peu d'années dans ces mêmes places où cette foule toujours en mouvement semble n'exister que pour le plaisir

et pour le bruit ; et cependant cette joie même a quelque chose de profondément triste ! on voit cette foule sauvage au physique et au moral sur les bords du volcan qui d'un jour à l'autre peut anéantir ce beau royaume. Il paraît que le gouvernement napolitain malgré son expérience n'a pas de connaissances exactes de sa situation : dans ce temps-ci où le tremblement de terre a déjà répandu assez de misère, on se permet de grever encore le peuple par de nouvelles impositions; on en a mis de très-fortes sur les huiles. La plupart de leurs mets sont apprêtés à l'huile, les chapelles des saints en font une grande consommation, on n'oserait leur en soustraire; ainsi la gourmandise et la dévotion sont en en souffrance par cet impôt. Le peuple murmure, le gouvernement menace, et le mal augmente chaque jour. Ce peuple qui se meut en foule devant mes yeux, c'est une masse inflammable à qui il ne faut qu'une étincelle pour éclater et lancer au hasard la destruction. Aucune idée morale ne trouve place dans des têtes où le chaos de l'adoration irréfléchie des saints a remplacé le christianisme, seul et vrai guide de l'homme. Il n'est seulement pas question d'écoles pour peuple; quant aux séminaires des ecclésiastiques on peut en juger d'après l'esprit du clergé qui se transmet au peuple. Les sermons pronon-

cés dans la chaire sont misérables au-delà de toute expression! Le peuple quitte l'église d'abord après la messe avant que le sermon ait commencé, il ne reste que très-peu de monde à l'église pour l'entendre, et cependant ce même peuple se rassemble en foule autour des prédicateurs dans les rues, et se laisse patiemment reprocher ses péchés dans les termes les plus forts et les plus grossiers termes, qui vont même jusqu'aux injures. Comme ces prédicateurs ambulans acquièrent facilement une certaine influence sur la masse du peuple, ils ne sont pas indifférens au gouvernement qui cherche à les attirer dans ses intérêts. Il y a quelques semaines qu'un de ces prédicateurs populaires n'ayant pas montré des sentimens favorables au gouvernement, disparut quelque temps après. J'ai vu il y a quelques jours un de ces prêcheurs de rue suivi d'un homme qui portait une croix très-massive; au coin d'une rue il monta sur la chaise de bois d'une vendeuse de melons, et commença un discours véhément qui n'était qu'un tissu de reproches, d'injures et de menaces de l'enfer dont il faisait une peinture horrible, en y plaçant tout son auditoire. La foule impie était rassemblée autour de lui, la tête baissée, et se laissant bonnement maudire et damner, sachant bien qu'il y aurait en réserve un mot de consolation.

En effet après que le fougueux censeur se fut calmé, il finit par dire qu'il y avait pour les pécheurs un seul moyen d'être sauvés, et qu'il allait leur offrir ce remède contre la damnation éternelle; il tira de dessous son manteau un paquet d'images de saints, en assurant à son auditoire que la possession de ces images anéantissait tous les péchés. Alors la foule se précipita humblement vers le prédicateur, chacun d'eux acheta un exemplaire de l'image miraculeuse, et s'en alla joyeux chez lui avec le gage de son salut, et le prédicateur non moins content avec l'argent dans sa poche; et qu'on ne croie pas que cette superstition ne se trouve que chez le peuple, elle règne dans toutes les classes et même sur le trône.

Le 6 août à six heures du matin.

Je me lève de bonne heure pour jouir sur mon balcon des seuls instans de tranquillité qu'il y ait à Naples; le bruit de la vie agitée des Napolitains ne se fait pas encore entendre et je jouis du silence complet qui règne autour de moi. Dans l'éloignement se dessine le nuâge de vapeurs sortant de la cîme du Vésuve, annonçant par son volume l'éruption prochaine de la destruction qu'il récèle dans son sein. Quelle compensation des richesses que la nature donne

à ce climat si favorisé! mais combien d'orages effrayans le menacent auxquels on ne songe pas. La vertu est ensevelie dans un sommeil si profond, qu'elle ne peut être réveillée que par de violentes secousses. Où que je porte mes pas, je rencontre des preuves de l'abrutissement de la nature humaine. Dans ce pays, qui pourrait être un vrai paradis, je soupire après le désert silencieux des environs de Rome; c'est en vain que je cherche dans cette ville une place qui pourrait me tenir lieu de ma paisible Casa Tonda et du tranquille Latran, et ce profond silence qui règne entre les débris des acquéducs de la Maremma. Quelques attraits que présente la belle nature, elle ne peut pas nous dédommager de tout ce qui parle à l'ame plus puissamment encore, de ce qui tient à la moralité, de ce qui annonce la vertu et l'énergie humaine. Mais trouve-t-on à Rome de quoi contenter ce sens intérieur? sans doute on ne peut répondre positivement à cette question, on devrait en même temps dire *oui* et *non* : ce qu'il y a de sûr cependant, c'est qu'on n'y voit pas dans la basse classe du peuple cette corruption qui va jusqu'au dégoût; il n'y a pas à Rome une ignorance aussi barbare qu'à Naples; on n'a pas à craindre dans une ville aussi dépeuplée que Rome, des attroupemens pareils à ceux qui exerçaient à Na-

ples, il y a peu d'années, des cruautés de cannibales : il paraît aussi que le gouvernement du Pape actuel amène un rapport mieux entendu entre le peuple et le pouvoir suprême. C'est dans l'appauvrissement de l'état de l'église qu'il faut chercher la cause de la misère d'une grande partie des habitans de Rome; mais à Naples il y a un contraste frappant et continuel entre l'abondance et l'indigence qui déchire le cœur. Au milieu de l'accumulation des superfluités et de toutes les productions du sol le plus fertile, on entend résonner sans cesse ce cri déchirant : *muoro di fame* (je meurs de faim.) Bref..... je désire de retourner à Rome, et cependant je ne puis quitter Naples avant les derniers jours du mois d'octobre, à cause de la traversée des marais Pontins et des bains de mer qui m'ont été ordonnés, et qu'on ne peut prendre qu'après un repos de quinze jours après avoir pris ceux d'Ischia. J'en profiterai pour visiter l'île de Caprée, Sorrento et Salerne; j'ai besoin de remonter par le spectacle des beautés de la nature mon esprit abattu et fatigué de cette cohue qui s'agite sans cesse.

Après-midi 2 heures.

La disposition mélancolique où les méditations de cette matinée avaient mis mon ame,

exigeait un contraste qui pût y rétablir la sérénité, je l'ai trouvé chez mon aimable amie portugaise, la comtesse de Saa. Jusqu'alors je n'avais vu cette femme si gaie, si spirituelle qu'au milieu du grand monde, ce matin sans me faire annoncer je suis entrée dans sa chambre pour la voir dans sa vie intérieure : c'est à mon avis le vrai trône des femmes et leur plus belle destination. Ici quelque chose d'étranger dans les usages la rendait plus piquante et plus intéressante. A la manière des orientaux, la jeune et belle comtesse de Saa était assise sur desp iles de coussins au milieu de sa chambre; ses femmes étaient en cercle autour d'elle, toutes occupées de quelques ouvrages à l'aiguille, et ses enfans folâtraient aux pieds de leur jolie maman. Sur le visage de ces femmes s'exprimait, si je puis parler ainsi, un reflet de leur douce et bonne maîtresse. Nous entrâmes dans un entretien animé sur les coutumes des différens peuples; la comtesse parlait avec esprit et avec beaucoup de feu des prérogatives de sa patrie, et les comparaisons qu'elle faisait entre les Napolitains et les Portugais étaient toutes à l'avantage de ces derniers. Elle m'a proposé ensuite une promenade. Nous nous sommes fait mener à la villa Reale (campagne royale,) nous avons passé près de la chapelle Sainte-Anne, qui était entourée d'une

grande foule. Pour ne pas scandaliser mon amie ou troubler ses sentimens religieux, je ne me suis permis aucune observation sur cette partie du culte catholique, mais à sa manière d'être aimable et naturelle qu'elle conservait sans la moindre affectation j'ai cru voir que nos jugegemens là-dessus ne différaient pas beaucoup.

Le 7 août.

J'ai eu une surprise agréable par la visite de l'excellent prince de Hesse qui était venu m'annoncer qu'il était là avec sa felouque pour nous conduire à l'île de Caprée. Il avait envoyé en avant son cuisinier et ses domestiques pour nous préparer des logemens et tout ce qu'il fallait pour y séjourner trois ou quatre jours. Il m'assura que nous trouverions dans cette île une nature toute différente de celle d'Ischia, et que notre attention serait excitée par le souvenir des lieux où vécut le tyran Tibère. Il nous dit aussi que les habitans étaient distingués par leur droiture, leur probité et une propreté recherchée; ils la poussent au point que tous les samedis ils reblanchissent en entier les murs de leurs maisons. Le prince nous a offert d'être notre conducteur, et paraissait jouir d'avance du plaisir qu'il espérait nous procurer. On a beaucoup

écrit en prose et en vers sur l'art d'être heureux, peu de mots suffiraient pour l'enseigner : ***Rendre heureux tout le monde autour de soi***; c'est un secret bien plus sûr que le triste égoïsme, et le prince en est la preuve, il a l'air aussi gai, aussi content que ceux qu'il oblige sans cesse.

Le 8 août après le coucher du soleil.

Le sort se joue souvent de nos plans et de nos espérances, c'est ce dont j'ai fait aujourd'hui une nouvelle expérience. Dès les sept heures du matin le prince de Hesse était dans mon salon, et la petite compagnie du voyage, déjà rassemblée. Il nous invitait à nous embarquer, le vent était favorable, et le ciel le plus serein paraissait nous promettre une belle journée, mais à peine étions-nous entrés dans la felouque que je vis voler les oiseaux de mer vers le rivage. D'après mon expérience de la mer Baltique, je dis que c'était le signal infaillible d'un prochain orage; sans doute, répondit le prince, nous aurons de l'orage aujourd'hui, cependant j'espère que nous passerons le détroit entre Caprée et Resina avec le bon vent. Notre navigation fut prompte et charmante; l'aspect de ma chère île d'Ischia dans le lointain réveillait de doux souvenirs, et les agréables côtes de Castel-Mare

et de Sorrento se présentaient à nos regards sous un aspect délicieux. Déjà nous approchions de la petite ville de Massa située au bord de la mer, déjà nous apercevions les maisons blanches d'Ana Capri, et nous pouvions espérer d'atteindre l'île dans une petite demi-heure; mais la surface unie de la mer commençait à se friser, des vagues plus fortes s'élevaient; les matelots regardaient le prince d'un air significatif; et lui, pour ne pas nous inquiéter, leur donnait ses ordres par signes. On plia les voiles. De moment en moment les vagues montaient toujours plus haut; elles passèrent enfin par-dessus notre bâtiment, et la plupart de mes compagnons de voyage prirent le mal de mer. Les matelots ramaient de toutes leurs forces contre le vent, mais il s'était déclaré contre nous si vivement qu'il nous rejetait de toutes les places d'abordage. Le visage sombre des matelots et le sévère silence du prince trahissaient le danger dans lequel nous nous trouvions. La voix plaintive des malades, qu'on entendait à travers le mugissement des vagues, augmentait encore la frayeur. Enfin le prince s'avançant vers moi me déclara qu'il était impossible de continuer notre voyage, sans vouloir courir le danger d'être submergés et que nous n'avions d'autre parti à prendre que de céder au vent qui nous repoussait impé-

rieusement à Naples. Allons-y donc, lui dis-je, puissions-nous seulement y arriver ! Après une lutte de deux heures contre les vagues, notre felouque revint avec la rapidité de l'éclair aux mêmes rives d'où nous étions partis.

Le 9 août.

Pour adoucir nos espérances trompées de la journée d'hier, le prince avait ordonné une très-belle musique nocturne sous nos fenêtres qui nous a causé une surprise agréable. Ce matin il est venu m'annoncer que le temps étant toujours mauvais, il se voyait privé du plaisir de nous conduire à Caprée. J'avais déjà renoncé à ce voyage, et accepté pour ce jour-là une invitation amicale du respectable archevêque de Tarente, pour aller dîner à sa campagne de Portici : là j'ai trouvé ma bien chère comtesse de Saa, le duc della Torre et d'autres amis. Là, dans le plus aimable entretien j'ai retrouvé cette douce tranquillité champêtre que je regrette si fort dans la ville de Naples. Rien n'aurait été comparable au bien-être et aux jouissances de l'esprit et du cœur, s'il n'était pas arrivé des nouvelles des suites déplorables du tremblement de terre : l'archevêque nous a communiqué une lettre qui nous a fait frissonner.

A monte Rotondo (disait la lettre,) à six milles

en-deçà d'Isernia, les ravages ont été terribles, mais à Isernia même il n'est resté debout que peu de maisons qui sont devenues inhabitables ; 1400 hommes ou femmes, et une grande quantité de bétail sont ensevelis sous les décombres. Dans un circuit de plusieurs milles, neuf villages ont été bouleversés et une quantité d'hommes ont péri ; le peu de personnes qui se sont sauvées vivent dans les champs sous de légères tentes, Dans le village de Tuora, entièrement détruit, on relevait des poutres pour en faire des cabanes. On a trouvé dans une cave à demi-écroulée trois hommes encore en vie, ils s'étaient nourris de fèves sèches et d'un petit baril de vin pendant neuf jours ; l'un est mort pendant qu'on le tirait des décombres, les deux autres survivront. L'horreur et l'épouvante sont répandues dans la contrée, troublée encore par des secousses plus ou moins fortes. La corruption de tant de cadavres, mêlée aux vapeurs qui s'exhalent des fentes de la terre, a rendu l'air insupportable aux hommes, et attire des montagnes une quantité de loups et d'autres bêtes sauvages, qui augmentent l'effroi et le malheur de ceux qui ont survécu à ces désastres.

Après nous avoir lu cette affreuse relation, le duc della Torre nous a dit que d'après plusieurs symptômes, il y avait apparence d'une

forte éruption du Vésuve, après laquelle la terre serait en repos. A notre retour tous les yeux étaient tournés du côté du volcan, son nuage de vapeurs était très-enflammé : ainsi dans ce beau pays on n'est délivré d'un danger que par un autre.

Le 13 août à quatre heures du matin.

Depuis deux jours on entend de Portici du côté du Vésuve un bruit semblable à celui du tonnerre éloigné : il s'en élève des éclairs et des flammes pendant la nuit. Hier au soir j'étais assise auprès de ma table à thé avec le célèbre voyageur Alexandre de Humboldt, écoutant de toutes mes oreilles ses intéressans récits, lorsqu'un domestique entra avec impétuosité en criant : la montagne jette un feu terrible, et déjà tout est en flammes. Nous volâmes sur le balcon, et le plus grand, le plus étonnant spectacle de la nature était devant nos yeux dans toute sa magnificence. La nuit si sombre en Italie avait disparu, le volcan répandait au loin sa lumière rouge et effrayante. M. de Humboldt et la plupart des hommes de la société se hâtèrent d'aller à Portici et à Torre del Greco, pour observer de plus près le phénomène : mon imagination courut après eux, et je fus obligée de rester.

Un singulier mélange de sensations s'empara de moi, je ne pouvais m'arracher de cet aspect imposant, et je n'ai pu me coucher; jusqu'à ce que le jour naissant soit venu pâlir les objets, j'ai eu les yeux fixés sur ce torrent de feu, roulant son inondation dévastatrice sur la petite ville de Torre del Greco et sur ses vignes fertiles... Mon ame est trop remplie, je ne puis rien exprimer.

A une heure après-midi.

Ce matin j'ai vu passer dans les rues des figures vêtues de blanc et masquées : c'était une confrérie bienfaisante; ces moines avaient sur la poitrine un tableau représentant le Vésuve en feu; ils tendaient aux passans une boîte fermée avec une ouverture dans le haut pour y mettre des pièces de monnaie. Ils la présentaient aussi aux fenêtres priant en silence. L'image attachée sur leur poitrine et répétée sur la boîte indiquait assez clairement qu'ils faisaient une collecte en faveur des malheureux qui avaient souffert de l'éruption. Cet aspect me toucha sensiblement; à côté des maux qui affligent l'humanité, on aime à retrouver ce qu'il y a de bon dans l'homme, et ces confréries dévouées à la bienfaisance, à la commisération, sont une institution bien respectable.

Le 15 août.

L'air a subi un changement très-marqué et très-sensible par l'éruption du Vésuve; la respiration est devenue plus pénible aux personnes dont la poitrine est délicate, et je serais obligée comme les oiseaux, de fuir cette contrée, si les bains de mer ne me faisaient pas un bien infini que j'éprouve déjà. Les bains de mer du midi sont essentiellement différens de ceux du nord que j'ai aussi essayés; ces derniers donnaient à mes nerfs une contraction violente, sans me fortifier : au contraire ceux de ce pays me donnent un bien-être général dont je n'avais nulle idée. Il me semble lorsque je me plonge dans les vagues, que l'eau enlève toutes mes douleurs et donne à mes muscles un nouveau ressort. Ces bains sont plus efficaces lorsqu'on vient de prendre les étuves d'Ischia.

Ainsi fortifiée par leur effet salutaire, j'ai pu hasarder aussi de m'approcher des lieux consumés par les torrens de lave; c'est hier au soir que j'en fis l'essai, et il me réussit. Quoique déjà à plusieurs centaines de pas l'air enflammé agît sur moi d'une manière inquiétante, je ne me laissai cependant pas détourner de mon but, et je m'approchai courageusement de cet aspect intéressant et terrible. Sur le haut de la monta-

gne et sur les pentes, le torrent de feu continuait à couler, mais au-devant de nous, dans le chemin tendant à Torre del Greco, la lave avait déjà formé une croûte dure et noire. A notre droite, contre la mer, nous vîmes que la masse du torrent avait couvert des vignes et des cabanes; de sa sombre surface sortaient en beaucoup d'endroits de petites flammes de toutes les couleurs: des masses jaunes de soufre étaient éparses çà et là. Les malheureux habitans des hâmeaux détruits étaient campés isolément ou en groupes en rase campagne, ayant avec eux tout ce qui leur restait, et tendant les mains vers les curieux pour solliciter leur charité. La pleine lune donnant sur la place noircie par la lave, et le Vésuve en flammes de l'autre côté, faisaient un tableau nocturne éclairé par de singuliers effets de lumière extrêmement frappans. L'air de toute la contrée rempli des vapeurs de la masse de feu, donnait à l'atmosphère une espèce de mouvement extraordinaire qui augmentait encore l'effroi dont l'ame était saisie. Le dommage causé par l'éruption est évalué au-delà d'un million d'écus. Je ne sais comment on soulagera ceux qui ont souffert cette perte, et l'on a peu de choses consolantes à me dire à cet égard. Il n'y a rien à attendre du gouvernement, et je

crains que les collectes ne produisent qu'une indemnité bien insuffisante.

I. 19 août.

Déjà plusieurs sociétés nombreuses avaient monté sur le Vésuve pour considérer du haut ces masses de laves enflammées roulant en torrent. Je ne pus me refuser plus long-temps la jouissance de satisfaire ma curiosité. Nous avons donc monté jusqu'au sommet du Vésuve au nombre de trente personnes, parmi lesquelles se trouvait le célèbre géologue, M. de Buch; nous avons atteint le but avec de grands efforts. Parvenus à la hauteur du cratère, le vent a envoyé contre nous une vapeur de soufre tellement étouffante, que nous avons été obligés de gagner un abri derrière la paroi orientale du cratère, mais bientôt le courant d'air a changé, et nous avons pu nous avancer pour voir de plus près le foyer de ce grand phénomène. Quel aspect, quelle majesté! tout ce que les hommes peuvent produire de plus gigantesque paraît petit et mesquin à côté de cette sublime preuve des forces de la nature. Malheureusement je n'ai pu supporter long-temps l'évaporation du torrent de feu, quoique je fusse assise au moins à mille pas, et je fus obligée de hâter mon retour.

Le 6 septembre.

Mon ami (1) et compagnon, M. Fiedge, étant tombé malade dangereusement, j'ai été obligée de renoncer à tous mes plans pour aller à Caprée, à Castel-Mare, à Sorrento, à Pesto. J'ai passé huit jours dans des angoisses cruelles, mais j'ai trouvé ici tous les soins de l'amitié, et j'ai appris à cette triste occasion un trait d'humanité qui doit trouver place dans mes observations. C'est que le couvent des Augustins de Naples avait particulièrement soin de l'enterrement des Luthériens, et que dans le cimetière de ce monastère il y a une place qui leur est destinée : c'est de cette manière philantropique que les Augustins honorent la mémoire de ce grand réformateur sorti de leur ordre, lors même qu'ils condamnent sa défection et qu'ils rejettent sa doctrine.

Le 8 septembre.

Dans la disposition d'ame où je me trouve actuellement, aucune solennité ne pourrait faire

(1) M. Fiedge peu connu des Français est un auteur et un poète très-estimé en Allemagne. Il avait accompagné madame de la Recke dans son voyage, ainsi que M. Zoega. *Note du Traducteur.*

impression sur moi, lors même quelle serait conforme à ma façon de penser; ainsi la fête de la naissance de la Sainte-Mère de Dieu qu'on célèbre aujourd'hui à Naples avec grande pompe n'a fait que passer sous mes yeux. Les habitans de tout le royaume paraissent affluer à Naples; on en voit des provinces et des îles les plus éloignées, chacun dans son costume national, qui viennent offrir leur adoration à la madonna de la grotte, dont l'église est à peu de distance du Pausilippe. La reine des cieux est fêtée avec une pompe royale. On prétend que cette image de la Sainte-Vierge a préservé autrefois Naples d'un grand malheur, et que c'est par là qu'elle a mérité cette distinction.

Toutes les troupes sont habillées de neuf; les vaisseaux décorés de flammes et de banderoles de différentes couleurs, sont rangés en file dans le port. Ordinairement à un signal donné ils tiraient des salves de canons, mais cette année on a craint cette commotion pour les maisons ébranlées par le tremblement de terre, et l'on s'en est dispensé. De toutes les fenêtres, de tous les balcons pendent jusqu'à terre de riches tapis: chacun expose à la vue ce qu'il a de plus beau. La foule serrée du peuple a passé sous mes fenêtres pour arriver à la grotte; les militaires suivaient en grande tenue, les dra-

peaux déployés, au son d'une musique solennelle; ensuite la famille royale et tous les seigneurs de la cour, dans des voitures richement attelées. Je n'ai vu nulle part une telle quantité d'aussi beaux chevaux. Parmi tout ce peuple j'ai reconnu mes bons insulaires d'Ischia qui m'intéressaient plus que toute la fête. La procession pour aller et revenir a duré jusqu'à la nuit.

Le 19 septembre.

Depuis huit jours mon digne et célèbre ami, M. Fiedge, est en convalescence. Pour la première fois depuis sa maladie, j'ai quitté sans inquiétude ma demeure pour voir le grand spectacle de la fête de Saint-Janvier, si souvent décrite : on sait que ce jour-là son sang conservé et durci dans une fiole doit se liquéfier devant le peuple. C'est la plus grande fête des Napolitains; ils attendent le moment du miracle dans l'église cathédrale avec une impatience et une anxiété inconcevables; s'il tarde trop, cette impatience et le mécontentement se changent en fureur, ils cherchent un objet sur lequel ils puissent l'exercer, et les hérétiques que la curiosité y attire, se trouvent quelquefois en danger. J'avais autour de moi plusieurs amis pour me protéger, mais à peine étais-je entrée dans l'église,

où le grand autel garni de saints d'argent très-brillans, et éclairé par d'innombrables cierges m'éblouissait la vue, que je me sentis très-près d'étouffer ; je priai mes conducteurs de me tirer de cette foule qui me serrait de tous côtés, et de me ramener chez moi : je n'ai donc pas vu le succès d'une expérience dont le secret est facile à deviner.

Le 17 octobre.

Ce qui est vraiment grand dans le monde moral comme dans la nature ne peut jamais devenir indifférent ; je ne m'accoutume point au spectacle du *beau feu d'artifice* du Vésuve, et je puis rester des heures entières sur mon balcon à regarder les variations de ce feu continuel. Pendant le jour on ne le remarque qu'à des places et à des lignes de vapeurs ; mais dès que la nuit commence, il se forme une belle auréole de flammes autour de la montagne. Enfin le 28 septembre les derniers vestiges du feu s'éteignirent ; peu auparavant une partie de la paroi du cratère s'était précipitée dans le gouffre avec le fracas du tonnerre. Le 13 de ce mois on a senti de nouveau quelques légères secousses qui firent pressentir une nouvelle explosion du Vésuve. Elle eut lieu avant-hier vers les dix heures du soir ; elle surpassait la précédente en véhé-

mence et magnificence, mais elle n'a pas fait à beaucoup près autant de ravages : la masse du feu roule tranquillement sur la même route.

Hier au soir nous allâmes à Torre del Greco, pour observer encore cet étonnant spectacle, nous y trouvâmes une quantité de spectateurs qui ressemblaient à des ombres dans le voisinage de l'enfer. Toute la contrée était illuminée comme par magie; l'effet de ce phénomène est au-delà de toute expression.

Le 2 novembre.

Les marais Pontins sont encore une barrière de séparation entre Rome et Naples, il n'y a que des personnes d'une santé à toute épreuve qui puissent hasarder d'y passer. La chaleur extrême de cet été a si fort développé les matières nuisibles de ces marais, qu'il faut attendre une forte pluie générale qui les abatte : je vais donc attendre.

Ce changement de temps, ce retard m'ont valu une aimable connaissance que j'ai faite il y a quelques jours, et qui deviendra un de mes plus doux souvenirs; c'est la famille du comte Patrizi, Sicilien. J'ai fait avec eux une seconde excursion à Pompéia, et j'ai été surprise d'entendre avec quel esprit et quelle connaissance des anciens auteurs la comtesse Patrizi parlait des antiquités qu'on y a découvertes. J'ai appris

à cette occasion qu'elle était la fille d'un célèbre jurisconsulte de Venise, que son père s'était plu à lui donner une instruction qu'on donne rarement aux femmes: elle possède la langue latine. Elle est à son tour mère d'une fille charmante de 16 ans, à qui elle communique son trésor de science auquel elle joint la plus aimable modestie. Ces excellentes personnes m'ont invitée, avec la cordialité la plus sincère, à faire avec eux un voyage en Sicile et à passer quelques mois à leur campagne au pied du mont Etna; elles m'offraient de me faire connaître les choses les plus remarquables de cette île célèbre. Je regrette fort de ne pouvoir en enrichir ce journal, mais la malheureuse guerre dont l'usurpateur de la France a déjà accablé les états d'Autriche, rend cette prolongation de mon voyage dangereuse. Il n'y a aucun doute que la furie guerrière du dévastateur du monde n'étende ses ravages sur les états napolitains, et que les communications ne soient interrompues.

De 11 novembre.

Pendant tout le temps de mon séjour à Naples j'ai tâché de découvrir les sources d'où pouvaient partir les graves inculpations contre la reine. Son penchant à la galanterie a sans doute jeté un jour défavorable sur sa moralité; sa manière de vivre, ses prédilections pour quelques individus ont excité parmi les grands du

royaume des passions qui les ont portés à exagérer ou défigurer des faits réels et à répandre mêmes des calomnies contre cette princesse. Son plus grand tort peut-être fut son intime liaison avec lady Hamilton. Il n'y a qu'une voix sur cette femme vaine, vindicative, passionnée, qui ne pardonnait jamais à ceux dont elle croyait avoir à se plaindre. Ses relations avec le chevalier Hamilton et lord Nelson, sont aussi connues que leur influence sur elle. La reine voulait chercher à gagner l'amitié de l'Angleterre, et je trouve fort naturel qu'oppressée comme elle l'était de tous les côtés, elle ait cherché par les moyens les plus efficaces des amis pour la soutenir : c'est là sans doute le motif secret de sa liaison avec lady Hamilton, déterminée par la politique plutôt que guidée par son cœur. Alors cette femme se mêla ouvertement des affaires du gouvernement napolitain, et c'est dans les temps les plus critiques que les mesures que lui inspiraient son humeur et son esprit vindicatif, valaient des ordres qu'on exécutait au moment même. On attribue avec raison à ces mesures une grande partie des cruautés exercées de la part du gouvernement dans le temps de la révolution. J'ai entendu plusieurs personnes dignes de foi qui m'assurent que la reine n'a eu aucune part à ces atroces condamnations, malheureusement trop fréquentes, et qu'elle en

avait la douleur dans l'ame. Souvent par des voies détournées elle a tâché de sauver plusieurs condamnés; je connais moi-même un homme qu'elle a sauvé de la mort en gagnant son geolier. Cette reine dans ces temps affreux se trouva dans une situation si cruelle, que ses fautes doivent être attribuées au trouble inouï auquel son esprit, quelque force qu'il pût déployer, ne put résister. Telle est ma façon de penser à son égard, je n'en puis rien reprendre, et l'esprit libre de toute prévention je me suis préparée à me trouver à la dernière audience que m'accorde cette princesse persécutée.

Après deux heures du soir.

La reine m'a reçue dans son cabinet avec cette aimable affabilité qui lui est naturelle. Le digne marquis de Haus était mon introducteur. Cette fois, j'ai trouvé sur son visage l'empreinte d'une forte mélancolie; il est vrai que sa situation est bien empirée depuis la dernière fois que je l'ai vue. On a reçu d'Allemagne des nouvelles accablantes des progrès des armées françaises contre l'empereur d'Autriche, ce qui rend la situation du gouvernement napolitain toujours plus critique. La reine me parlait à voix basse des sentimens implacables avec lesquels Napoléon la poursuivait; probablement pour montrer la cause de ces persécutions dans son vrai point de vue, elle me découvrit le plan antérieur

que Napoléon avait formé sur une de ses filles qu'il voulait marier à l'un de ses frères. Jamais, me dit la reine, je n'aurais pu consentir à l'union de ma fille avec Jérôme Bonaparte; ma dignité, le sentiment de mes devoirs de mère, le juste orgueil de mon sang y répugnaient également. Elle s'interrompit là, et donna un autre tour à la conversation. Je saisis cette occasion pour la remercier de la protection qu'elle avait accordée sur ma recommandation au jeune peintre Abel; je n'avais pas osé compter qu'elle se le rappelât au milieu de ses soucis et de ses peines: ce souvenir dans un tel moment honore son cœur.

Le 15 novembre après-midi.

Nous partons demain. Chaque dernière journée d'un séjour un peu long, quelle que soit l'alternation de plaisir ou de chagrin que l'on ait éprouvée, remplit l'ame d'une tristesse qui obscurcit même l'agréable attente d'un avenir prochain dans une contrée. Ce sentiment a dominé aujourd'hui dans mon ame. Mes amis de ce pays se sont rassemblés encore une fois autour de moi; nous nous sommes serrés les mains en silence avec des cœurs à l'unisson et des regrets bien sincères. Ce dernier jour a été beau et serein, J'avais résolu de monter encore une fois au Vésuve. Nous sommes partis à midi pour cette dernière excursion. Le beau site de la demeure

de l'hermite offrit à la troupe des pélerins fatigués un lieu de repos où nous avons pris des rafraîchissemens, en nous délectant d'une vue belle au-delà de toute expression. Nous avons bientôt repris notre route, qui nous a présenté le contraste des plus étonnantes beautés de la nature et de déserts arides et sauvages, et nous sommes arrivés enfin au pied du cône de cendres. Après avoir traversé de rudes et âpres champs de lave, je promenai mes derniers regards sur la belle Campanie. Le plus brillant soleil éclairait tous ces sites qui m'avaient ravie d'admiration. Cependant des sentimens pénibles se mêlaient à la vue de cette richesse surabondante de la nature. Les étendues de lave qui traversent les champs fleuris, me semblaient être la parfaite image de cette nation douée de capacité, de talent, habitant le pays le plus beau, le plus fertile, et ternissant par une dépravation de mœurs tant d'avantages. Je jetai de cette hauteur un profond soupir sur ce beau paradis perdu.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.